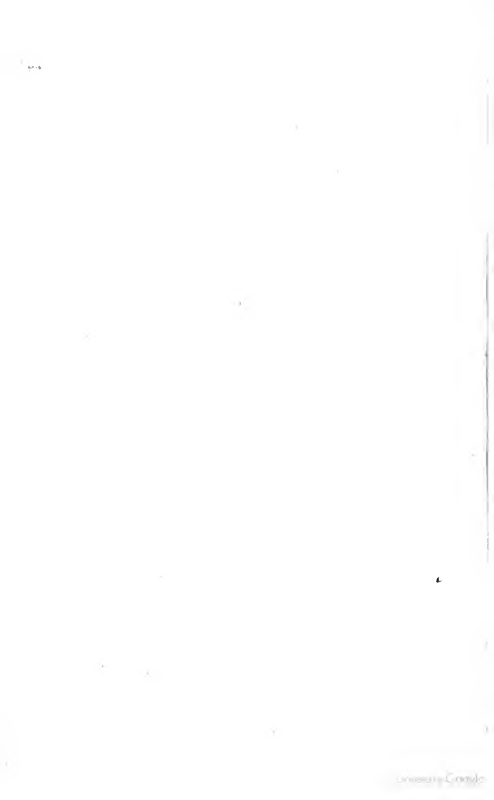


ESPRIT ET MATIÈRE

RÉPONSE

A

M. LE Dr BUCHNER



PAR

LE Dr HUBERT

PARIS
F. SAVY, LIBRAIRE-ÉDITEUR
24, RUE HAUTEFEUILLE
1871


K. 5. 63.

ESPRIT ET MATIÈRE

PARIS. — IMP. SIMON RAÇON ET COMP., RUE D'ERFURTH, 1.

ESPRIT ET MATIÈRE

RÉPONSE

A

M. LE Dr BUCHNER

PAR



LE DR HUBERT

PARIS

F. SAVY, LIBRAIRE-ÉDITEUR

24, RUE HAUTEFEUILLE, 24

1871

A MON AMI

ROMAIN GIRAULT

Mon cher Romain,

Tu m'as inspiré l'idée d'écrire ce livre; je te le dédie. Je l'ai divisé en trois parties.

Dans la première, je réponds au docteur Buchner aux affirmations duquel je me borne à opposer les raisons de mon doute; le cadre de mon exposition est donc à peu près tracé par celui du livre *Force et matière.*

Dans la seconde, j'essaye de transporter sur leur vrai terrain philosophique les questions soulevées par Buchner, en m'inspirant du raisonnement et des faits généraux qui, par leur conciliation intime, rendront ce terrain fécond.

Dans la troisième, enfin, j'emprunte à certains

faits, spécialement étudiés, les caractères qui distinguent en eux la cause de l'effet pour en déduire une solution générale, qui satisfasse l'esprit et attribue leur sens propre à la force et à la matière.

Le titre de mon livre paraîtra peut-être prétentieux, mais il m'était imposé par le titre même du livre que je réfute.

Ce travail devait paraître au mois de septembre dernier. En en retardant l'impression, la guerre m'a fourni, hélas! la plus triste preuve que la France ne pourra que descendre toutes les fois qu'elle abandonnera les grandes voies, où l'entraîne son génie, pour se mettre à la remorque des idées allemandes.

Les docteurs d'outre-Rhin professent que l'homme n'est pas libre, ils ne croient qu'à la légitimité de la force. N'acceptant aucun des devoirs qui découlent directement du principe de liberté, ils ont logiquement supprimé leurs droits et réussi à constituer dans leur pays une société, qui tend à l'absorption de toutes les individualités au profit de l'État, représentation de la force.

Nous ne pouvions accepter leur aveugle matérialisme sans diminuer étrangement les forces vives de l'esprit français. Le Français est spiritualiste par tempérament et par génie national. Aussi ceux qui

parmi nous se prétendent matérialistes, sont-ils tout au plus devenus individualistes; mais ils forment déjà un parti considérable. Or l'individualisme est la forme la plus dangereuse de l'égoïsme, car il s'érige en doctrine et fatalement frappe au cœur toute société. La contradiction entre les aspirations intenses de l'esprit national et les idées venues de l'étranger et trop hâtivement adoptées, devait créer pour la société française une situation des plus périlleuses.

En effet, quand les Allemands concluent à l'absence de toute liberté pour l'homme, ils mettent leur conduite dans l'État d'accord avec la logique en consentant à ne représenter chacun qu'une unité de force, et la concentration de toutes ces unités entre les mains d'un pouvoir absolu produit nécessairement comme résultat une force matérielle colossale. En France, le résultat est tout autre, car précisément nos prétendus matérialistes sont ceux qui revendiquent avec le plus d'énergie leur liberté confisquée au profit de la force. Mais à quel titre? Il y a sous leur revendication un malentendu qui, cause de division pour les esprits, devient par suite une cause de faiblesse pour tout le pays. Quoi qu'ils puissent prétendre, ils ont emprunté à l'ennemi le terrain miné, d'où l'idée étrangère, froide comme la logique, a fatalement délogé le principe de liberté

qui, seul, peut fonder les associations spirituelles et en demeurer le ciment inaltérable. Le matérialisme des Allemands ne produira jamais que des associations de matières au profit de la force brutale. Comment des esprits libres accepteront-ils jamais de s'associer sur un terrain d'idées, où l'association conduit à de pareils résultats?

Il y a donc là un malentendu, une cause de division, et nous sommes en droit de demander aux adeptes français des théories allemandes quel genre de liberté ils entendent réclamer. Sans doute, ce n'est pas seulement leur liberté matérielle, car, s'ils n'ont d'autres principes à l'appui de leur cause que le droit à l'existence et la concurrence vitale, ils ont le devoir étroit de respecter toute existence, quelle qu'elle soit, et cependant les nécessités de la concurrence vitale les condamnent à substituer partout la force à la liberté. Ce que réclament les matérialistes français, c'est donc avant tout la liberté de l'esprit humain et la conciliation de cette liberté avec les nécessités de la vie physique. Certains d'entre eux nous convient à une régénération politique et sociale. Or, je le demande, peut-on revendiquer la liberté de l'esprit et n'être pas spiritualiste? peut-on vouloir les institutions qui reposent sur ce principe et demeurer matérialiste?

Tout subterfuge est ici un danger. On dit, par

exemple, que les sociétés sont des conventions au sein desquelles les individus jouissent d'une certaine liberté, applicable seulement au maintien de ces conventions. Mais ne voit-on pas qu'il s'agit là d'une liberté de convention, que le plus fort interprétera toujours dans le sens de sa force et détournera à son profit? Non, la liberté de l'homme n'est point une chose de convention ; les conventions ne sont pas des principes et les associations, pour durer, doivent reposer sur d'autres fondements. L'individualisme, qu'il soit représenté par un homme ou par un groupe d'hommes, conduit fatalement au despotisme, c'est-à-dire à l'annulation de la liberté.

Malgré sa vive aspiration à la liberté, la nation devait donc hésiter à suivre, sur ce terrain, les hommes qui, cédant à une ardeur sans doute généreuse, n'en poursuivent pas moins le but commun que tous désirent, en dehors des voies frayées par le génie français et abritent derrière un faux principe leurs légitimes réclamations. Je dis faux, parce que le principe de la liberté doit avoir pour conséquence la liberté elle-même, et que, parmi les théories matérialistes, il n'en est aucune qui contienne cette conséquence. Oui, la nation tend en esprit au but suprême que poursuivent ces hommes, l'association universelle et le libre développement de toutes les facultés humaines. Mais elle y tend par

d'autres moyens. Elle se tient aujourd'hui à égale distance des dogmes imposés et des solutions hâtives, dont la pratique n'a point encore consacré la valeur; elle voudrait écarter de sa voie tous les malentendus, tous les compromis qui ne peuvent assurer que le triomphe d'un système philosophique ou d'un parti politique au détriment de la grande majorité de ses membres. Au fond, elle est spiritualiste, elle sent que là est le secret de sa force et qu'en s'alliant, ne fût-ce que pour un temps, avec les hommes dont les tentatives hardies de rénovation ne sont pas légitimées par les principes, qui sont la substance de sa foi et comme l'essence de son génie, elle retarde l'avénement du régime dont elle poursuit la conquête. Nous ne devrions cependant pas l'oublier : les sauveurs providentiels n'ont jamais eu d'autre raison d'être que cette division des esprits sur la qualité des moyens, quand tout le monde ou presque tout le monde est d'accord sur la légitimité du but à atteindre.

En s'ajoutant à la déplorable division des partis monarchiques, que maintient un fatal égoïsme, cette division des esprits devait amener au sein de la société française un état de faiblesse, que l'héroïsme individuel fut, hélas ! impuissant à conjurer, et le monde stupéfait a pu assister à ce lamentable spectacle d'une nation incontestablement supé-

rieure, si elle eût été unie, saccagée et pillée par les sicaires de la force. Les Allemands ont recueilli le triste fruit de leur propagande délétère, et c'est ainsi que leur troupeau, masse compacte, a pu triompher d'hommes libres qu'un sentiment commun ne ralliait pas autour du même drapeau.

Cette situation, qui crée en France un malaise général, est-elle donc sans remède? Ne pouvons-nous écarter les malentendus et revenir franchement dans les grandes voies où le génie national, se mouvant à l'aise, illumine les grandes étapes de l'humanité? Certes, nous le pouvons et il suffit, pour réussir, de considérer attentivement le vice de cette situation.

D'une part, la société française est majeure; elle n'a plus besoin de la tutelle d'une famille qui prenne seule le souci des intérêts de tous. Les rois sont désormais un non-sens. La France peut se gérer sans eux. Il faut donc que les partisans des monarchies déchues sacrifient leur intérêt de parti à l'intérêt de leur pays et n'arrêtent pas le mouvement général des esprits, par une division désastreuse pour tous.

D'autre part, il faut que les hommes résolus à fonder l'association universelle, s'avisent aussi de l'union des esprits dans notre beau pays et s'inspirent du génie national d'abord, pour faire passer leurs idées dans la pratique. Qu'ils laissent donc à

l'Allemagne son matérialisme, qui ne les conduira jamais qu'à un principe contestable de liberté conventionnelle. Qu'ils associent en un seul faisceau toutes les énergies françaises, nées du principe de la liberté spirituelle, et l'Allemagne bientôt viendra à leur remorque pour quêter la lumière. Le génie du matérialisme est l'abandon de toutes choses à la fatalité et au hasard. Le génie du spiritualisme peut seul être un génie révolutionnaire, et c'est parce qu'il est le génie de la France que celle-ci a toujours marché à la tête des nations.

Les idées d'outre-Rhin, en filtrant parmi nous comme un poison subtil sous le couvert d'une science qui n'a pas encore franchi les bornes d'une analyse restreinte, ont séduit certains hommes qui ont trouvé là, pour leur plume, une mine féconde à exploiter. Sous prétexte de faire de la révolution, ils ont cru pouvoir aux grands enseignements de la science substituer leurs vues spéculatives; mais les révolutions des peuples suivent des lois qu'on ne supprime pas, et les philosophes, qui rêvent les transformations subites, ne feront jamais que de la révolution en sens inverse, car ils ne réussiront qu'à entraîner les esprits dans les stériles domaines de la fantaisie et les sociétés dans un état de trouble, qui est une cause de recul pour l'humanité. Il est si volontiers convenu en France que les Allemands

ont, par droit de naissance, une profondeur d'idées où nous ne saurions atteindre, que cela suffit pour légitimer les divagations à la suite, auxquelles s'abandonnent certains de nos écrivains plagiaires. Mais, chose remarquable, il semble que l'esprit français se révolte jusque dans l'écrit contre l'écrivain, et ramène invinciblement celui-ci sur le terrain des croyances qui font escorte au principe de liberté. Quoi qu'il fasse, le Français ne peut tourner à l'Allemand ; cela n'est pas dans sa révolution, et, fût-il cent fois illogique, il veut avant tout être libre.

Pourquoi dès lors chercher des détours où l'esprit ne peut que s'égarer à la poursuite de théories nuageuses, qui ne laissent pas transparaître le but? Pourquoi ne pas chercher à concilier le principe de liberté, qui vit au fond de toutes les âmes en France avec les croyances qui, étant le domaine spirituel d'où jaillit ce principe, assureront seules le terrain d'où il rayonnera dans toutes ses conséquences politiques et sociales.

A ceux qui nous opposent la science de l'Allemagne, nous répondons : Faites-vous Allemands, mais, pour être logiques, ne revendiquez rien. Croient-ils donc que les Allemands épuisent, à eux seuls, toutes les facultés de l'esprit humain, et que la science s'est enrôlée exclusivement à leur service pour nous courber sous les décrets de la force? Ce

serait là une colossale erreur. La science resplendit de ses lueurs les plus éclatantes pour illuminer les principes que repousse l'Allemagne ; loin de nier la liberté de l'homme, elle la prouve et la glorifie. Sans doute, il peut se produire des surprises, dans le monde des savants ; sans doute, il est des époques de transition, où les esprits entraînés par des découvertes imprévues tâtonnent pour frayer leur voie dans les régions jusque-là inexplorées, que révèlent ces découvertes. De nouvelles solutions s'imposent ; l'intelligence monte et avec elle le progrès qui transforme toutes choses. Mais la philosophie n'a pas le droit d'attribuer à la science des solutions que celle-ci réprouve, elle n'a pas le droit de mutiler l'homme au profit d'un système, et, plus tard, un peuple au profit d'un État.

Une chose certaine, c'est que la philosophie ne supprimera jamais la liberté en France, si ce n'est dans les livres ; toutefois, elle réussit trop souvent à diviser les esprits, qui, d'accord sur le but à atteindre, demeurent en divergence sur les moyens à employer, et c'est ainsi que les idées d'outre-Rhin, en se frayant passage à travers notre littérature, ont pu porter atteinte à la force nationale faite de croyance et de liberté.

Nous pensons fermement que l'honneur non-seulement de concilier toutes les découvertes de la

science avec le principe de la liberté humaine, mais encore d'éclairer ce principe par la lumière toujours grandissante de la science est réservé au génie français. Les Allemands sont des analystes échoués sur des phénomènes; pourquoi nous associer servilement à ce naufrage, quand le génie national nous attire dans le rayonnement clair qui jaillit des synthèses élevées?

Certes, l'œuvre du matérialisme n'aura point été une œuvre vaine, car elle prépare les éléments nouveaux, qui établiront la doctrine spiritualiste dans une situation inexpugnable. Certes encore, il faut au titre de matérialiste attacher toujours une idée d'estime, quand le travail justifie le titre. L'homme naît spiritualiste, c'est par le travail seulement qu'il devient matérialiste, et le travail est toujours un titre à l'estime; mais il importe de ne point s'arrêter au milieu de la tâche entreprise, pour édifier des systèmes qui manquent de couronnement; il importe de ne pas s'échouer stérilement sur l'écueil pour ne rien apercevoir au delà quand la lumière abonde d'autre part; il ne faut pas surtout traiter avec un arrogant dédain les travailleurs opiniâtres qui sondent les abîmes spirituels pour en faire jaillir la source qui roulera dans le même flot les immortelles découvertes de la science et l'immortel principe de la liberté humaine.

Si la France, ne déviant pas de sa voie spirituelle, eût, avec son génie propre, discuté les théories allemandes avant de les adopter, le matérialisme n'eût point fait verser bon nombre d'esprit généreux dans un individualisme qui réduit ses sectaires à la nécessité d'imposer la liberté par la force. Les individualistes, en empruntant au spiritualisme ses buts, au matérialisme ses moyens, frappent par là même leur œuvre de stérilité. Cette œuvre, cependant, par le but où elle tend, répond à un besoin général des esprits, à une tendance commune qui, finalement, triomphera de tous les obstacles.

Ces obstacles, nous le répétons, sont le défaut d'entente entre les initiateurs trop hardis et l'hésitation de la nation à les suivre dans une voie mal définie. Ne voyons-nous pas, aux heures même où nous écrivons, tel parti républicain traiter en ennemis des hommes qui ont lutté toute leur vie pour la conquête de nos libertés, et se servir de la force pour défendre leur république contre la république. Une république matérialiste en France est une impossibilité. Quand ses apôtres toucheront le pouvoir, leur triomphe passager aura pour invariable résultat de rejeter la nation dans les bras d'un sauveur intéressé. Il faut donc regarder froidement la situation en face, pour pouvoir hardiment marcher à une solution durable. La France aujourd'hui veut

être républicaine, elle veut être une et retrouver toute sa force que trop de divisions épuisent, mais si elle avait à choisir entre le gouvernement des rois et celui des matérialistes, elle opterait sans doute pour les rois, et en cela elle serait plus logique que ne le pensent les apôtres de l'individualisme. En effet, vingt-quatre heures suffisent pour qu'un roi fasse ses malles et quitte le sol de la France. Pour céder la place, le matérialisme se ferait prier davantage et le temps perdu serait incalculable. Or la France, ne voulant ni des rois ni des matérialistes, optera logiquement, si elle y est forcée, pour celui des deux obstacles qu'il lui semblera le plus facile de renverser.

Il ne faut cependant pas oublier que si l'opinion républicaine à tous les degrés eût prévalu, nous n'eussions pas été exposés aux horreurs d'une guerre qui, en mutilant la France, nous laisse voir dans chaque plaie saignante la trace des divisions qui ont amené notre défaite, et il ne faut pas oublier que les rois ont été les sinistres auteurs de cette guerre. Aujourd'hui, que la France épuisée fait effort pour reconquérir dans le monde le rang qui lui appartient, l'accord doit se faire entre tous les républicains. Que les rois soient à jamais bannis du gouvernement de nos affaires, que le malheur commun cimente indestructiblement l'union de

tous les hommes libres, et la France redevient immédiatement la première entre toutes les nations. L'individualisme, qui comprime l'élan d'une partie de la nation, manque le but en s'imposant lui-même comme un parti. Que ses défenseurs y réfléchissent; s'ils plaçaient franchement le but qu'ils poursuivent sous la garde des principes spiritualistes, qui repoussent toute liberté de convention comme un leurre imaginé par la force, ils seraient les maîtres de la situation, car ils auraient avec eux toute la nation, et l'immense progrès dont le germe est dans leurs aspirations se réaliserait dans un avenir prochain.

C'est dans ces sentiments et sans me douter que la guerre viendrait si tristement justifier mes craintes, que j'ai entrepris de combattre le matérialisme. Supprimer la liberté, c'est supprimer l'initiative individuelle et réduire l'individu au rôle de l'unité fermée, n'ayant souci que de ses appétits physiques, c'est découronner l'humanité et la réintégrer dans le parc aux bêtes avec le numéro 1. Jamais une révolution féconde ne se fera en France, ni dans le monde, au nom du matérialisme. Heureusement ses prétendus disciples, dans notre beau pays, conservent en présence de leur prétention le sentiment spiritualiste, qui prévaut souvent dans leurs actes; il ne pouvait pas se faire qu'en France on voulût accorder

la conséquence avec le principe et se faire esclave pour sauver un système. Aussi la tâche que j'entreprends serait-elle au-dessus de mes forces et j'y renoncerais, si je n'avais la certitude de trouver un écho dans l'esprit de ceux-là même de mes compatriotes dont je repousse les doctrines.

TABLE DES MATIÈRES

CHAPITRE DEUXIÈME.

CHAPITRE TROISIÈME.

CHAPITRE QUATRIÈME.

CHAPITRE CINQUIÈME.

CHAPITRE SIXIÈME.

DE LA NOTION SENSIBLE.

CHAPITRE SEPTIÈME.

CHAPITRE HUITIÈME.

CHAPITRE NEUVIÈME.

CHAPITRE DIXIÈME.

ESPRIT ET MATIÈRE

PREMIÈRE PARTIE

CHAPITRE PREMIER

Buchner ne définit ni la force ni la matière; sa proposition fondamentale : « La matière et la force sont inséparables » est une simple constatation d'état du monde physique ; non-seulement de cette constatation on ne peut pas déduire que la matière soit un principe absolu, mais il en ressort clairement que la matière et la force sont deux termes essentiellement distincts. Pour s'en convaincre, il suffit de considérer que l'esprit, à tous les degrés de son développement, vit exclusivement du rapport qui lie ces deux termes. — Buchner prétend que la matière est éternelle. Le fait est possible, mais l'auteur ne le prouve pas en disant que l'homme ne saurait détruire le moindre atome. Détruire et créer sont deux actes qui relèvent d'une même force... Or Buchner, en affirmant que l'homme ne peut détruire un atome, prouve simplement que l'homme n'a pas créé un atome. — Hypothèse de la divisibilité infinie de la matière. — Hypothèse de l'existence des atomes. Buchner adopte la première de ces hypothèses. Dès lors son principe absolu n'ayant pas d'élément essentiel, d'unité fondamentale, s'évanouit à zéro, car il n'a aucune correspondance possible dans la série descendante des nombres. Dès lors encore, la force s'évanouissant avec sa compagne, le premier

mouvement demeure sans cause. L'auteur élude la difficulté; il substitue son affirmation à toute preuve, et, jugeant en dernier ressort, avant que le procès soit ouvert, il déclare que la matière est toute cause; il importe cependant que le système ne heurte pas trop violemment la science; par un procédé d'une transparence ruineuse, Buchner, à chaque page de son livre, donne la parole à la science, et il la lui retire à chaque ligne. Pour mieux garder son bastion philosophique, il le retranche sur un terrain où la science n'accède qu'avec un sauf-conduit; il ne parle ni des lois de l'attraction, ni des lois du mouvement, qui toutes reposent sur l'inertie de la matière et la démontrent.

Le docteur Buchner a oublié d'écrire le premier chapitre de son livre *Force et Matière*, le chapitre indispensable où tout auteur fait connaître à ses lecteurs les termes de la question qu'il pose et veut résoudre; il débute brusquement par cinq citations; nous eussions préféré deux définitions.

Qu'est-ce que la matière?

Qu'est-ce que la force?

Si Buchner pense que nous avons de ces choses une idée assez distincte, pour que lui, écrivant à leur sujet, puisse se dispenser de les définir, il n'a cependant droit à cette dispense que pour le cas où il voudrait rendre la distinction plus nette encore dans nos esprits. Mais s'il prétend démontrer que la plupart des hommes se trompent, en considérant la matière et la force comme choses différentes, il doit nécessairement, pour faire ressortir l'erreur commune, indiquer ce que lui-même entend par ces deux termes : force et matière; or c'est ce qu'il n'a pas fait.

En France, on définit la matière tout ce qui tombe sous les sens; la force tout ce qui produit ou modifie le mouvement.

En ce qui concerne la matière, la définition est insuffisante. Définir la matière par la sensation, qui est une modification de l'âme ou du cerveau, c'est ne l'envisager

qu'au point de vue de ses rapports avec l'animal; c'est donc là une définition particulière, relative, incomplète; si la matière existait avant l'homme et sans l'homme, il faut que, dans la définition on aperçoive ce qu'elle est, indépendamment de ses rapports avec l'homme. Tout incomplète qu'elle soit, cependant, cette définition, sans prétention philosophique, a le mérite de la clarté, mais Buchner ne la pouvait adopter; en effet, dés le principe et sans la moindre discussion, il décrète, que la matière est éternelle, il ne peut donc plus définir celle-ci par la sensation qui est un phénomène passager; car ce serait introduire un élément mortel dans la définition d'une chose éternelle. Certes, nous comprenons l'embarras de l'auteur; toutefois s'il élude la difficulté par une omission, nous ne sommes pas assez naïf pour croire que l'omission soit involontaire.

Chose étrange! après avoir établi sur une simple affirmation l'éternité de son principe, l'auteur procède absolument, comme s'il eût défini celui-ci par les sensations, qu'il en éprouve, mais ce procédé, loin de faire saillir en vigueur l'affirmation, semble au contraire l'effacer et la détruire. En effet, quand le docteur déclare magistralement que, pour avoir une idée quelconque, il est impossible de ne point passer par la sensation, nous apercevons immédiatement qu'il a dû lui-même passer par la sensation pour avoir l'idée de matiére, mais s'il n'a point eu d'autres idées que celles qui lui viennent par la voie des sens, nous n'apercevons plus comment il a pu avoir l'idée de l'éternité. Aurait-il par hasard senti l'éternité, autrement dit, aurait-il eu une sensation éternelle? Si cela est arrivé, que Buchner le dise.

En ce qui concerne la force, on adopte généralement la définition que les savants en donnent dans leurs traités

spéciaux. La force est tout ce qui produit ou modifie le mouvement. Cette définition, si précise dans sa généralité, ne convient pas au tempérament scientifique de Buchner, qui considère la force non pas comme la cause du mouvement, mais comme le mouvement modifié. L'auteur ne confond-il pas la force avec les noms divers que, dans l'intérêt de ses études et par suite de l'impuissance où il se trouve encore en face de l'unité qu'il poursuit, l'homme attribue aux mouvements de la matière? Cependant quelque part dans son livre, il prophétise, qu'un jour on écrira dans le dictionnaire des sciences la *force* et non les *forces*. Pourquoi dès lors ne pas accepter une définition générale, qui répond tout ensemble à l'état des connaissances présentes et aux solutions pressenties de l'avenir? Y avait-il donc là quelque danger pour la doctrine? Peut-être.

En effet, si la force produit le mouvement, que restera-t-il pour le lecteur à l'actif de la matiére? Au premier abord il paraît très-simple de répondre : La matiére est elle-même la force qui produit le mouvement. L'auteur n'y manque pas et il nous apprend que la force et la matière sont une seule et même chose considérée à deux points de vue abstraits; mais c'est là une nouvelle affirmation que les faits, la logique et l'auteur lui-même ruinent successivement. Voyez plutôt.

Bien qu'il nous parle d'éternité, Buchner proclame qu'il empruntera toujours le contrôle de l'expérience pour justifier ses assertions. Or précisément c'est en procédant par voie expérimentale, que la science a posé en principe l'inertie de la matière, et c'est sur ce principe que reposent toutes les lois du mouvement. Voilà pour les faits.

Maintenant, quand on a découvert, par la voie expéri-

mentale, que la matière est inerte, il suffit de prendre, ne fût-ce qu'un instant, la voie raisonnable pour juger que si la matière est inerte, elle n'est pas la cause de son mouvement. Voilà pour la logique.

Et enfin la part de l'auteur est considérable dans cette œuvre de ruine; en effet, pressé par les exigences du système, Buchner va transporter tout à l'heure l'idée de force du mouvement, par où la force se manifeste en tant que cause, aux divers modes du mouvement, qui n'apparaissent plus que comme des effets, et c'est là une véritable déchéance. Sans doute, pour apaiser les indiscrets, et le principe de l'inertie est de ceux-là, il convenait de placer d'abord la force et la matière sur le pied de l'égalité ; plus tard, pour sauver la doctrine, il conviendra de donner le pas à la matière sur la force.

Cependant, si la force n'est plus qu'un mode du mouvement, ce n'est pas elle qui a produit le mouvement, et d'où provient celui-ci? Dire que la matière est la cause de son mouvement et que celui-ci se manifeste sous des modes divers, dont chacun est une force différente des autres, c'est rendre la notion de force plus obscure derrière une fausse apparence de clarté, et cela sans bénéfice pour la doctrine; car si les forces de Buchner ne sont que les modes divers du mouvement, il faut cependant qu'il existe une force primitive pour produire le mouvement lui-même, et c'est alors que le principe de l'inertie, se réintroduisant dans la question, s'imposait impérieusement aux méditations de l'auteur.

Comment réussir à écarter ce principe sans se mettre en contradiction avec la science? Voici le procédé de Buchner, il écrit : Pas de force sans matière, pas de matière sans force ; et ne se préoccupant ni du principe de l'inertie, ni des lois du mouvement, ni des définitions

scientifiques, il énonce cette proposition comme la vérité absolue qui sera le fondement de sa doctrine.

De ceci nous retiendrons que Buchner détruit lui-même sa précédente affirmation, car s'il était possible de concevoir sous la même unité la force et la matière isolables par abstraction seulement, il n'est plus possible de confondre la matière, cause unique, avec chacun des modes de son mouvement, effets différents et successifs. Et maintenant, aprés avoir constaté en quel honneur l'auteur tient la méthode expérimentale, quand celle-ci démontre l'inertie de la matiére, nous nous demandons quelle est la valeur de cette nouvelle proposition axiome, sur laquelle tout le systéme sans doute va pivoter, pour darder la lumière sur les esprits les moins clairvoyants.

Qu'y a-t-il d'absolu dans cette proposition?

Elle est vraie, si on la considère comme une simple constatation d'état du monde physique faite par l'homme, mais il ne suffit pas de constater un état de choses pour pouvoir immédiatement conclure à l'absolu. Nous apercevons ici deux termes qui se conditionnent sans trève sous les formes les plus diverses, sans que jamais l'un fasse défaut à l'autre, mais quelle est la cause de cette inséparabilité et où réside l'absolu, quand il y a deux termes en présence? La force ne pourrait-elle, tout aussi bien que la matière élever des prétentions d'autant mieux fondées, qu'elle a pour les soutenir précisément la force? Avant toute discussion il est permis de dire : Si la condition de la matière est d'être toujours et partout soumise à la force, il est évident, qu'en aucun endroit du monde, on ne découvrira une matière qui ne subisse sa condition. Si la condition de la force physique est d'avoir pour champ exclusif de manifestation la matière, il est non

moins évident que cette force ne se manifestera jamais en dehors de la matière ; et enfin si la condition de l'homme est de vivre dans le milieu où la force et la matière sont ainsi associées, comment cet homme, armé de sens pour entrer en communication avec ce milieu, pourrait-il sortir des conditions de l'existence qui lui est faite, et prendre connaissance du monde extérieur, autrement que par la voie de ses sens ? Mais où est l'absolu en tout ceci ? Nous n'apercevons là que des conditions de manifestation et d'appropriation de champ. Rien ne révèle que la matière soit cause, tout démontre au contraire son inertie et sa passivité. Loin de commander l'association elle la subit partout ; si donc ces deux termes, force et matière, sont nécessaires l'un à l'autre pour remplir les conditions où nous les voyons et où nous nous trouvons nous-mêmes, c'est au delà de leur association que réside l'absolu, c'est-à-dire la première cause.

Buchner dira sans doute que cette première cause n'existe que dans l'imagination des ignorants et des crédules. Mais pourquoi lui-même nous parle-t-il d'absolu, quand ses théories toujours aboutissent à démontrer la relativité de son principe, et si ce grand mot sonore s'est glissé dans la discussion, n'est-ce pas parce que l'auteur lui a fait accueil sur le premier plan dans son système ? Et maintenant pour trancher les questions avec un si superbe dédain des croyances d'autrui, Buchner connaît-il et nous fait-il connaître la nature de la force ? Nullement, il confesse même qu'il ne connaît pas l'esprit, avec lequel cependant il n'hésite pas à décréter l'éternité de la matière. L'aveu, on en conviendra, doit pour nous singulièrement limiter la portée des affirmations du docteur allemand, et si tout le système demeure suspendu par le doute à la question de l'esprit, devenue subitement fort

obscure pour les besoins de la cause, quelle garantie de certitude trouverons-nous dans l'exposé d'un systéme dont l'auteur spirituel déclare ne pas se connaître soi-même?

Quoi qu'il en soit, Buchner n'osera pas nier plus tard que l'esprit est une force, mais il ne la classe point. C'est, dit-il, une réunion de forces, qui n'a rien de matériel. Quelles sont ces forces? Les savants d'outre-Rhin n'ont pas encore percé ce mystère, mais ils sont sur la voie; attendons et retenons seulement que simple ou composé l'esprit est une force; cela, quant à présent, nous suffit pour apprécier à sa juste valeur la proposition axiome de la doctrine.

En effet, c'est dans le développement même de l'esprit que gît la preuve la plus certaine que la force et la matière sont choses très-distinctes, et Buchner a si peu entrevu l'écueil contre lequel vient échouer son système, qu'il forge lui-même ici nos armes; il prétend d'abord que le cerveau est le principe de la pensée; nous le croirons quand la démonstration sera faite; jusque-là la question doit être réservée; il affirme ensuite que si nous avons des idées diverses, c'est que nous les empruntons à la matière et parce que celle-ci a des propriétés diverses.

Il est impossible d'être plus clair. C'est précisément sur l'existence d'un rapport multiple entre la force et la matière, que Buchner se fonde pour expliquer le développement de la force esprit; dès lors, si ce rapport est réel, les deux termes sont nécessairement distincts l'un de l'autre, mais ce rapport quel est-il? Remarquons que Buchner ne cherche pas même à démontrer qu'il existe entre ces deux termes un rapport de causalité, il se borne à constater leur inséparabilité et dès les premières

pages du livre il écrit : « C'est pourquoi les savants ont considéré les forces comme des propriétés de la matiére. » Il y a dans ce : C'est pourquoi, une candeur de conviction qui touchera les crédules ; mais pour asseoir notre foi nous eussions préféré d'autres raisons.

Aussi bien que Buchner nous apercevons l'inséparabilité de la force et de la matière dans le monde physique, mais nous voyons aussi que l'esprit suspendu conditionnellement pour se développer au rapport qui les lie, distingue nettement les deux termes entre lesquels il lui est donné de se mouvoir et de vivre. S'il les joint dans l'ordre sensible par la constatation des phénoménes divers qui résultent du fait de leur inséparabilité, il les joint aussi dans l'ordre scientifique par la constatation de la loi, qui révèle toujours l'état conditionnel des deux termes du rapport. Remise à chaque instant en question par le changement, qui semble être la rupture de l'association, l'inséparabilité à chaque instant aussi s'affirme dans le phénoméne nouveau, où elle reparaît ; mais elle se marque par la découverte de la loi d'un sens, à l'aide duquel l'esprit entre les deux termes et au-dessus d'eux s'élève au pressentiment, à la conception de la cause, qui a fait cet état de choses, et trés-légitimement, l'esprit peut, à cet état de choses, emprunter cette croyance. Si les deux termes du rapport, sont malgré leur inséparabilité, distincts l'un de l'autre, et si cette distinction est la raison même de la distinction de nos idées, il est impossible de placer l'absolu, la cause dans l'un ou l'autre de ces termes ; de plus si l'inséparabilité sous des formes extrêmement diverses de la force et de la matiére s'accuse, sous chacune de ces formes, comme un fait partout et toujours commandé par la loi, le plan apparait immédiatement à côté de la loi ; l'inséparabilité

n'est plus qu'un moyen sur lequel l'esprit a le droit de se fonder pour concevoir au delà du moyen la cause qui le met en œuvre, cause qui se révélera d'ailleurs par les splendeurs inouïes et les universelles harmonies, que le seul fait érigé en principe de l'inséparabilité des forces et des matières n'expliquerait jamais.

Il faut que, dans tout principe, le lecteur puisse retrouver les conséquences qu'en déduira l'auteur, et quand il s'agit d'un principe universel, c'est-à-dire quand tout est conséquence, il ne peut pas dépendre de la fantaisie d'un inventeur que telle ou telle conséquence disparaisse pour assurer le triomphe d'une doctrine. Or dès maintenant, et avant toute discussion, nous n'apercevons pas comment l'harmonie qui règne dans l'univers pourra se déduire du fait de l'inséparabilité des forces brutales et des matières aveugles ; il est vrai que, substituant le plan de son livre à celui des mondes, Buchner affirme qu'il n'y a d'harmonie nulle part et que le plan comme toujours n'existe que dans la cervelle des ignorants et des crédules ; mais comme, d'autre part, il prétend ne vouloir emprunter qu'à la science les raisons de son exposition, ce ne sera pas un mince régal pour le lecteur que les prodiges de conciliation tentés par l'auteur entre les assertions hautaines du système et les affirmations de la science.

Il résulte des premières propositions du livre que l'auteur, se bornant à constater un état de choses, ne démontre nullement que la matière soit la cause de cet état. Au lieu de tenter l'épreuve périlleuse des démonstrations, il affuble la matière des qualificatifs les plus solennels, comptant sur l'ébahissement du lecteur pour forcer le passage derrière ces adjectifs imposants.

La matière est éternelle, dit Buchner ; cela est possible.

Mais comment l'auteur le démontre-t-il? L'atome est indestructible, dit-il; ce qui ne peut être détruit n'a pu être créé. Il est fâcheux que Buchner, pour faire l'expérience, n'ait guère qu'une centaine d'années à vivre, mais cela n'est pas une raison suffisante pour engager l'éternité. Beaucoup de gens, qui ne déraisonnent pas, pensent que détruire et créer sont deux actes relevant de la même puissance. Or le raisonnement du docteur prouve tout simplement que ce qui n'a pas été créé par Buchner ne sera pas détruit par Buchner. De ce qu'un homme ou une force quelconque ne peuvent détruire un atome, qu'ils n'ont pas créé, s'en suit-il donc rigoureusement, que personne n'a pu créer cet atome?

Et voyez comme les faits, en s'enchaînant, enchaînent les convictions. Sur cette donnée que la matière est éternelle, parce que ni lui-même ni Buchner ne la peuvent détruire, le lecteur judicieux conclura, avec les seules forces de son esprit, que si la matière est éternelle, le mouvement ne saurait être plus vieux qu'elle. Or comme le mouvement n'est qu'un effet, l'absence de tout contemporain crée pour la matière une situation inattaquable et pour la doctrine un certificat de longue vie. Cependant, si nous voulons savoir exactement quel cas nous devons faire d'une démonstration de l'éternité par Buchner, nous n'avons qu'à nous reporter à la page 184 du livre. On y lit : « Nous ne pouvons avoir de l'infini, de l'éternel une notion même approximative. » Ne valait-il pas mieux le dire tout de suite et, quand les heures sont si courtes, était-il donc utile d'épuiser un temps qui compte si peu en face de l'éternité et qu'il est pour nous si précieux de ménager?

En résumé Buchner, en affirmant l'inséparabilité de la force et de la matière, n'a fait que constater un état du

monde physique, il n'a nullement prouvé que la matière est elle-même la force, et ce qu'il abandonne dédaigneusement aux méditations des philosophes de sentiment, c'est précisément toute la question qu'il veut résoudre. C'est pourquoi nous avons dit que le premier chapitre manque à ce livre dont l'auteur a cependant de grandes qualités d'esprit. Mais si habile que soit l'arrangement des chapitres, si impérieuses que surgissent les affirmations, si intéressants que paraissent certains exposés scientifiques, la raison, qui persuade, se dérobe trop volontiers derrière l'extrême habileté de l'arrangement ; on comprend trop pourquoi l'affirmation se substitue partout à la démonstration et les exposés scientifiques par leur isolement perdent toute vertu persuasive.

Les questions que Buchner devait poser dans son premier chapitre sont les suivantes : Qu'est-ce que la matière? Qu'est-ce que la force? Quelle est la cause du mouvement et de la vie?

A la première de ces questions les philosophes répondent : La matière, c'est l'étendue. Cela ne semble pas trés-clair, parce que, la matière ne nous apparaissant jamais sans la force, nous ne possédons pas d'images, pour nous la représenter isolément ; aussi est-ce par un fait non d'imagination, mais d'entendement, que nous pouvons la dépouiller successivement des propriétés qui lui sont constituées par la force, pour la considérer enfin sous son état irréductible. C'est en procédant ainsi que l'on arrive à reconnaitre les caractéres, qui marquent essentiellement la matière, à savoir l'étendue et l'inertie. La matière serait donc l'étendue inerte.

Cette définition semble d'autant plus juste, qu'elle concorde parfaitement avec les affirmations de la science. C'est en effet sur l'inertie de la matiére que reposent

toutes les lois du mouvement. La science déclare que si la matière n'était pas indifférente au repos et au mouvement, non-seulement l'édifice scientifique serait à recommencer, mais qu'il serait impossible de le recommencer. Les lois du mouvement vérifiées et sanctionnées par l'expérience illuminent dans un relief très-net l'inertie de la matière, qui leur sert de fondement. Buchner, qui sans doute se préoccupe davantage de l'esprit de ses lecteurs que de l'esprit des lois, prétend, au contraire, que la matière est le principe actif et la cause de tout mouvement; il parle des lois non pas pour en faire connaître la substance (il ne les énonce même pas), mais pour les qualifier. Cependant affirmer que la loi est immuable ne nous paraît pas un titre suffisant, pour intéresser la loi à la défense de toutes les fantaisies. Immuable signifie qui ne change pas. Or comment une loi immuable pourra-t elle en même temps servir à démontrer : 1° que la matière est inerte, c'est l'affirmation de la science; 2° que la matière n'est pas inerte, c'est l'affirmation de Buchner; il est vrai que la science donne les raisons de son affirmation ; Buchner ne divulgue pas les siennes.

Sur cette seconde question : Qu'est-ce que la force? philosophes et savants s'accordent pour répondre : La force est tout ce qui produit ou modifie le mouvement, Cette définition est donc très-différente de celle de Buchner, qui assimile la force au mouvement modifié ; si nous la mettons en face de la précédente : « la matière est l'étendue inerte, » la notion de matière, moins nette que la notion de force, empruntera immédiatement à cette mise en regard une plus grande clarté et la matière devient tout ce qui dans l'étendue peut être mis en mouvement par la force.

Ces deux notions qui se complètent l'une par l'autre

éclairent et figurent pour l'esprit, en dehors de toute spécialité phénoménale, la première représentation du monde physique, et jusque-là rien ne nous empêche de dire avec Buchner que la matière est aveugle et que la force est brutale et inconsciente.

Enfin, sur cette dernière question : Comment se produit le mouvement, dont la vie est l'expression la plus élevée? la science répond qu'elle ne connaît point la nature de la force qui produit le mouvement; mais réservant la question d'origine, elle affirme qu'il existe un plan, que dans tout l'univers le mouvement est engagé sur les lignes de ce plan, où il se manifeste par une succession de phénomènes qui pour l'esprit figurent la seconde représentation du monde physique. Pour prouver l'existence de ce plan, la science extrait de chaque ligne de phénomènes la loi qui la commande, et faisant abstraction de tout ce qui dans le phénomène est particulier, elle constitue l'univers sous un certain nombre de lois; ce qui pour l'esprit est la dernière représentation du monde physique.

Or si, pour cette dernière représentation, les forces et les matières sont, comme devant, demeurées brutales et aveugles, il faut cependant découvrir quelque part la raison de ce plan et la cause qui fait des lois. Si l'harmonie universelle est un résultat, qu'on ne peut attribuer ni à l'aveuglement de la matière ni à l'inconscience de la force; si ce résultat au contraire ressort très-nettement d'une série de calculs merveilleux, que, par un privilége d'exception, l'homme peut refaire derrière leur auteur, il faut cependant que cet auteur existe quelque part. Buchner, regrettant en termes amers que cet auteur ne vienne pas conférer face à face avec lui, a trouvé fort ingénieux de supprimer l'auteur, le plan, l'harmonie, mais manquant de logique par crainte de trop blesser la science

son alliée intermittente, il n'ose point nier la loi et cela suffit pour faire revivre immédiatement le plan, l'harmonie et l'auteur.

Par suite d'une illusion que la paternité n'excuse pas, Buchner dans son livre semble à chaque instant donner la parole à la science, et c'est toujours son système qui parle. Quand il nous dit, par exemple, que la matière est la cause du mouvement et que la force, sa compagne inséparable, n'est autre que la matière elle-même considérée abstraitement, ne devrait-il pas entrer dans quelques explications et fournir à notre foi d'autres raisons qu'une sèche affirmation? Sans doute; mais Buchner sait parfaitement que tout progrès de la science est la découverte d'un signe nouveau, par lequel la force se distingue de plus en plus de la matière; il a lui-même expérimenté que cette distinction est le seul but de la science, qui se calque aussi étroitement que possible sur le plan qu'elle découvre successivement; et peut-être alors était-il dangereux pour le système d'initier le lecteur à ces petits détails, desquels vit la science? Mais ce qui nous surprend, c'est qu'un savant s'autorise précisément du nom de la science pour affirmer que la distinction sur laquelle celle-ci tout entière s'édifie n'est qu'imaginaire.

Nous avons pris pour tâche, dans cette première partie de notre travail, d'opposer aux affirmations de Buchner les raisons de notre doute, et, pour y réussir, nous devons suivre l'auteur sur tous les terrains où il promène son sujet. Bien qu'il renie la qualité de philosophe, Buchner n'oserait cependant pas dire que les titres de ses premiers chapitres sont sortis par la voie de l'expérience dans le champ de la balance, de la cornue ou du télescope, et c'est lui-même qui place d'abord le débat

sur le terrain philosophique. Ce débat, grâce aux découvertes du dix-neuvième siècle, est entré fort heureusement depuis quelques années dans une nouvelle phase, et les armes des combattants vont nécessairement se transformer pour cette lutte nouvelle. La profonde ignorance où nous sommes du passé des partis et de leur situation présente, nous eût fait garder sur ce point de leur histoire un silence prudent, si Buchner, que l'on prétend être un matérialiste, ne nous avait paru, en certains endroits de son livre, osciller entre l'opinion qu'on lui prête et celle qu'il paraît combattre. Pour n'en citer qu'un exemple, nous confessons dès maintenant que c'est à Buchner lui-même, que nous emprunterons plus tard les preuves de l'existence de Dieu, force souveraine et intelligente. Mais nous devons avant tout épuiser notre doute sur les points principaux de la doctrine de l'auteur et c'est pourquoi suivant la ligne qu'il trace lui-même, nous entrerons d'abord dans de très-courtes considérations, qui prépareront sur le terrain philosophique une discussion que l'on ne saurait rendre féconde sans l'appuyer de l'autorité de la science.

Qu'y a-t-il d'absolu dans la matière?

Deux opinions sont en présence. Les uns disent : La matière est divisible à l'infini. Les autres reconnaissent l'existence d'atomes c'est-à-dire d'éléments essentiels, indivisibles de la matière.

Dans le premier cas, la matière étant divisible à l'infini, il n'existe pas d'élément-principe, puisque, dès qu'il existerait, il serait encore divisible ; dès lors, si la force est inséparable de la matière, elle s'évanouit nécessairement avec celle-ci, sans qu'on puisse concevoir nulle part son principe ; mais si, pour expliquer leur union, elles n'ont ni l'une ni l'autre d'élément essentiel, elles

dépendent donc d'un principe supérieur qui les a créées, tout au moins conjointes dans les conditions où nous les voyons. Chose étrange! Buchner croit à la divisibilité infinie de la matière et son esprit repousse toute idée de création. Cependant, pour abriter ses théories, il ne convient pas de toujours se retrancher derrière l'infini, où nul n'ira faire la vérification. Quand on descend la série des nombres, nous voyons bien qu'il est impossible d'imaginer la fin de cette série. Le zéro correspond au néant; pourtant, si aucun des nombres de la série descendante ne répond au dernier élément toujours divisible de la matière, la réalité de celle-ci n'ayant aucune correspondance dans la série des nombres s'évanouit fatalement à zéro et alors il faut que de rien quelqu'un ait créé quelque chose; cela sans doute nous paraît extraordinaire, mais, tout en réservant la discussion sur ce point, nous ferons remarquer que parmi les dons échus à l'homme en partage, ne figure pas la faculté de créer. L'homme fait partie d'un état de choses dont il n'est pas l'auteur. En tant que créature, il ne peut connaître que les phénomènes, par lesquels la création se succède à elle-même et les lois selon lesquelles cette succession se manifeste.

Dans le second cas, l'atome est le principe de l'étendue, l'unité de matière. La science admet son existence, bien qu'elle ne l'ait jamais vu. Pour cela, elle se fonde sur le rapport invariable qui existe entre les poids des éléments qui se combinent entre eux, c'est-à-dire sur la stabilité chimique. Mais comme elle a découvert un certain nombre de corps simples différents entre eux, elle se garde de dire que l'atome est un principe absolu. En effet, le rapport qu'elle constate peut n'être qu'une condition de la constitution des corps, condition qui reconnait une loi supérieure et antérieure; ce rapport, qui

illumine comme une révélation les premières assises du plan universel sur lesquelles le monde phénoménal se développera dans tel sens et non dans tel autre, peut par son invariabilité ne répondre qu'à une prévision. La science se tait donc sur ces points ; sa tâche est de constater les divers états de la matière en creusant les phénomènes pour atteindre, s'il se peut, sous leur substance la cause de leur diversité. Elle s'interne dans la série phénoménale et s'occupe de l'existence relative, non de l'existence absolue des corps. Quand elle a pu, de fait en fait et de caractère en caractère, remonter jusqu'aux lois qui gouvernent le monde phénoménal, elle s'arrête sur le seuil de l'infini. Œuvre de la créature, elle ne peut, dans une création qui se succède, que juger l'œuvre de succession. Sans doute la découverte de la loi est pour elle la révélation d'une cause intelligente, mais elle sait que par l'expérience elle ne pourra jamais que découvrir et imiter, non créer, et que si la loi se dégage lumineuse de l'expérience, la cause infinie derrière la loi lui échappera toujours.

C'est pourquoi, sans prédilection pour aucun parti, elle a cherché dans les corps un élément fixe qui lui permît de juger le monde physique dans les conditions où l'homme lui-même, l'observateur se trouve placé. Cet élément, elle n'est pas parvenue à l'isoler, elle a cependant une raison de croire à son existence ; il ne faut jamais oublier, en effet, que ce n'est pas la connaissance de l'atome qui a conduit l'homme à la découverte de la loi, c'est au contraire la découverte de la loi qui a conduit l'homme à supposer l'atome.

C'est ainsi que l'atome est pour la science l'unité de matière, la raison concrète de la constitution des corps, tels que nous les connaissons ; et en effet les associations

en nombre définis des atomes entre eux répondent partout et toujours aux lois qui régissent la production phénoménale. Au delà de ces lois n'en est-il pas d'autres? La science ne se prononce nullement sur ce point. Elle dit, d'une part, qu'elle ne saurait considérer l'atome comme un principe absolu, et d'autre part, qu'il est jusqu'à ce jour la limite matérielle imposée à ses hypothèses par les lois qu'elle connait, et nous n'apercevons pas le point d'appui que son silence au delà de cette limite pourrait fournir aux théories absolues du matérialisme. En effet, reconnaître que la matière commence à l'atome, c'est admettre qu'elle n'est pas infinie, car il est évident qu'elle finit partout où elle commence.

C'est sans doute pour cette raison que Buchner s'est décidé en faveur de la divisibilité infinie, mais alors où place-t-il l'absolu, qu'il prétend avoir découvert? Dans l'intérêt de sa doctrine, ne valait-il pas mieux accepter l'hypothèse des atomes? Assurément la notion de matière en devenait plus nette pour l'esprit du lecteur et la tâche de l'avocat se dégrevait de difficultés sans nombre ; il est vrai que l'absolu se trouvait écarté par le seul fait de la différence des corps primitifs, mais l'auteur aurait pu se dispenser de nous parler de l'absolu et se borner à démontrer que chaque atome a en soi le principe de sa détermination et de son mouvement ; car, au lieu de l'Empire universel, il nous eût ainsi révélé la République universelle.

Buchner use d'un procédé beaucoup plus expéditif que celui-là même que nous venons d'indiquer ; il supprime les questions qui gênent l'épanouissement de ses théories ; ne reconnaissant pas l'atome, il n'a point à se poser la question de savoir si celui-ci a un principe quelconque de détermination et de mouvement ; il laisse volontiers

planer son système dans le brouillard des propositions générales, que ne justifie aucune preuve, et c'est toujours en bloc qu'il juge et qualifie la matière. Mais que saurons-nous du mouvement, quand nous aurons retenu ces propositions, qui voudraient être la formule d'une synthèse et ne peuvent s'accorder ni avec le raisonnement ni avec l'analyse?

La matière est-elle la cause de son mouvement? Buchner dit oui, la science dit non : Qui croirons-nous? Empruntons à la loi son aide et sa lumière ; un corps isolé est incapable de se mouvoir ; deux corps mis en présence s'attirent réciproquement ; voilà le texte d'une loi. Or pour nous, qui n'avons pas une synthèse toute préparée sur le mouvement, c'est ce fait d'attraction qui nous place le plus près possible de la cause du mouvement. L'attraction est-elle une propriété de la matière ou l'effet d'une cause dont la substance nous échappe physiquement? Dans ce dernier cas, elle ne serait plus que le mouvement ordonné, selon certaines conditions dont la matière serait l'objet. Cette question nous paraît si importante, que nous ne concevons pas comment elle a pu échapper à la sollicitude de Buchner pour son client, la matière.

Si deux corps qui n'ont pas isolément la faculté de se mouvoir ont cependant celle de se mouvoir réciproquement, il faut admettre que la cause du mouvement de chacun d'eux est dans l'autre corps, et il en sera toujours de même si l'on examine successivement le mouvement de tous les corps, si bien qu'à la limite on est conduit, par le raisonnement, à conclure que le mouvement des corps étant toujours en cause hors de ceux-ci, cette cause devra être extérieure à toute la matière. Si nous rapprochons ce raisonnement des affirmations de la

science, nous trouvons qu'il existe une concordance parfaite entre la nécessité de la cause extérieure, que nous déduisons du raisonnement et l'inertie de la matière, qui se démontre expérimentalement; on peut très-bien ne pas admettre d'emblée l'existence d'un principe supérieur qui réglemente la matière par la force, sans se faire connaître de l'homme. Le doute en ces questions est le seul chemin par où puisse passer l'esprit pour s'affranchir sûrement des dogmes imposés et surtout des entraînements d'une logique subtile qui effleure des surfaces immenses, abandonnant aux rêveurs avec un superbe dédain le fond, qui seul importe. Mais le doute doit s'évanouir devant l'évidence, partout où celle-ci porte sa lumière. Or la science, qui réserve ses dires sur le principe spirituel, n'hésite pas à établir entre la force et la matière une distinction qui marque leur inséparabilité d'un caractère très-net. Tout corps isolé, dit-elle, est incapable de se mouvoir; cette incapacité résulte de son inertie et la démontre; mais deux corps mis en présence sont réciproquement mus.

Or que devons-nous entendre par ce mot: réciproquement? Avant que le mouvement puisse se produire par réciprocité, il faut cependant qu'il soit quelque part en principe. Réciprocité implique préexistence. Pourrait-on comprendre un échange de mouvement entre deux corps qui chacun isolément ne possèdent pas de mouvement? De toute nécessité donc, si le mouvement ne préexiste pas dans l'atome, c'est que le principe en est autre part; or, c'est Buchner lui-même qui le dit, une force qui ne se manifeste pas n'est pas une force. Si donc un corps isolé est incapable de se mouvoir, c'est qu'il n'a point en lui la force de se mouvoir, et c'est autre part qu'il faut chercher la cause du mouvement.

La réciprocité du mouvement n'est-elle donc point pour nous une indication? Sans doute le terme *réciprocité*, répondant à un double effet, semble supposer une double cause, mais la simultanéité des effets ne révèle-t-elle point ici l'unité de la cause, et ne serions-nous pas en présence d'un effet qui, se produisant sur deux corps, nous donne l'idée d'une double cause, précisément parce que deux corps le manifestent?

C'est dans cet effet simultanément partagé et manifesté par deux corps, que nous voyons apparaître, à côté de la force, cause unique extérieure à la matière, le nombre avec son double caractère. Par rapport à l'atome, il est l'unité, qui prend un corps ; on peut dire de la matière, qu'elle est l'expression concrète du nombre et que la série des atomes correspond exactement à la série des nombres. Par rapport à la force, il répond non plus à l'idée de division, mais à l'idée de mesure. Buchner lui-même est de ceux qui croient à l'existence d'une force universelle unique, en laquelle un jour peut-être se réduiront pour la science tous les modes du mouvement considérés maintenant comme autant de forces particulières ; la concordance parfaite qui règne entre les actes de la force et les nombres d'atomes préposés à la manifestation de ces actes, est la révélation du plan à l'exécution duquel travaillent ces agents inconscients de leur labeur.

Buchner, très-décidé, dans le principe, à nier l'existence d'un plan dans l'univers, se garde avec soin de parler du nombre, qui révèle trop lumineusement l'intelligence directrice des mondes. Pourquoi donc le philosophe n'interroge-t-il pas plus sévèrement le savant? Quoi! Buchner sait que toute manifestation de l'esprit humain a pour condition primitive l'existence d'un rapport entre la

force et la matière; il sait, que l'œuvre de la science consiste partout et toujours à découvrir ce rapport en nombres et son œuvre de philosophe tend à obscurcir le rapport qui est la condition révélatrice de son esprit, et derrière le philosophe empêtré, le savant n'ose plus parler du nombre? Et Buchner appelle rêveurs les gens qui ne partagent pas ses opinions! Pour qui donc a-t-il écrit son livre? Il expose, sans paraître s'en douter, qu'il n'a de l'esprit que parce que la force et la matière sont deux choses essentiellement distinctes. Est-ce que l'esprit de Buchner ne suffit pas à démontrer que cette distinction est une réalité! Il ajoute que, pour édifier son bastion philosophique, il ne veut d'autre architecte que la science. Est-ce que la science n'est pas toute faite de nombres?

Pourquoi donc le docteur cherche-t-il à supprimer le rapport dont vit exclusivement son esprit, et pourquoi ne parle-t-il pas du nombre, qui après avoir défini matériellement ce rapport, se transforme en loi, et sous cette dernière forme, entre la matière d'une part et la force de l'autre, aide l'esprit à s'élever jusqu'à la conception de la cause intelligente? Nous dira-t-il, qu'écrivant un livre d'études populaires, il ne pouvait faire entrer dans son exposition qu'une minime partie de ce qu'il sait? Non, car il n'ignore pas qu'un quart de vérité présenté comme toute la vérité est souvent pire que l'erreur. Ce qui demeure incontestable, même pour les hommes le moins armés en ces discussions, c'est qu'on ne peut aujourd'hui, dans aucun traité philosophique, se dispenser de parler du nombre. Nous comprenons de quelles difficultés cette nécessité hérisse l'exposition d'un système dans lequel le principe absolu est incapable de faire le moindre calcul, mais le lecteur n'a point



à se préoccuper des embarras de l'auteur autrement que pour juger, d'après l'importance des questions supprimées, la valeur d'une doctrine, qui, d'ailleurs, semble ne vouloir vivre que d'affirmations sans preuves. Certes il suffisait que Buchner dît du nombre ce qu'il sait pour que les conversions hâtives qu'il a opérées se tinssent sur la défensive; mais il ne pouvait plaider l'arithmétique de la matière, ayant déclaré cette dernière aveugle et absolument incapable de concevoir un plan, c'est-à-dire de posséder la science des nombres.

En demeurant sur le terrain philosophique, que nous abandonnerons très-volontiers tout à l'heure, nous sommes donc déjà fondés à dire : La matière est inerte. L'atome isolé ne se meut pas. Si la force était en lui, qu'aurait-il besoin de la présence d'un autre atome, pour se distinguer par le mouvement de l'espace qu'il occupe? comment expliquer que cet atome propriétaire de la force demeure immobile, quand le mouvement est la seule marque à laquelle on puisse reconnaître sa force?

Le matérialisme de Buchner n'est pas radical; l'auteur a compris, que, pour sauver son système, il devait faire certaines concessions, distribuer ici la lumière, amonceler plus loin les brouillards et l'ombre, pour que la libre pensée n'aperçût que confusément l'esclavage où il la condamne. Les matérialistes français ont la logique plus audacieuse et plus ferme. Voici ce qu'on lit à la page 225 de l'ouvrage de M. Lemaire, intitulé : *Initiation à la liberté par la philosophie.*

« L'impuissance et l'inefficacité de l'atome, quand il est isolé, telle est la condition égale pour tous les atomes, qui précède le fait de l'association. »

Et page 226. « Dans le fait de l'association de deux

atomes, dont la puissance est égale à zéro lorsqu'ils sont isolés, il y a pour chacun d'eux progrès, puisqu'ils sont passés en se réunissant de l'état d'inaction et de l'état d'impuissance à la condition de cause génératrice et qu'ils ont enfanté un être composé, qui n'existait pas auparavant et dans la procréation duquel leur pouvoir respectif (devenu égal à un par l'existence d'un terme de comparaison) s'est manifesté par un produit égal à deux.»

M. Lemaire, on le voit, ne craint pas de parler du nombre, mais, hélas! c'est dans une théorie où le nombre joue le rôle principal, où l'association est la raison de toute production, qu'il vient nous dire: Il suffit de mettre deux zéros en présence et de les comparer en les ajoutant l'un à l'autre pour obtenir un produit égal à deux : les atomes des mathématiciens en tressailleront de stupeur. M. Lemaire ne remarque pas en outre que, dans son étrange doctrine, le fait même de l'association demeure inexpliqué. En vertu de quelle force deux atomes impuissants s'associeront-ils? L'auteur a voulu remettre en honneur cette vieille maxime: L'union fait la force. Ce projet est assurément très-louable, mais il suffit de réfléchir un instant pour reconnaître que c'est d'abord la force qui fait l'union; celle-ci traduit et représente les forces qui la composent, elle est un résultat. Or si l'atome isolé est impuissant, qui donc a fait l'union des atomes avant que cette union fît leur force?

Nous avons cité M. Lemaire pour démontrer que, dans les théories les plus radicales du matérialisme, on n'expliquera jamais le premier fait de mouvement sans la présence d'une force extérieure à la matière. Et puisqu'il s'agit ici d'association, qu'on nous permette de faire une supposition. Dirait-on d'une personne qui aurait calculé

exactement les résultats de l'union de certains éléments, qu'elle ne serait point intelligente, parce que les résultats auraient prouvé la justesse de ses calculs? Et si ces éléments marqués chacun d'impuissance n'avaient, pour cimenter leur union, d'autres agents que des forces aveugles et inconscientes, dirait-on que la personne qui a fait les calculs n'est pour rien dans l'union formée et dans les résultats obtenus? Est-ce que le nombre, dont la matière est l'expression concrète, n'apparaît pas avec son caractère particulier de mesure dans l'esprit de l'inventeur avant que l'union projetée soit un acte réalisé? Or quand, avec l'aide du nombre, nous pouvons refaire les calculs qui intéressent l'univers entier, c'est-à-dire compter les matières et mesurer les actes de la force, l'absence complète d'erreurs doit-elle nous faire conclure à l'absence complète d'une cause intelligente? Pour les esprits qui n'ont que la portée commune, cette conclusion serait déraisonnable et le plus simple bon sens veut que cette cause existe. C'est la matière ou la force ou quelque autre chose. Mais puisque Buchner, qui est un savant, nous affirme que la matière est aveugle, que la force est inconsciente et que ni l'une ni l'autre n'est capable de concevoir un plan, nous sommes réduits par l'exigence logique et l'autorité de Buchner à placer cette cause quelque autre part.

Certes nous convenons que l'erreur est une des marques les plus certaines de l'intelligence humaine, mais, le cas échéant, nous n'oserions cependant pas dire d'un homme qu'il cesserait d'être intelligent parce qu'il aurait cessé de se tromper. Pour croire à l'existence d'un Dieu, cause intelligente, Buchner, quelque part dans son livre, demande que Dieu veuille bien se tromper une seule fois assez visiblement pour dissiper toute raison de douter

de son intelligence. Cette demande n'est point exagérée de la part d'un homme qui rappelle si vertement les spiritualistes à la modestie. Mais si elle était accueillie, qu'adviendrait-il ? L'auteur tend si souvent des piéges à la logique, que celle-ci, pour une fois, tomberait peut-être dans l'embuscade, et Buchner, faisant volte-face avec sa preuve, ne manquerait pas de conclure immédiatement que le Dieu des spiritualistes n'est pas plus infaillible que la matière. Il faut absolument au docteur des causes toujours errantes et errant. Il parle des lois immuables, parce qu'il a besoin de se ménager des auxiliaires dans le camp de la science ; mais, loin de s'éclairer de la lumière que projettent ces lois, il les attribue à la matière qui les aurait faites, on ne sait comment, et à chaque instant dans l'ombre profonde de son système, il fond sur le législateur, son client, qui reçoit sans broncher les épithètes les plus malsonnantes. Cette mansuétude est toute la vengeance de la matière, mère délicate, qui sait peut-être que les épithètes dont on la charge atteignent nécessairement toute la filiation.

Dans ce fouillis d'adjectifs nous avons une peine extrême à dégager la vraie physionomie de l'*alma parens ;* tantôt on nous la montre éternelle, infinie, toujours digne ; tantôt elle est aveugle, brutale, inconsciente, dénuée de toute intelligence ; tantôt elle apparaît dans les nuées sublimes avec une figure rayonnante de jeunesse et de santé ; tantôt elle s'avilit piteusement sous l'impitoyable marteau du forgeron allemand, qui la morcelle à ses fins, et la rompt, pour mieux insinuer dans sa doctrine quelque éclat de l'infini. Ce pauvre législateur, qui ayant eu l'esprit de faire des lois est réduit à prendre un avocat pour faire la preuve de son esprit, ne méritait pas l'humiliation que lui inflige la défense en le

qualifiant aveugle et insensé; il a fait un code, qui est pour l'avocat la seule source où l'esprit se peut puiser; mais ce code, c'est-à-dire ce dossier, est si volumineux, que Buchner, empêché d'en prendre une connaissance complète, conclut au défaut d'esprit du législateur. Cette conclusion nous permet de supposer que l'auteur obéit à un louable sentiment de modestie, quand il refuse de reconnaître un Dieu. En effet, dans ce système où les lois, la matière législateur et client, et l'avocat se trouvent mêlés, l'avocat seul a de l'esprit; on voit où cela conduirait le disciple crédule qui, cherchant un Dieu, le voudrait spirituel.

En un autre endroit de son livre, le docteur dit que, malgré de laborieuses recherches, il n'a pu découvrir dans l'univers aucune trace d'intelligence, et la raison sur laquelle il se fonde est sans réplique: il n'aperçoit nulle part dans les cieux la signature d'un auteur, Buchner pense sans doute que, si Dieu eût écrit son nom en belle gothique allemande sur une nuée éternelle visible dans l'univers entier, tous les Chinois de la terre et des mondes lointains eussent été irrésistiblement convaincus.

Puissance étrange de la logique! l'auteur crible des flèches de son dédain les crédules qui inventent un Dieu à leur image, et il ne remarque pas que lui-même refuse de reconnaître Dieu, parce que celui-ci ne se comporte pas à la façon des hommes en général et des docteurs allemands en particulier. Buchner a signé son livre, il a eu raison. Mais ne l'eût-il pas fait, nous n'aurions pas entrepris le voyage de Leipzig ou de Berlin pour nous assurer de la réalité de son existence. Toute œuvre, qu'elle soit signée ou non, porte en elle le cachet de l'intelligence qui présida à son exécution, et ce cachet

suffit à Buchner pour juger toutes les œuvres humaines. Mais Dieu, dans sa nouvelle édition des mondes, était tenu à une publicité de nom expresse, et son seing devait marquer le dos de la vieille chronique sur la dernière page de laquelle nous vivons. Cette sévérité, nous le répétons, est un affront à la logique. Si l'œuvre est intelligente, ce n'est pas dans les quelques signes qui composent un nom que l'intelligence se révélera, et puisque Buchner demande à Dieu de s'asservir aux coutumes humaines, pourquoi n'use-t-il point pour juger l'œuvre divine du procédé dont il use avec les hommes? Nul d'entre nous sans doute ne s'aventurerait derrière une locomotive s'il n'avait la certitude qu'une cause intelligente a mesuré la force qui fera voler cette machine; nul cependant, avant de s'abandonner à la furie de cette force qui va dévorer l'espace, ne demande à voir l'ingénieur ou le constructeur. L'œuvre est là sous les yeux de tous. L'ingénieur est absent; niera-t-on son intelligence?

On dira sans doute que l'exemple est mauvais et ne prouve rien. L'ingénieur empruntant à la matière sa force a fait des calculs dont l'exactitude vérifiée est pour le voyageur une garantie suffisante. Prenez-y garde cependant et voyez si notre exemple est aussi mauvais qu'on le prétend.

1° C'est par le résultat d'abord que vous appréciez l'intelligence de l'auteur. Le moindre choc, le plus petit événement qui fait surgir un danger vous induisent en des discours, où la personne absente de l'ingénieur est durement traitée, et comment, s'il vous plaît, se traduit votre indignation? les calculs ont été mal faits, les dispositions ont été mal prises, etc.; si rien ne fût arrivé, l'intelligence de l'auteur demeurait à l'abri de toute attaque; mais combien de voyageurs en eussent eu le

souci? N'est-ce point un peu là l'histoire des négateurs de Dieu? Les mondes, bien autrement rapides dans leur course que les machines humaines, sillonnent l'étendue depuis des milliers de siècles. Cependant les forces qui leur communiquent cet effroyable mouvement (la terre fait plus de six cent mille lieues par jour) n'entrent jamais en collision; que l'absence complète d'accidents soit pour un certain nombre d'esprits une raison d'indifférence, c'est là sans doute un malheur, mais que Buchner, un savant, en fasse la raison de sa négation, c'est ce que nous ne comprendrons jamais.

2° On prétend que l'ingénieur a emprunté la force à la matière; cela est-il vrai? et pour construire sa machine n'a-t-il emprunté que cela? Buchner dit que la matière, cause de tout mouvement, n'a jamais fait le moindre calcul; mais alors quelle garantie nous offre la science humaine? Si la matière de la locomotive très-indifférente aux labeurs spirituels de l'homme a en elle un principe de détermination et de mouvement, qui m'assure qu'elle ne voudra pas manifester son principe en prenant quelque jour à travers champs au lieu de suivre la voie ferrée? Ma seule garantie, c'est que cette matière soit inerte et que la force détournée de ses voies ordinaires aux risques et périls de l'homme soit exactement mesurée à l'inertie de cette matière, pour produire sans désastre l'effet que j'attends. Or raisonnons: si la matière est inerte, ou tout simplement, si, comme le dit Buchner, elle n'a jamais fait de calculs, à qui donc l'ingénieur a-t-il emprunté les siens? A la loi, répondrez-vous? Mais la loi qui gouverne les matières est elle-même un calcul. Buchner aurait-il donc mis tout ce temps pour s'en apercevoir? La vérité, quand il se risque sur un chemin de fer, est que le docteur doit être terriblement anxieux; à moins toutefois que,

selon les besoins, il ait une doctrine de cabinet et une doctrine de voyage.

Notre exemple prouve donc ce qu'il veut prouver.

1° L'homme, pour manifester son intelligence par des calculs exacts, est obligé d'admettre en principe l'inertie de la matière et de baser ses calculs sur la loi, c'est-à-dire sur un calcul antérieur qu'il n'a pas fait.

2° Et si l'intelligence se reconnaît à cette marque, il n'est plus possible de nier l'intelligence qui a fait les premiers calculs et les prête à l'homme pour édifier la science. Pourquoi donc Buchner use-t-il d'une sévérité si rigide à l'égard de Dieu? La souveraine intelligence, pour se faire reconnaître, avait-elle donc besoin de prendre un éditeur dans chaque monde et dans chacune des nations de ce monde? D'une association d'ailleurs supprimez toute cause intelligente; réduisez le nombre à n'être plus qu'un hasard d'unités ajoutées, et expliquez-nous comment l'atome, impuissant par lui-même et inconscient des résultats de l'association, produira ces merveilles d'harmonie que de son cabinet Buchner n'aperçoit pas, mais que tout le monde admire dans l'univers.

A cette courte exposition nous ajouterons un simple raisonnement dont plus tard les faits éclairés par la loi démontreront la justesse. Dire que la matière est la cause de son mouvement, cela revient à dire qu'elle est tout ensemble le moteur et le mobile, ou, si l'on veut encore, qu'elle est tout ensemble la puissance et la résistance. Or pourtant puisqu'elle se meut, c'est que la puissance l'emporte sur la résistance, mais, puisque la résistance est égale à toute la matière, où Buchner logera-t-il l'excès qui constitue la matière en puissance de mouvement?

Dans un ordre d'idées purement philosophique, nous pouvons déjà répondre à Buchner: La matière apparaît

partout comme le champ de manifestation de forces commandées par une intelligence. C'est la gangue inerte préposée à la diversité phénoménale et successivement mise au point par la force pour des fins diverses. Si le premier fait de mouvement entre deux atomes révèle, que la cause du mouvement de chaque atome est extérieure à celui-ci, on ne peut dire ni de l'un ni de l'autre qu'ils fondent une association : ils la subissent. Aux sommets les plus élevés qu'elle éclaire, la science considère que le mouvement des mondes est le développement du mouvement de l'atome, mouvement dont la matière est l'objet inconscient, mouvement qui révèle à travers, et par la matière obstacle, l'activité permanente de la force. Quand ce mouvement devient harmonie, quand la loi apparaît rayonnant sur l'univers entier, le triomphe de la force emprunte à l'harmonie universelle une éclatante lumière ; il est la révélation de la cause souveraine qui mesure partout la force pour cet éternel triomphe. Sur le seuil de l'infini éternel, où le phénomène arrête la science, n'est-on pas contraint de reconnaître que cette cause excède et précède la matière, et la pensée du législateur n'apparaît-elle pas aussi clairement visible pour l'esprit que le phénomène, tout à l'heure, l'était pour les yeux ? Au point de vue philosophique, la réponse n'est pas douteuse. Car, sur ce terrain, il est très-légitime de penser que le principe des choses ne commence pas là précisément où finit la science en Allemagne.

CHAPITRE II

Pour démontrer l'infinité de la matière, Buchner s'appuie sur le fait de l'attraction universelle; il confond d'abord l'effet avec la cause et ensuite l'attraction avec toute la force. La preuve se tourne entre ses mains contre son propre système, car elle démontre non pas l'infinité de la matière, mais l'universalité du plan à l'exécution duquel l'attraction concourt pour une part, qui n'est pas toute l'œuvre de la force.

Buchner appelle dédaigneusement philosophes les gens qui, ne partageant pas ses croyance, font appel à la raison pour expliquer leur divergence d'opinion. Sous aucun prétexte il ne veut philosopher, et il déclare impérieusement que la question en discussion doit être portée sur le terrain scientifique pour là seulement être résolue. Quelle bonne aubaine pour le lecteur et comme nous allons promptement suivre le docteur sur son terrain ! Nous pensons, en effet, que la philosophie, dont les horizons sont moins limités que ceux de la science, doit toujours emprunter à celle-ci les raisons de ses déductions. Pour ne pas faire une guerre stérile aux locutions, nous ne demanderons même pas à Buchner ce qu'il entend par philosophie, ni s'il est bien certain de ne pas

figurer au nombre des malheureux qu'il invective; nous continuons cependant de croire que les savants, pas plus que les autres hommes, ne sont dispensés de raisonner. Peut-être l'épithète de raisonneur touchera-t-elle péniblement plus d'un lecteur hésitant; il n'est pas moins vrai qu'un raisonneur ne sera jamais blessé que par un raisonnement, et c'est par là qu'à son tour il pourra blesser son adversaire, celui-ci fût-il d'ailleurs en pays étranger. En effet, quand elle se prête à la défense d'une doctrine, la science, en dépit de l'inventeur, éclaire dans un relief saisissant les points où la doctrine se dérobe pour emprunter quelque autre part un illégitime appui, et quelquefois il suffit de savoir lire pour opposer victorieusement les vérités les plus vulgaires aux conclusions intéressées d'un système; la science n'est pas une poudre qu'on peut à volonté jeter aux yeux du lecteur pour faire passer des théories sans fondement, à la faveur d'un aveuglement passager. Admettons donc que Buchner, philosophe sans le savoir va nous convertir par sa science à sa philosophie.

Chose étrange! après avoir affirmé qu'il ne veut d'autre terrain que le terrain scientifique, l'auteur se retire sous sa tente et passe la plume au faiseur de systémes; il ne nous parle ni des lois de l'attraction, ni des lois du mouvement. Pourquoi ce silence? Est-ce parce que, reposant sur l'inertie de la matiére qu'elles démontrent, ces dernières lois ne permettent pas de conclure que la matière, quoique inerte, a cependant produit le mouvement? Buchner aurait-il pensé que, pour mettre son ouvrage à la portée des déshérités, il fallait sur certaines profondeurs d'une exploration dangereuse jeter un pont d'affirmations que le lecteur traverserait à l'aise et sans regarder l'abîme? Nous ne voulons faire aucune sup-

position malséante, mais retenant les conseils du docteur, nous jugeons, que si tous les auteurs convaincus sont respectables, les bonnes raisons seules sont convaincantes.

Formulons en tête de ce chapitre les lois de l'attraction.

1° Deux corps mis en présence se meuvent réciproquement sur la ligne droite qui joint leurs centres.

2° L'attraction est proportionnelle aux masses.

3° L'attraction est en raison inverse du carré des distances.

Après avoir formulé ces lois qui atteignent la limite du monde phénoménal, sans révéler la cause première, la science ajoute immédiatement :

La matière est inerte, c'est-à-dire qu'elle est incapable par elle-même de sortir de l'état de repos ou de mouvement ; elle est indifférente à l'un comme à l'autre de ces deux états. Suivent les lois du mouvement, qui reposent toutes sur ce principe d'inertie et le démontrent.

Nous voici sur le terrain où Buchner appelle ses lecteurs ; nous n'en voulons plus sortir. Vous nous internez dans le phénomène, docteur, demeurons-y ; vous invoquez énergiquement la loi, respectons également ses arrêts. Appelez à la barre les ingénieurs, les architectes, tous les maîtres de la pratique scientifique, qui, grâce au principe de l'inertie, ont réalisé ces merveilles de construction, où la matière passive est toujours docile à la force, et demandez-leur sur quelle base ils ont établi leurs calculs : sans doute vous objecterez que la matière, traitée en détail par le praticien ou vue de trois quarts par le philosophe terrien, cet abominable raisonneur, n'est pas la matière que vous entendez. Expliquez-vous ; si la matière considérée en détail est inerte et si l'on

ne peut apercevoir son activité que dans le tout universel qu'elle est, exposez, nous vous suivrons dans tous les infinis que votre esprit découvrira; seulement, avant d'entreprendre ce long voyage, nous ferons une observation et une réserve. La réserve, c'est que nous voulons demeurer libre de raisonner dans l'infini, comme cela se pratique sur la terre. L'observation, c'est que précisément la science n'observe jamais les choses que par le détail. Or si, dans le monde phénoménal, qui est son domaine exclusif, elle déclare la matière inerte et s'édifie sur ce principe, comment concéderait-elle à l'infini le principe contraire, que vous défendez et qui serait sa ruine? Et maintenant nous vous suivons. Peut-être allez-vous réparer vos oublis en éclairant dans l'infini les notions de force et de matière?

« La matière est infinie, dites-vous, car s'il en était autrement, l'attraction n'ayant plus à s'exercer entre un monde fini et le néant, ce monde aurait un centre de gravitation, et tous les globes se congloméreraient en un seul, ce qui n'arrive pas; donc... »

Pour prouver l'infinité de la matière, Buchner s'appuie sur l'infinité d'un effet dont la cause est précisément en question; en d'autres termes, c'est par l'infinité de la force qu'il veut démontrer l'infinité de la matière. Mais cette force nous la fait-il connaître quelque part dans son livre? Nullement, et nous pouvons ici même nous faire une idée très-nette des procédés de démonstration de l'auteur. Pour prouver l'infinité de la matière, il se fonde sur l'infinité d'une force qu'il ne connaît pas; plus tard il se fondera sur l'infinité de la matière ainsi démontrée pour en déduire l'infinité de cette même force. Pour être habile, la manœuvre est par trop transparente.

Pour que le raisonnement de Buchner fût fondé, il

faudrait d'abord qu'il n'y eût pas d'autre force dans l'univers que l'attraction, en d'autres termes, que l'attraction fût toute la force; il suffit, en effet, pour faire échec aux conclusions du docteur, de supposer l'existence d'une force non moins universelle que l'attraction, laquelle aurait pour résultat d'enrayer le mouvement universel et de le détourner de la conglomération de toutes les matières, vers laquelle il tend. Or cette force existe-t-elle ? Si, à l'exemple de Buchner, nous empruntons aux effets universels la raison de nos jugements, nous remarquons que, du premier au dernier de ses éléments, la matière est soumise aux lois qui commandent la composition distincte des corps, atomes, corps agrégés, corps composés, mondes; pour concilier cette composition avec l'attraction qui tend à rapprocher tous les corps sans distinction, il faut déjà reconnaître que l'attraction n'est pas seule en puissance dans l'univers. Dès lors le fait de la non-conglomération de tous les globes en un seul bloc ne prouve plus qu'une chose : c'est que l'attraction, qui tend à confondre toutes les matières, est enrayée dans son effort par une autre force qui tend à produire des corps distincts. Supposez ces deux forces égales, et c'est autre part qu'il faudra chercher la preuve de l'infini.

Si vous insistez, bénéficiant au même titre que vous de l'infini, où vous portez la question, nous ajouterons : comment peut-il se faire qu'une force universelle infinie, dont tout l'effort tend au rapprochement des matières, aboutisse cependant partout à la division? Est-ce qu'à une cause infinie ne doit pas correspondre un effet infini? A quoi vous répondrez peut-être que ce rapprochement existe aussi complet que possible et que nous n'entendons rien aux phénomènes d'attraction; mais nous vous ré-

pondrons aussi qu'il est impossible de comprendre comment des corps pourraient s'attirer s'ils n'avaient été préalablement séparés. Qui donc les a séparés dans le principe? Est-ce l'attraction, qui s'est avisée de cette division, sans laquelle elle eût infailliblement manqué son entrée dans l'univers?

Dira-t-on que la matière existe infiniment à l'état de division universelle, que c'est là sa nature, son état essentiel et enfin, qu'elle est divisée parce qu'elle est? Ainsi la matière, principe absolu, serait divisée par nature et rapprochée par force. La division serait son état essentiel, le rapprochement son état phénoménal, et ce serait en vertu d'une force difficile à qualifier et à placer qu'elle passerait de l'état essentiel à l'état phénoménal. Cela équivaut à dire que la nature de la matière est d'être divisée et d'avoir une force pour sortir de sa nature. Sans doute cela a le mérite de la clarté, car il est très-clair que cela est incompréhensible, à moins toutefois que l'on ne veuille conclure définitivement par cette formule : La nature de la matière est de n'avoir pas de nature.

On nous accusera peut-être de confondre ici changement de nature avec changement d'état, mais il nous sera facile de restituer la confusion à ceux qui nous en voudraient couvrir. En effet, si la force est la compagne inséparable de la matière, si c'est elle qui marque chacun des états sous lesquels passe cette dernière, l'état de division lui-même ne peut pas ne pas correspondre à l'acte d'une force. Dès lors il n'y a plus d'état essentiel, il n'y a plus que des états différents. Or c'est précisément ce que nous pensons ; mais par cela même on ne peut plus invoquer un état de nature pour expliquer la division des matières, et il faut reconnaître que cette division ré-

pond à l'œuvre d'une force, absolument comme le rapprochement.

Dans la théorie de Buchner, d'ailleurs, il n'existe pas d'élément auquel on puisse rapporter un état essentiel, et l'auteur est plus spiritualiste qu'il ne le pense. Cependant, pour distinguer l'état essentiel de l'état phénoménal, il faut concevoir, sinon voir, l'être ou les êtres auxquels chacun de ces deux états correspond. Dès que la matière n'a pas d'unité fondamentale, dès qu'elle n'existe et n'a jamais existé que sous l'état phénoménal, elle ne peut avoir d'autre nature que celle qui lui est constituée par la force sous les différents états qu'elle subit.

Du haut de ses affirmations, Buchner dédaigne de descendre aux preuves; il passe les forces en revue dans le cadre, où doit tenir son système, et à chacune d'elles il attribue un rôle de fantaisie dont le texte, pour séduire la galerie, empruntera à la science quelques-uns de ses termes. Un savant cependant, quand il écrit un livre d'études populaires, doit se préoccuper des difficultés qui arrêteront le lecteur. Or celle-ci nous arrête tout net; nous voyons, que tous les corps et tous les globes s'attirent: voilà un fait d'une réalité scientifique indiscutable; mais ces corps ne se seraient jamais attirés s'ils n'avaient été préalablement distincts et séparés. Or pourquoi sont-ils distincts et séparés?

Cette question, qui met en présence deux branches de la science, la physique et la chimie, intéressées l'une aux faits d'attraction, l'autre aux faits de division, ne semble pas préoccuper Buchner. Les poëtes comparent la science à un arbre, dont le tronc se bifurque et dont chaque bifurcation va se ramifiant et porte sur toutes ses tiges des fruits dont la saveur égale révèle la vigueur de l'arbre entier; le docteur allemand, après avoir inu-

tilement tenté d'attirer toute la séve de l'arbre vers le rameau, sur lequel il a bâti son nid philosophique, se serait-il donc décidé à couper ce rameau pour le cultiver dans son cabinet? Il fait de la physique pour réduire en fumée tous les catéchismes, mais il se méfie de la chimie, qui trouble ses calculs; il ne faut jamais oublier que Buchner sait calculer. Si la matière, le principe absolu, n'a ni intelligence, ni plan, ni but, l'auteur, bien que dérivant directement de ce principe, ne permettrait pas qu'on dît de son livre qu'il ne révèle ni intelligence, ni plan, ni but.

L'état de division des matières a cependant dû frapper Buchner, et puisqu'il écrit pour ceux qui ne possèdent pas son savoir, il devait au moins jeter quelque lumière sur ce point obscur de la question. Voici ce qu'il écrit page 50.

« Les globes et les systèmes solaires ont dû se former çà et là d'une masse informe de vapeurs, en la condensant peu à peu en masses rondes et solides sujettes à un mouvement de rotation. Ce mouvement est le résultat de la force attractive. »

D'abord que signifie ce petit mot *en la condensant*, sinon que des globes qui n'existaient pas encore existaient cependant assez pour condenser les vapeurs qui les devaient former? Et puis des vapeurs de quoi? Buchner paraît supposer que la matière fut dans le principe un immense bloc sans consistance, qui se serait émietté dans l'espace en particules si infiniment ténues, que les dernières n'ayant déjà plus de correspondance dans la série descendante des nombres, allaient enfin s'évanouir à zéro, quand l'attraction reprit en sous œuvre cette masse au moment même où elle se dissipait dans l'espace, faute d'un élément essentiel et consistant. C'est alors, que se

seraient formés des centres de condensation, parmi ces vapeurs, qui, en s'agglomérant autour de ces centres, auraient produit les mondes et définitivement pris position dans l'espace.

Mais comment ces centres se sont-ils formés ? Pourquoi ces vapeurs en se condensant ont-elles produit des mondes si différents en volume et en puissance? D'où sont sorties ces vapeurs et d'où viennent ces forces? Certes l'attraction est un fait. Cependant il apparaît clairement ici qu'il a été précédé par d'autres faits.

Si une masse de vapeurs a été l'origine et le berceau de tous les mondes, qui comprendra jamais que des vapeurs éternellement armées de la force qui les condense aient pu cependant n'être pas éternellement condensées? Cela n'équivaudrait-il pas à dire que le temps a manqué à l'éternité pour faire son œuvre? Buchner lui-même admet une époque d'apparition pour chacun des centres autour desquels les globes ébauchèrent leur première forme; nous sommes déjà loin de l'éternité, et l'attraction, quand elle entre en acte, demeure, comme fait, suspendue à des conditions antérieures que Buchner, avec toute sa science, a nécessairement pressenties, mais qu'il a jugé prudent de passer sous silence.

Certes l'auteur a dû se contenir pour ne pas broder sur ses premières affirmations un roman qui pût frapper l'imagination du lecteur. Pour nous cependant, si chaque monde a commencé et si tous les mondes ont eu le même commencement, la série des mondes, qui se succèdent dans l'espace a nécessairement eu aussi son commencement; tout au moins il fut un temps où la matière n'existait qu'à l'état de vapeurs. Or dès qu'on introduit l'éternité dans la question, on ne comprend plus que si la force et la matière ont toujours vécu dans l'intimité où nous les

voyons aujourd'hui, les globes aient pu demeurer si longtemps sous l'état de vapeurs. L'idée de transformation successive, qui se concilie admirablement avec l'idée de temps, exclut formellement l'éternel de la série des phénoménes auxquels elle correspond.

Qu'on nous permette ici de faire une courte digression pour présenter la question sous un nouvel aspect. Buchner dit que la matière est au fond partout la même, et c'est dans ce fond immuable qu'il fait résider le principe absolu, la cause. Mais alors qui donc change dans l'univers? Ce n'est pas la force sans doute : compagne inséparable de la matière, pas plus que celle-ci au fond, elle ne peut changer. C'est la forme, dira-t-on. Sans doute, mais la forme est un effet qu'il faut rapporter à une cause; or on ne niera pas que la matiére soit, du premier au dernier de ses éléments, mise en forme; si donc la forme, c'est-à-dire le changement, est sa condition, quel genre d'exception pourrait-on faire pour le fond, où doit résider la cause?

En ce qui concerne la force, si toute celle-ci est employée pour la mise en forme, c'est-à-dire pour le changement des matières, on ne voit pas davantage quel genre d'exception on pourrait faire pour le fond. Si donc la cause premiére réside dans un fond qui ne change pas, cette cause n'est ni la matière ni la force, à moins que ce soit une matière sans forme, ce qui ne se comprend pas, ou une force en laquelle toutes les autres forces en acte dans la matière se réduiraient sous une substance spirituelle; ce qui pour un esprit n'est point inintelligible.

La science a déjà résolu une partie du problème. Elle considère que la diversité est partout la condition de la matière et qu'un très-petit nombre de forces suffit à produire cette diversité. Elle déclare qu'elle ne connaît point

la nature de ces forces ; elle pressent qu'elle ne la pourra connaître que le jour, où elle aura reconstitué celles-ci sous leur unité; dès lors jugeant sur des effets, elle constate que la forme révèle précisément les actes d'une force qui constitue la matière en corps distincts et séparés, force par conséquent très-distincte de l'attraction.

Il suffit d'étudier les métamorphoses de la matière pendant le temps historique pour remarquer dans quel sens s'opère la transformation et de quel caractère net elle marque les époques que la science distingue dans la vie terrestre. Quelle que soit l'immensité des époques qui sont nécessaires à l'œuvre de modification et de progrès, cette œuvre s'accomplit toujours dans un sens nettement déterminé ; nous le verrons tout à l'heure ; il y a là cependant une indication pour l'esprit en quête de vérité. Dans la théorie de Buchner, les mondes, avant qu'ils fussent, étaient déjà quelque chose ; si par courtoisie nous faisions une concession sur ce point, nous demanderions en échange qu'on voulût bien concilier l'acte éternel de l'attraction avec le défaut de condensation des matières et les brouillards originaires.

Le docteur allemand, confondant le fait de l'attraction avec la cause, laisse sa doctrine suspendue aux brouillards derrière lesquels l'éternité se dérobe; il ferme là le cercle, sans remarquer ce qu'a de vicieux ce cercle de fantaisie. Mieux valait bâtir tout de suite un roman, sur lequel le système aurait pu se fonder, pour engager d'une certaine façon l'histoire et expliquer l'inséparabilité de la force et de la matière sans compromettre leur éternité.

Un roman comme celui-ci :

La matière sans élément essentiel et sans consistance ne pouvait, si elle vivait sous cet état depuis l'éternité,

qu'y persévérer. La force qui, pendant un temps incalculable, était demeurée pleine de méfiance vis-à-vis de sa compagne, se détermine enfin ; elle se divise, pour se distribuer également à toutes ces particules qui, n'étant pas zéro, n'avaient pourtant plus de correspondance dans la série des nombres. Incontinent la matière prit de la consistance ; mais la force s'aperçut aussitôt qu'en se divisant, elle s'était emprisonnée au sein de cette inertie ; elle fit pour recouvrer sa liberté de gigantesques efforts, et c'est alors que commença la danse sans trêve des mondes ; l'inertie partout et toujours demeura rivée à la force : ainsi devinrent inséparables la force et la matière.

Voici maintenant comment se seraient formés les systèmes solaires. Quand la matière insaisissable dans l'espace se trouva violemment condensée autour de certains centres d'élection de la force, il arriva, on ne sait pourquoi, que tous ces tourbillons de vapeur, en s'isolant les uns des autres, furent différents entre eux. L'équilibre n'existait point parmi toutes ces masses et de l'inégalité des forces devaient nécessairement résulter dans l'espace des chocs formidables. Parmi ces tourbillons quelques-uns lançaient de gigantesques éclairs et menaçaient d'embraser l'univers : d'autres, innocentes phalènes, cédant à une irrésistible impulsion, allaient donner de toute leur masse sur ces fournaises et s'y engouffraient. Leur situation devint intolérable. L'union fait la force, dit-on ; les tourbillons les plus faibles, mais les plus nombreux, assemblèrent tacitement leurs forces et firent prisonniers les tourbillons incendiaires, puis ils divisèrent l'espace en un nombre considérable de prisons, condamnèrent les soleils à l'immobilité et s'en constituèrent les gardiens éternels ; ils se donnèrent une consigne et leur ronde commença. Depuis lors l'astre des embrasements,

dont les vapeurs condensées se tordent dans les convulsions d'un incendie sans fin, essaye vainement de rompre sa chaîne; l'effort qu'il tente sur chacun de ses gardiens est neutralisé par les efforts de tous. Cet apaisement général eut pour résultat de constituer l'univers en l'état où nous le voyons, et nous savons dès lors ce qu'est l'attraction; elle répondit dans le principe à la détermination prise un jour par la force de s'allier avec la matière. La différence de volume des nuées primitives révèle la surprise et l'inexpérience des deux alliées, et enfin aujourd'hui que l'équilibre est établi, l'attraction est la marque d'une détermination désormais invariable. Elle est la manifestation de l'entente cordiale des mondes et la condition de l'emprisonnement éternel des soleils.

Assurément ce roman fantastique ne s'impose aux convictions de personne, mais nous demandons à l'auteur ce qu'il a prouvé lui-même et s'il pense que son principe absolu sort net et inattaquable des premières affirmations du système. Tout demeure vague dans cette exposition si concise pourtant de la formation des mondes. L'esprit flotte au hasard à travers les immenses nébuleuses qui se sont disputé l'espace dès le commencement; ce qu'il aperçoit clairement, par exemple, c'est que l'attraction, comme fait, a été précédée par d'autres faits et que seule elle ne suffit point à prouver l'infini. Quand Buchner nous apprend comment chacun des mondes a dû se former, il indique par là même comment tous les mondes se sont formés; mais, semble-t-il dire, comme il n'y a pas eu de premier monde, on ne saura jamais comment le premier monde s'est formé. Cela en termes clairs ne revient-il pas à dire que les mondes ont un commencement, mais qu'ils n'en ont pas? On pourrait croire, en vérité, qu'entre l'esprit du lecteur et la cause cherchée,

l'auteur se plait à mettre, en guise de raisonnement, la masse informe des brouillards, au delà de laquelle se tient l'absolu visible en Allemagne seulement.

Pour nous aider à comprendre, Buchner fortifie son argumentation en associant l'infini du temps avec l'infini de l'espace; ce qui n'éclairera guère les notions de matière et de force. Voici ce qu'on lit page 60 :

« Comparées aux distances infinies que les astronomes ont trouvées dans l'univers (les astronomes n'ont trouvé que des distances finies, l'infini se déduit et ne s'expérimente pas) et qui donnent le vertige à l'imagination, les époques infinies prouvent que le temps et l'espace sont illimités et, par conséquent, éternels et infinis. La terre dans son existence matérielle est *en effet* infinie. (Quelle est la raison de cet en effet qui transporte à la matière l'infinité du temps et de l'espace?) Il n'y a que les changements qu'elle a subis qui se déterminent en époques limitées et temporelles. C'est pourquoi il faut (cet *il faut* est-il justifié?) admettre que le ciel et ses astres ne sont pas seulement infinis quant à l'espace, mais qu'ils sont aussi sans commencement et sans fin, c'est-à-dire infinis quant au temps. »

Nous ne voulons pas égarer la discussion ni rechercher l'origine des idées d'espace et de temps. Nous devons cependant dire que pour nous l'idée du temps génère l'idée de l'espace. La première idée que nous avons de l'espace répond à notre mouvement propre, c'est-à-dire à la faculté que nous avons de nous déplacer, mais nous n'aurions pas cette idée si nous n'avions l'idée des deux moments de la durée, auxquels correspondent la place que nous tenons et celle que nous venons de quitter ; et maintenant nous n'aurions pas l'idée de temps, si notre esprit n'était pas une force persistante, se reconnaissant à

deux moments différents de la durée. Cette question sans doute a son intérêt, et nous comprendrions que Buchner l'introduisit dans la discussion s'il devait conclure que l'infini, répondant aux idées d'espace et de temps, est une conception de l'esprit pur; mais il s'agit ici de la matière, et la question est tout autre. Revenons-y.

Quand l'imagination est prise de vertige, docteur, elle possède une puissance de contagion qui se manifeste jusque dans le raisonnement. En nous indiquant tout à l'heure comment les mondes ont dû se former, vous entendiez, paraît-il, parler seulement de la forme sous laquelle nous les voyons; il ne s'agissait que du commencement de cette forme. Ces mondes existaient donc auparavant sous une autre forme dont nous ne pouvons avoir l'idée; admettons qu'il en fût ainsi, cela pourtant n'est qu'une hypothèse. Pour faire votre preuve, il faudrait nous montrer comment, sous la forme qui précéda les nuées de brouillards, première ébauche connue des mondes, la matière procédait avec ses forces. Si les nébuleuses apparaissent dans le temps, vous devez nous montrer comment la force qui les disloqua, pour en faire jaillir une pluie de soleils, préexistait à la formation même des nébuleuses, compagne inséparable d'une matière qui n'avait pas encore de forme déterminée.

Ce n'est point une démonstration de l'éternité du temps ou de l'infini de l'espace que vous avez à faire ici. Vous ne réussiriez dans cette tâche qu'à la condition de reconnaître un principe qui ne change ni dans le temps ni dans l'espace, principe par conséquent différent de la matière. C'est de l'éternité de cette dernière qu'il s'agit; vous nous apprenez que deux de vos compatriotes ont fixé à 648 millions le nombre des années nécessaires à la for-



mation des couches connues de la terre, et vous ajoutez qu'il serait facile de compléter leurs calculs ; ce mot *facile*, qui ferait bondir le plus patient des mathématiciens, vous le jetez dans la discussion avec l'aisance d'un homme habitué à triompher de difficultés bien autrement surprenantes. Votre procédé est d'ailleurs ingénieux : « La terre, dites-vous, dans son existence matérielle est en effet infinie. » Voilà le calcul complet et la preuve établie. Avez-vous dû prendre en pitié les travaux de Volger et de Bischoff? Ce n'est pas vous qui les auriez tourmentés pour une erreur de quelques millions ; l'infini n'est-il pas une ressource de comptabilité qui a le privilége de combler tous les déficits?

Cependant les époques infinies, dont vous nous entretenez au sujet de la terre, sont parfaitement finies, puisque vous nous en donnez, d'après Bischoff, une formule numérique. Nous voyons par là sans doute que la science trouve une limite à ses calculs, quand elle veut atteindre l'origine de la terre dans le temps ; mais en quoi cela prouve-t-il l'éternité de la terre? Il y a ici deux questions qu'il faut se garder de confondre. La substance de votre raisonnement se réduit à ceci : avec les époques dites infinies vous concluez à l'éternité, or c'est avec la matière que vous avez conclu à ces époques dans le temps ; donc la matière, en faisant la preuve du temps, a fait tout ensemble la preuve de l'éternité, donc enfin elle est éternelle. Mais pourquoi alors nous indiquez-vous en nombres finis la durée de ces époques prétendues infinies? Et pourquoi, plus loin, dans un autre chapitre, direz-vous que la science ne perd pas l'espoir de découvrir la date précise de l'origine de la terre?

Derrière cette logique fantaisiste nous sentons trop pesamment la main du faiseur de système. Ne pouvant

plus atteindre qu'en esprit la matière qui le fuit et s'esquive dans le microcosme ou dans le macrocosme ou encore dans les époques inconnues, Buchner veut à tout prix éviter de dire que l'éternel et l'infini sont des conceptions de l'esprit pur; il s'arrête en pleine nébuleuse sur le seuil des mondes antérieurs, qu'il ne peut franchir. Son principe, qu'il a suivi jusque dans les brouillards primitifs, va lui échapper. Ce n'est déjà plus qu'une vapeur, une fumée insaisissable ; tout autre que Buchner eût éprouvé quelque embarras ; le docteur allemand, que rien n'étonne, installe la matière dans l'infini éternel, sous la forme d'ailleurs qu'il plaira aux indiscrets d'imaginer, et lui confie un important travail de collaboration. Cette matière désormais jouera un double rôle. Objet muet des études de Buchner, quand celui-ci pourra seul faire ses calculs, elle n'entrera en collaboration que pour résoudre les problèmes à l'infini ; mais ce concours, loin de lui ménager quelque honneur, ne lui attirera que le mépris de son associé, qui, n'étant pas seul à la tâche, voudra cependant être seul au profit. Plus tard, quand les premières difficultés seront aplanies, Buchner niera le pouvoir mathématique de la matière, il en fera une machine aveugle, absurde, n'ayant ni dessein ni but ; il soufflettera le grand principe avec les propres forces qu'il lui aura empruntées ; il inventera, pour se sauver lui et son système d'un désastre certain, une nécessité mécanique, une sorte de moule à problèmes résolus, sorti on ne sait d'où, qu'il fera fonctionner, on ne sait comment à travers les matières aveugles et les forces brutales, et celles-ci, de guerre lasse, enfanteront un jour l'homme, qui, grâce à son esprit, démontrera clairement le principe de nécessité en reconnaissant, d'un côté du Rhin, que tout est aveuglement dans l'univers, et, de l'autre

côté de ce fleuve, que tout est harmonie et intelligence. Ah ! docteur, si votre principe est aussi aveugle, aussi inconscient et incapable de tout dessein que vous le prétendez, comment vous, qui êtes un homme d'esprit, bien que vous en dériviez, vous qui avez certainement un but en écrivant et le dessein de nous convaincre, ne remarquez-vous pas que votre livre est le plus formidable démenti qu'on puisse opposer à votre théorie?

Nous nous sommes quelquefois demandé pourquoi Buchner n'a point placé en tête de ses premiers chapitres ces lignes, que nous lisons page 184 de son livre : « Nous ne sommes pas capables de nous faire une notion même approximative de l'éternel et de l'infini, parce que notre esprit enfermé dans les limites des sens, par rapport à l'espace et au temps, ne saurait franchir ces bornes pour s'élever à cette idée. » Comment le logicien Buchner, après avoir écrit cela, eût-il en effet tenté de démontrer que la matière est éternelle et infinie, et si nul n'en pouvant avoir l'idée ne le sait, pourquoi le docteur l'affirme-t-il? Ici encore le procédé est trop naïvement transparent ; les lecteurs ayant tous ou à peu près tous une certaine conception de l'infini, Buchner, avocat soigneux de ses causes, s'empresse de dire que cette conception répond à une réalité. C'est la matière qui est infinie. Puis, quand cette réalité acquise à la discussion aura permis d'édifier la doctrine, le docteur reviendra sur son affirmation, au chapitre de l'esprit, pour affirmer que nul ne peut s'élever à l'idée de l'infini ; n'a-t-il donc pas songé que, si l'idée de l'infini n'est qu'un rêve, tout son système derrière elle s'enfuit dans le domaine des rêves ?

De cette excursion dans le vague éternel nous voulons seulement retenir que Buchner n'a nullement par l'attraction démontré l'infinité de la matière ; il a simplement

établi, que l'attraction est un fait universel et que pas un atome n'y échappe. Du moment qu'il confond le fait avec la cause, tout demeure à prouver, et cela est si vrai, que, pour s'en convaincre, il suffit de mettre en regard le fait lui-même et les conditions d'action de la cause qui le produit. Ce que nous allons faire.

Buchner affirme que la matière est infinie, parce que, dans le cas contraire, elle aurait un centre de gravitation et se confondrait en un seul bloc. Nous convenons volontiers qu'il serait dérisoire de chercher ce centre introuvable pour connaître quelque chose de l'attraction. Cependant qui dit attraction implique centre, et notre raisonnement d'ailleurs ne peut porter que sur les mondes finis, qui tous ont un centre. L'auteur voudrait-il nous dire ce qu'il entend par cette expression centre de force? Laissons pour un instant les infinis à leur gloire; Buchner ne niera pas sans doute qu'un centre de force est une réalité et que chaque corps a le sien.

Quand la science dit: « L'attraction est proportionnelle aux masses, » cela signifie sans doute que, dans chaque corps, la force est proportionnelle au nombre des particules qui le composent. Or dans la théorie de Buchner nous voyons bien que, la matière étant divisible à l'infini, il est impossible de découvrir un premier centre de force, puisqu'il n'existe pas de premier élément essentiel auquel on pourrait le rapporter; mais s'il plaît à Buchner de considérer chaque corps comme un monde infini dans le microcosme, il n'en est pas moins vrai que ce corps, dans le tout qu'il forme, a un centre qui n'est pas imaginaire. La science, sur ce point, a formulé des lois précises et découvert des nombres parfaitement définis; si, en analysant l'œuvre de la force, elle a été conduite à supposer l'unité, qui sert de base à ses calculs, et si l'expérience a

toujours justifié ces calculs, il faut admettre, pour demeurer d'accord avec elle, que si, dans chaque corps la matiére existe en nombre infini, la force cependant a constitué la matiére sous un certain état de nombre défini, où commence peut-être la vie phénoménale et sans aucun doute l'observation scientifique.

Retenons donc d'abord ces deux points :

1° Buchner considére, que chaque corps est infini dans ce sens, qu'il est impossible d'atteindre et même de concevoir la dernière division de la particule la plus ténue de ce corps.

2° Ce corps a cependant un centre réel connu de la science.

Il résulte du second fait que la matière, quels qu'aient été d'ailleurs les différents états par où elle soit passée, atteint un état où, malgré son infinité, elle peut être estimée dans le monde phénoménal, qui est le monde scientifique, en nombres définis marqués du caractére de la loi ; il suit de là également que si des nombres définis ont force de loi l'unité est une réalité. Sans doute Buchner, visant toujours l'infini, pourra dire que cette unité se rapporte à un certain état de la matiére au delà duquel la matiére existe encore sous un état inappréciable pour la science, mais si le philosophe Buchner a le droit de faire reculer l'horizon du savant, il ne peut cependant pas déplacer les actes de la force ni invoquer l'attraction au delà des bornes, c'est-à-dire de l'état de la matière, où le premier fait d'attraction se produit.

Si nous voulions chercher au docteur une querelle d'Allemand, nous lui dirions déjà, en demeurant sur le terrain scientifique qu'il a choisi : Tout ce qui se meut a nécessairement un centre de force ; tout ce qui a un centre de force est nécessairement fini ; dès lors, si la

matière n'est que le composé de tous les corps qui se meuvent et sont finis, le tout n'étant que le résultat des parties sera nécessairement fini et quand même vous rapporteriez à la matière l'idée d'infini que vous avez de l'espace, vous n'arriveriez jamais à une autre conclusion que celle-ci : la matière est finie à l'infini, mais nous préférons accepter avec l'auteur, qu'au delà de l'état de la matière, que la science considère comme la racine du monde phénoménal, la matière existe encore. Comment, avec l'aide de l'attraction, Buchner va-t-il nous en démontrer l'infinité?

La première loi de l'attraction se formule ainsi :

Deux corps mis en présence se meuvent réciproquement sur la ligne droite qui joint leurs centres.

Pour que l'attraction puisse s'exercer, il faut donc d'abord qu'il y ait deux corps et chacun de ces corps a un centre, qui sans doute n'est pas imaginaire ; réduisons ces corps au volume de l'atome, les atomes auront nécessairement un centre par où ils attireront et seront attirés ; il en sera de même des particules constituantes de l'atome jusqu'à l'infini. Même dans l'hypothèse de la divisibilité infinie, on ne saurait comprendre que l'attraction puisse s'exercer sans qu'il existe un centre d'action et un centre d'application, et l'on ne contestera pas sans doute que ces centres appartiennent à quelque chose de nécessairement fini, corps, atome ou particule ; la dernière limite où l'on arrive, en poussant le raisonnement aussi loin que la raison le permet, sera toujours la présence nécessaire des deux points finis par où l'attraction commencera de s'exercer. Car encore que vous divisiez ces deux points aussi infiniment qu'on pourra l'imaginer, il faudra toujours, pour que l'attraction s'exerce, deux points finis.

Que devons-nous conclure de là ?

1° Ou la matière est inséparable de la force : mais puisqu'à la limite il faut toujours à la force deux points finis pour s'exercer, la matière qui fournit ces points est nécessairement finie, si elle commence où la force commence.

2° Ou la matière existe encore au delà du point où la force entre en acte ; mais alors : 1° Buchner ne pouvait s'appuyer sur l'attraction pour prouver l'infinité de la matière ; et 2° si celle-ci se trouve un seul moment séparée de la force, comment nous fera-t-on comprendre que la matière sans la force ait pu produire la force ?

Et maintenant, docteur, si nous rapprochons notre raisonnement du vôtre, nous remarquerons que, ne connaissant ni l'un ni l'autre la nature de l'attraction, nous nous sommes appuyés pour raisonner, vous, sur les effets de l'attraction, à l'exclusion de tous les autres effets de force qui se manifestent dans l'univers, avec cette circonstance aggravante, que vous voulez prouver l'infini ; nous, sur les conditions d'action de cette même force avec le bénéfice de la loi, qui ne permet pas à l'attraction de s'exercer sans qu'il existe deux corps, c'est-à-dire deux centres finis. Or, voyez où cela nous conduit. Nous partons du même milieu terrestre. Vous, confondant la matière avec l'espace, vous prenez par le macrocosme, et du premier bond vous arrivez dans l'infini, porté sur un effet dont la cause persiste à vous échapper ; nous, qui voulons vous rejoindre en prenant par le microcosme, où l'espace infailliblement nous manquera, nous n'arrivons pas ; la force, que nous suivons dans ses conditions d'action jusqu'où elle nous voudra conduire, nous arrête fatalement sur deux points toujours finis, que nous ne pouvons franchir ; si bien que vous avez été porté dans

l'infini par l'effet d'une force qui, n'ayant plus à l'infini de conditions d'action, vous y abandonnera. Comment allez-vous faire pour revenir à Berlin?

Nous nous résumons : Que valent les affirmations de Buchner s'appuyant sur le fait de l'attraction pour démontrer l'infinité de la matière?

1° Buchner, qui sciemment a négligé de nous faire savoir ce qu'il entend par cette expression, *matière*, ne peut cependant pas bénéficier de son omission pour confondre dans nos esprits l'idée de la matière mobile avec l'idée de l'espace immobile. Nul ne conteste que l'espace soit infini ; mais si la matière s'y meut et si elle ne peut s'y mouvoir qu'à la condition d'être partout finie sous la forme de mondes parfaitement distincts, elle s'en distingue par cela même et n'est pas infinie. Que nous voici donc loin du monde borné par les sens! La théorie de Buchner embrasse un monde fantastique, qui, des espaces infinis immobiles au delà de la matière mobile, s'étend pour fuir sans jamais finir dans des régions inimaginables. Elle ne tend à rien moins qu'à nous faire assister à la procession des infinis complets et incomplets, qui défilent devant nous sous l'éternel morcellement que nous savons; mais (servons-nous des expressions du docteur allemand), nous ne sommes pas obligés dans le macrocosme de confondre l'espace avec la matière, ni même de croire dans le microcosme que l'espace manquera jamais à une particule de matière aussi infiniment divisée qu'on la veuille imaginer.

2° Buchner n'ayant nullement démontré que la matière est elle-même la force, la question de savoir si, la matière arrondie en mondes distincts est la cause ou seulement le champ de manifestation des phénomènes

d'attraction, n'est pas résolue. Mais on en trouvera la solution en consultant le code scientifique, qui affirme en texte très-précis l'inertie de la matière.

Si, par impossible Buchner eût fait cette démonstration, il trouvait par là même une réponse à notre première objection. En effet, si la matière est la cause de la force, puisque celle-ci comble en tant qu'effet tous les espaces inoccupés par la cause, la matière à l'infini ne se distinguerait plus de l'espace qu'elle comblerait réellement en tant que cause et effet. Mais c'est toujours la même question qui se représente. Or il se peut que ce soit une illusion, mais ne fût-ce qu'au point de vue de l'espace, qu'ils occupent respectivement, la cause et l'effet nous paraissent encore tellement distincts l'un de l'autre, que l'auteur, pour nous convaincre, aurait le devoir de chasser d'abord de nos esprits cette apparence, et, pour être justifiées, ses conclusions demeureraient suspendues à la solution de certaines questions que nous posons ainsi :

1° Quand la force vole d'un monde vers un autre, est-elle, dans le trajet qu'elle parcourt, la matière même du monde qu'elle abandonne?

2° Est-elle quelque autre chose, dont la substance diffère de la matière des corps?

3° Est-elle quelque chose d'immatériel ?

Dans le premier cas, il y aurait à faire une démonstration et l'on aboutirait infailliblement à ce résultat, que les mondes, échangeant entre eux des matières et non plus des forces, la masse de chaque globe serait exposée à des variations qui ruineraient tous les calculs de la science.

Dans le second cas, si la force a une substance propre, qui n'est pas celle de la matière, elle s'en distingue par là même et celle-ci cesse d'être la cause, en même temps qu'elle cesse d'être un principe absolu.

Dans le troisième cas, la nécessité d'une cause immatérielle apparaît immédiatement.

3° En ce qui concerne l'attraction, il est au moins étrange, que, pour prouver l'infinité de la matière, Buchner choisisse précisément le fait qui prouve de la manière la plus certaine que la matière est partout finie. En effet, si celle-ci est infinie, ce ne peut être que sous un état antérieur à l'apparition du premier phénomène d'attraction. Car c'est précisément en se déterminant pour tel ou tel centre autour duquel elle s'arrondit en mondes distincts et finis, que la matière manifeste sa force attractive.

4° Et maintenant considérons l'univers comme une mécanique où la matière seule en cause tire d'elle-même ses forces ; Buchner avec une seule de ces forces pourra-t-il démontrer l'infinité de la mécanique? Si l'on observe que les forces sont conditionnées entre elles de façon à produire des effets au fond desquels chacune se retrouve avec sa part d'action nettement limitée, on sera conduit à penser que la matière administre elle-même ses forces et les contient les unes par les autres, les opposant partout pour empêcher, soit la confusion de toute la machine en un seul bloc par l'attraction, soit la dispersion infinie dans l'espace par la force qui divise, et partout aussi les associant pour produire en même temps par une sage pondération le mouvement universel et la vie universelle ; mais alors outre que la matière apparaîtrait avec le caractère de l'intelligence souveraine, aucune des forces ainsi conditionnées ne pourrait faire isolément la preuve de l'infini ; chacune a dans l'œuvre totale de la mécanique un rôle limité qui n'est pas le rôle de toute la force.

Buchner dira-t-il que s'il a réussi à démontrer l'infi-

nité de la matière, en considérant une seule de ses forces, sa preuve ne pourrait que se fortifier par l'adjonction des autres forces? ce serait là une erreur ajoutée à une autre erreur ; en effet, non-seulement la démonstration n'est pas faite, comme paraît le croire l'auteur, mais elle ne saurait être complète, tant que subsistera l'objection que nous soulevons. En mécanique, deux forces mesurées et habilement contenues peuvent, par l'entrave même qu'elles se font, si elles ne se détruisent pas, trouver non-seulement des conditions de durée plus grande pour leur dépense, mais encore des conditions d'équilibre qu'il ne faut plus dès lors rapporter à l'une seule de ces forces, mais à leur action réunie. Que dans une machine le mouvement vienne à s'équilibrer et à durer perpétuellement, on ne pourrait pas davantage rapporter cet effet à l'une des forces en acte, quand on sait que cette force n'est pas seule en puissance dans la machine.

Si Buchner répond que la force est unique, bien qu'il soit impossible de fournir aujourd'hui la formule de son unité, nous applaudirons de toutes nos pages à cette réponse; mais nous opposerons qu'alors il ne faut pas juger la force par un seul de ses actes, et puisque Buchner considère l'attraction comme un mode du mouvement c'est-à-dire comme un simple effet, il admet par cela seul que l'attraction n'est pas tout le mouvement; elle n'est donc pas toute la force, et alors qu'a-t-il prouvé?

Nous avons, dans notre premier chapitre, constaté que Buchner, en omettant de définir la matière et la force, préparait pour nos esprits une confusion que les brouillards originaires ne devaient pas dissiper. Nous constatons dans ce second chapitre qu'il a confondu les notions de matière et de force avec les notions d'espace et de temps.

Si, au lieu de s'appuyer sur les faits d'attraction, dont la cause lui demeure inconnue, Buchner eût intéressé à sa démonstration les lois qui commandent ces faits, quelle qu'en soit d'ailleurs la cause, le lecteur eût promptement apprécié ce que vaut l'attraction comme preuve de l'infini. En effet, pour apercevoir le cercle dans lequel s'exerce cette force, il suffit de se rappeler l'énoncé des lois. Si l'on rapproche la première loi : « Deux corps mis en présence se meuvent réciproquement sur la ligne droite qui joint leurs centres, » de la troisième : « L'attraction est en raison inverse du carré des distances, » on juge aussitôt que, selon la première loi, l'attraction commence de s'exercer à partir du nombre deux et que, selon la dernière, elle cesse de s'exercer à l'infini.

Et alors entre ces deux lois, qui ferment le cercle pour l'attraction : considérant la seconde loi « L'attraction est proportionnelle aux masses, » qui dans ce cercle intéresse et commande l'œuvre entière de la force, le lecteur eût par là encore aperçu le rôle du nombre dans l'univers. Or sachant déjà, d'autre part, que le nombre commande la composition distincte des corps, il eût aussitôt jugé que, dans l'œuvre totale, l'œuvre propre de l'attraction est limitée et soumise à un conditionnement qui l'enraye pour l'engager dans le sens d'un plan universel ; et alors, loin de démontrer l'infinité de la matière, cette force ne révélerait plus que l'universalité du plan à l'exécution duquel elle concourt.

Oui l'immense génie de Newton a découvert les lois de la gravitation des mondes, et cette découverte marque lumineusement que l'analyse du mouvement universel a été par l'esprit humain poussée jusqu'aux limites du monde phénoménal, qui est le monde scientifique. Mais il se produit dans les corps des phénomènes qui ne sont plus

des phénomènes d'attraction. A quelles forces les doit-on rapporter? L'harmonie, qui règne dans l'univers, un certain nombre de lois connues révèlent, que partout et toujours ces forces concilient leurs actes avec ceux de l'attraction ; cependant la science n'a pas découvert dans leur synthèse toutes les lois, qui commandent cette conciliation, et le Newton qui couronnera de cette synthèse l'analyse de tous les mouvements particuliers n'a pas encore paru.

Ce que nous devons retenir pour les besoins de ce chapitre, c'est que, du premier au dernier des éléments qui la constituent, la matière subit les lois de la forme et que tous les corps composés obéissent aux lois de l'association nettement déterminée en nombres. Emporté dans le tourbillon universel, où d'autres lois régissent le mouvement général, chaque corps a son mouvement propre, par lequel plus ou moins il se distingue de son voisin ; au sommet du mouvement particulier qui distingue les corps entre eux, apparaît la vie, synthèse en acte, qui se pose en face d'elle-même dans l'esprit de l'homme comme le plus merveilleux et le plus insoluble des problèmes. Ce problème, que Dieu seul a résolu, ce problème dont la position suffit à diviser en deux camps ennemis l'humanité plus prompte à l'injure qu'aux labeurs de l'analyse, les savants les plus autorisés n'ont même pas encore réussi à en déchiffrer tous les termes ; ils savent cependant que ce n'est pas en empruntant aux seules lois de l'attraction leur lumière, qu'ils pourront enfin le poser dans toutes ses données. Tandis que l'attraction agit indistinctement sur tous les corps, quelle que soit d'ailleurs leur nature, la vie dans sa mystérieuse évolution procède toujours par choix et par distinction. Qu'elle soit une force simple ou, comme le prétend Buchner, une force composée,

elle diffère de l'attraction, dans le premier cas par la spécialité des effets qu'elle produit; dans le second cas, il suffit de dire, qu'elle est composée, pour marquer la différence. Mystère insondable! au sommet de ses opérations la vie se traduit chez l'animal par des phénomènes spirituels, et chez l'homme, qui est sur la terre l'animal supérieur, la manifestation est telle, que l'esprit embrasse l'univers. Or n'est-il pas surprenant que l'homme, répondant plus directement par sa force sensible et pensante aux actes qui le constituent en état particulier, ait d'abord découvert dans leur synthèse les lois qui régissent le mouvement universel? N'a-t-on pas quelque sujet de méditer, quand on observe que la science a fait son œuvre la plus avancée, et pour ainsi dire la plus complète, dans un domaine, ou les sens et la conscience jouent un rôle à peu près nul? L'homme ne sent pas le mouvement qui emporte la terre avec une vitesse journalière de 600,000 lieues dans l'espace, il n'en a pas conscience. Ce qui nous étonne, c'est que le cerveau, principe de la pensée, selon Buchner, ait pu sortir du domaine des sens pour comprendre l'universel et en formuler les lois, et que ce même cerveau, quand il s'interroge sur son propre mouvement, qui produit la pensée, s'enferme dans un mutisme si désespérant. Certes il y aurait là de quoi douter de la conscience de ce principe pensant, si les affirmations de Buchner ne nous faisaient espérer une lumière inattendue pour éclairer les motifs de cette conscience muette.

Mais n'égarons pas la discussion en déplaçant les questions, et retenons seulement ce qui ressort le plus clairement de l'exposé de ce chapitre; nous pouvons le résumer sous cette formule: La composition de la matière en corps finis nettement séparés, autrement dit la vie distincte des

corps, est une condition du mouvement universel, au même titre que ce mouvement est lui-même une condition de la vie universelle. Dans la conciliation par le nombre de deux forces l'une à l'autre opposées par les résultats auxquels elles tendent, nous apercevons la preuve la plus manifeste de l'intelligente directrice qui a fait les calculs ; encore une fois nous comprenons pourquoi, dans son ouvrage, Buchner a si peu parlé du nombre.

Nous terminons. Buchner n'a sans doute pas remarqué le puissant argument qu'il fournit à ses adversaires, en cherchant à démontrer l'infinité de la matière par l'infinité de la force. Il ne connaît pas la nature de celle-ci et, s'il n'en convient pas, la science fera volontiers cet aveu pour lui ; d'autre part, il confesse que l'esprit est une force ou une réunion de forces qui n'a rien de matériel ; or si Buchner est contraint d'emprunter ses preuves aux forces, dont la nature est inconnue, tout est remis en question avec cette différence, que c'est la force maintenant qui a le pas sur la matière ; mais si ces forces en se réunissant se manifestent sous une forme spirituelle, la question fait un pas immense vers sa solution ; la nature de la force s'éclaire par le fait même de cette réunion. Pour les moins crédules il n'est plus nécessaire d'imaginer une substance spirituelle pure qui se tiendrait à l'écart du monde physique. L'esprit est dans la matière qu'il domine, et la force est le Dieu de l'univers. Quand l'esprit humain a formulé cette conclusion fondée sur des faits d'analyse, il pressent une conclusion dernière et plus élevée. Il se souvient des étapes nombreuses faites par l'humanité pour atteindre son état présent de connaissance, il remarque, que malgré le progrès incessant des sciences, il n'a point

encore découvert la force dans son unité; la division, sous laquelle il l'aperçoit trouble sa conception, mais il ne met plus en doute que cette unité soit Dieu lui-même, Dieu concevable pour l'esprit pur à travers les matières qui baignent dans la pensée éternelle et fuient d'un mouvement sans fin dans l'espace partout mesuré pour ce mouvement. Si l'homme n'a point encore pu découvrir comment en lui-même le mouvement se transforme en pensée, comment percerait-il dans l'univers le mystère de la pensée éternelle transformée en mouvement? et, si c'est là le secret éternel de Dieu pour l'esprit humain, convié sur la terre à la simple constatation des faits et des lois qui président à la succession de ces faits, ceux-ci n'ont-ils pas dans leur réalité l'éloquence qui impose la conviction, et la liberté de l'homme aurait-elle un sens si l'homme n'avait point à lutter pour élever successivement sa croyance et, ralliant partout l'inconnu dans l'univers, conquérir Dieu de plus en plus sur la matière?

En présence de l'ordre qui règne dans l'univers, Buchner interdit nie le plan; mais l'ordre s'impose à l'œil du moins clairvoyant; dans l'intérêt du système, il fallait donc lui découvrir une raison. La nécessité où se trouva l'auteur de chercher cette raison fut sans doute un éblouissant trait de lumière. Le docteur retint cette nécessité pour en faire la divinité intelligente, et il lui adjoignit le dieu Hasard, sans remarquer qu'il pillait les Grecs et non les domaines de la science. Sur l'affirmation de Buchner, qu'il n'y a au monde que des forces et des matières, nous avons consulté les ouvrages spéciaux pour savoir où figurent, parmi les forces et les matières, le hasard et la nécessité. N'ayant absolument rien découvert, nous persistons à penser que la nécessité ressortant d'un

calcul, qu'elle n'a pas fait, n'est que le caractère de la loi, non la loi elle-même. Quant au hasard, en voyant son rôle graduellement s'effacer à mesure que la science progresse, on est fondé à croire qu'il n'est rien, ou plutôt qu'il est le manteau imaginaire sous lequel, dans tous les temps, l'homme a abrité son ignorance.

CHAPITRE III

Buchner, se fondant en raison sur un fait physique dont il néglige de découvrir la cause en lumière, devait compléter sa démonstration en l'éclairant dans le *microcosme* par les récentes découvertes de la chimie, mais ici il devenait impossible de confondre dans l'esprit du lecteur la notion de matière avec la notion d'espace. L'auteur était conduit nécessairement à parler de l'état de stabilité chimique et du nombre. Or l'état de stabilité chimique, qui n'est plus l'état de division infinie, ressemble à s'y méprendre à une première mise au point de la matière pour la composition de tels corps et non de tels autres, et le nombre, en révélant des calculs immuables, révèle tout ensemble l'existence d'un plan sur lequel la science se calque aussi étroitement que possible, et l'existence de l'intelligence qui a conçu le plan et fait les calculs.

L'esprit du lecteur est si peu préparé quand Buchner, dès le début de son livre, tranche en quelques phrases la question de l'infini ; la notion des premiers éléments de la question est tellement obscure ; la lumière lointaine qui les éclaire jette, bien qu'affluant de toutes parts, des rayons tellement indécis sur les origines des choses, que l'auteur sans doute eût dû réserver, pour couronner son œuvre, la démonstration de l'infini. Chez Buchner, le savant double le philosophe ; c'était là pour nous une garantie et nous avions le droit d'espérer que le docteur

5

allemand nous initierait à sa philosophie par sa science. Celui qui n'a pas, comme Buchner, une synthèse toute faite sur la matière, ne peut conquérir ses conclusions qu'en épuisant successivement son doute sur les points au moins que la science illumine de vérité. Or, dans le milieu fini et tout entier dévolu à l'analyse que l'homme habite, deux ordres de faits s'offrent à l'observateur qui tente avec son esprit de sortir de ce milieu pour s'élever à la conception de la cause. La science distingue ces deux ordres de faits dont l'étude constitue deux branches différentes : la physique et la chimie. Buchner l'ignore si peu, qu'il nous entretient quelque part, dans son livre, du macrocosme et du microcosme. Après s'être appuyé sur un fait de science physique et nous avoir entraînés dans l'infini sidéral à la suite de l'attraction qui, selon lui, revèle la procession sans fin des mondes, l'auteur sans doute va compléter sa preuve dans le microcosme et demander à la chimie la confirmation de sa doctrine.

Nous attendions d'autant plus impatiemment cette preuve, qu'ici les expériences peuvent se faire dans le cabinet et qu'il devient à peu près impossible de confondre la notion de matière avec la notion d'espace ; mais Buchner se méfie de la chimie, et, ses conclusions n'étant pas celles de la science, il n'exposera certainement pas le lecteur à une confusion fâcheuse qui mettrait en péril le triomphe de la doctrine. Entre la chimie et Buchner il existe cette dissidence, que pour celui-ci la matière ne commence pas et que pour celle-là elle commence à l'atome.

Personne n'a vu l'atome, dit Buchner ; nul ne conteste cela, mais chacun peut constater l'état de stabilité chimique qui donne naissance à l'hypothèse des atomes et la transforme en certitude scientifique. Or c'est précisé-

ment cet état de stabilité chimique que la science considère dans le microcosme, comme la racine du monde phénoménal qu'elle explore. C'est là le point de départ de ses recherches actuelles. Au delà elle n'aperçoit plus rien.

Buchner, tout ensemble philosophe et savant, n'était pas obligé d'accepter la limite qui pour le savant marque le commencement de la matière. Et, ce faisant, il pouvait dans une certaine mesure allier la vérité avec les exigences de son système ; ces exigences, nous les connaissons. L'état de stabilité chimique révélant entre les atomes une différence invariable de nature, la matière, si elle commence là, cesse d'être un principe infini, puisque son commencement est trouvé ; elle cesse également d'être un principe absolu. Personne, en effet, ne comprendrait qu'un principe absolu pût être çà et là différent de lui-même, comme les atomes sont différents entre eux. Buchner, pour sauver sa thèse, devait donc placer l'absolu et l'infini au delà de l'atome et admettre la divisibilité de la matière sous un état d'inconsistance et de fluidité où toutes les particules égales ne se distingueraient plus par aucune différence ; mais rien ne pouvait le dispenser de nous entretenir de l'état de stabilité chimique, et sa tâche, pour nous convaincre, consistait à faire concorder ses conclusions philosophiques avec les affirmations de la science. Pourquoi l'a-t-il donc éludée? Ah ! s'il nous eût dit : La stabilité chimique est un état déjà avancé de la matière, elle n'apparaît que comme condition de la composition de tels corps et non de tels autres et l'atome est lui-même soumis dans sa composition à des lois que nous ne connaissons pas : nous eussions accepté cette réserve comme très-légitime dans une doctrine philosophique ; il est vrai que l'idée d'un plan

surgissait immédiatement et que l'atome, sous sa composition stable, apparaissait comme la première mise au point de la matière pour la vie distincte des corps.

Embusquer derrière l'infini des raisonnements qui ne peuvent pas aboutir en ce monde, c'est assurément faire acte de logique, et nous comprenons que le hasard soit une grande ressource pour les hommes qui bâtissent ces raisonnements. Buchner, qui est un homme d'esprit et de savoir, a parfaitement senti qu'il ne pouvait remettre au hasard le soin de produire l'état de stabilité chimique; de là sans doute provient son silence. L'auteur sait d'ailleurs à quoi s'en tenir sur la complicité du dieu hasard, et il a fait disparaître celui-ci de la scène du monde juste à temps pour qu'on ne pût pas dire de son livre qu'il est l'œuvre du complice.

Or cependant l'état de stabilité chimique n'est pas une illusion, et Buchner ne songe pas à en contester la réalité. Pourquoi ne cherche-t-il donc pas à démontrer l'infinité de la matière, en nous engageant dans le sillon déjà profondément creusé par la chimie? Ne laisse-t-il pas supposer par cette omission qu'il a redouté surtout de démontrer l'universalité d'un plan, et ne nous donne-t-il pas le droit de lui dire qu'il n'a pas fait à la science tout l'emprunt qu'il avait annoncé? La science, elle aussi, fait œuvre de philosophie; dans son travail d'analyse, et quel que soit d'ailleurs l'objet de son étude, elle tend constamment à tout ramener vers l'unité, et sa raison consiste, quand ses recherches n'aboutissent pas, à proclamer que la différence sera toujours le signe de la relativité. Elle a découvert un certain nombre de corps simples ayant des propriétés particulières fixes, par lesquelles ils se distinguent entre eux et elle n'a pu les décomposer pour les ramener à l'unité; elle constate le fait, et, loin de con-

clure de son impuissance à l'absolu de l'atome, elle continue d'affirmer que ce qui est différent est relatif, et que, s'il existe un absolu, il réside certainement par delà ce qui est différent. Elle offre son concours et ses solutions à tous ceux que leur esprit porte dans des voies diverses à la recherche de l'unité; il est vrai qu'elle n'a de complaisance pour aucun système et il semblerait que Buchner le sait. Sans cela nous ne comprendrions pas pourquoi il s'abstient de fouiller la mine découverte par la chimie dans le microcosme.

Buchner dira-t-il que l'absolu n'étant pas l'objectif de la science, les emprunts sont facultatifs pour la défense d'une thèse qui vise l'absolu? Non sans doute, il serait d'abord en contradiction avec lui-même, puisqu'il prétend avoir découvert le principe de toutes choses sans sortir du domaine scientifique. Ensuite est-il vrai que la science ne poursuit pas la découverte de ce même principe? quand nous voyons tous les hommes qui travaillent à son édifice obéir fiévreusement à l'entraînement si puissant des esprits vers l'unité, ne devons-nous pas penser que cette unité est précisément la cause, l'absolu? Que la science, qui se compose de l'œuvre d'un petit nombre, n'enregistre que les choses démontrées, qu'elle déclare froidement que son travail d'analyse est trop peu avancé pour qu'elle puisse s'abandonner aux illusions d'une synthèse prématurée; cela est sage et nécessaire. Mais au fond de l'œuvre qu'elle éléve, n'y a-t-il pas l'âme de tous les savants qui aspirent à découvrir l'unité au sommet de l'édifice, et toutes les parties du monument ne convergent-elles pas lentement vers cette unité? C'est l'homme qui fait avancer la science, c'est la science qui retient l'homme en prévision de certaines chutes; ils ne marchent pas du même pas, mais ils vont au même but,

et la science ne dit certainement pas à l'homme : Tu t'interneras dans le phénomène pour n'en point sortir, parce qu'au delà de ce qui est connu, il n'y a plus rien. Elle lui tient un autre langage : Cherchons ; nous savons déjà quelque chose, l'infini est dans ce que nous ne savons pas. Ne laisse pas ton esprit s'épuiser stérilement et se matérialiser dans les faits qu'isole nécessairement la sèche analyse. L'analyse incline forcément vers le matérialisme, mais un seul côté du tableau ne fournira jamais le sens de tout le tableau ; suis la tendance qui te convie instamment à la recherche de l'unité ; emprunte aux lois connues la lumière qui des moindres détails du tableau fera ressortir le sens le plus général ; garde-toi des conceptions hâtives, mets les phénomènes en faisceaux, joins ces faisceaux ensemble, si tu le peux. J'inscrirai les découvertes qui jailliront de ton labeur ; rappelle-toi qu'une découverte est presque toujours une différence expliquée, un pas fait en avant vers l'unité que nous poursuivons.

Rêveries que tout cela, direz-vous, docteur. En matière de rêveries, nous reconnaissons volontiers votre compétence de juge ; nos rêveries cependant avaient pour visée de justifier votre position de philosophe vis-à-vis de la science, quand vous abandonnez le domaine défriché de cette dernière pour nous parler de l'absolu. N'oubliez pas que, contrairement à l'expérience scientifique, vous proclamez comme vérité la divisibilité infinie de la matière et comme erreur son inertie. Si donc en dehors de la science on ne peut que rêver, jugez ce que nous devons penser de vous. Toutefois vous avez déjà pressenti le sentiment qui nous guide dans cette discussion ; votre livre est de ceux qui passionnent pour la vérité, et les qualités de votre esprit le rendent intéressant de la pre-

mière à la dernière page, mais la vérité ne s'accommode pas facilement des nuages, et, pour dissiper ceux-ci, le talent ne suffit pas toujours. Ce que nous vous demandons, c'est au savant sa science, au philosophe les raisons de toute sa croyance. Par le titre même de votre livre et de vos premiers chapitres, vous sortiez déjà du cercle des vérités expérimentalement démontrées, et c'était votre droit, car au delà de la science faite, il y a la certitude de la science à faire et les aspirations de l'esprit qui, non satisfait, cherche toujours une synthèse. Vous-même aujourd'hui, si vous aspirez à la vérité que connaîtront vos petits-fils dans quelques siècles, vous avez le droit de pressentir les solutions que l'expérience tient en réserve pour les hommes des âges futurs. Quiconque vous dénierait ce droit prouverait par là même qu'il n'a jamais réfléchi son esprit sur les questions que vous traitez. Ce droit, vous en avez d'ailleurs largement usé, mais, puisque vous enseignez, vous avez le devoir d'emprunter d'abord à la science toute la lumière qu'elle peut prêter à votre conception philosophique, et, si vous êtes en désaccord avec elle sur quelque point, vous ne pouvez pas ne pas donner les raisons de ce désaccord.

Or pourquoi gardez-vous le silence sur les premières opérations de la force et sur les premiers états de la matière? Plus tard, pour nier la force vitale, vous vous appuierez précisément sur ces premières opérations, et vous ne nous les ferez pas connaître davantage. Pensez-vous que la même difficulté ne se représentera pas et que n'ayant rien dit des forces qui composent la vie, il vous sera possible de nous exposer clairement ce qu'est la vie? La stabilité chimique est un état de la matière, qui ne pouvait échapper à votre sagacité de philosophe; la science en a fait la base de calculs que l'ex-

périence confirme tous les jours, et il était certainement de notre intérêt d'en apprendre par vous quelque chose.

Si cet état est en quelque sorte une première mise au point qui déjà se traduit par la différence entre les éléments, il se distingue nécessairement de l'état d'inconsistance et de fluidité sous lequel la matière infinie était partout égale à elle-même. Or vous ne pouvez assurer le triomphe de votre doctrine qu'à une condition, c'est de nous faire connaître la matière dans cette phase de son existence qui précéda son état de stabilité chimique ; si les atomes par leur différence de nature marquent dans la matière un premier stade de changement, vous devez, ne serait-ce qu'en esprit, nous conduire au delà du point extrême que la science a découvert dans sa recherche de l'unité, et nous ajoutons que c'est votre droit. Si vous procédez autrement, votre qualité de savant nous conduit invinciblement à supposer que vous-même avez vu dans l'état de stabilité chimique un état préparatoire pour la réalisation d'un plan qui commande la composition des corps dans tel sens et non dans tel autre, mais que, dans l'intérêt de votre système, vous avez jugé prudent de détourner l'attention de vos lecteurs sur d'autres sujets.

Savez-vous, docteur, à quelles réflexions conduisent vos procédés de persuasion? L'homme qui préfère la libre pensée à l'épithète de libre penseur, ne croit pas avoir touché le but, parce qu'un savant comme vous aura soustrait de son esprit certaines croyances qui pesaient comme un brouillard originaire sur son horizon intellectuel. Ne plus croire à certaines choses, c'est assurément bien et beaucoup, mais ne plus croire à rien, c'est assurément trop. Or certains esprits font consister l'indépendance dans le défaut absolu de croyances. Une croyance,

qu'ont-ils besoin de cela? Ils ont de l'esprit et c'est assez. On dira d'eux qu'ils sont des libres penseurs. Quel triomphe pour vous, docteur, pour vous, qui cependant leur dites assez crûment, qu'il n'y a pas de libre pensée! Mais ces gens-là ne vous comprennent pas. Démolissant, vous avez voulu reconstruire et vous avez échoué; on avait applaudi le démolisseur, on tient l'architecte en pauvre estime; cela était dans l'ordre des choses à prévoir. En effet, vous substituez simplement un maître à un autre, avec cette différence, qu'au lieu du maître intelligent, qui seul peut octroyer la pensée libre, vous nous offrez une brute inconsciente qui, n'ayant jamais connu que l'esclavage, ne pourrait que nous asservir à sa suprême sottise. Impatient du frein, vous avez plus d'une fois vous-même, grand prêtre, manqué d'égards pour ce Dieu ressuscité des fables antiques. A certains symptômes qui, fort habilement masqués dans les premiers chapitres, font explosion vers le milieu de votre livre, on peut juger que vous méprisez sincèrement le maître que vous nous présentez et que la liberté d'esprit et d'allures est votre mal habituel. Quoi que vous disiez, ou plutôt par tout ce que vous dites, vous révélez que vous descendez par l'esprit d'un principe intelligent qui vous a octroyé jusqu'à la liberté de le nier; ce qui ressort le plus clairement de votre exposé de système, pardonnez-nous cet assemblage de mots, c'est que vous êtes fatalement libre. Vous subissez d'ailleurs avec une parfaite aisance cette fatalité, car vous poussez l'exercice de la liberté jusqu'à la prétention de convaincre les gens sans preuves.

Vous réussirez donc surtout à créer un milieu d'indifférence, car, croyez-le bien, les gens qui derrière vous s'agitent n'ont d'enthousiasme et de passion que pour

votre œuvre de démolisseur; quand ils se jugeront assez forts pour secouer le joug d'un Dieu intelligent, ils se garderont prudemment d'adopter votre brute, ils s'éveilleront quelque jour avec la pensée salutaire que vous avez pioché à souhait leur besogne spirituelle et qu'ils sont fort aises de s'appartenir désormais. Vous croirez avoir des disciples ; à votre grand étonnement, vous aurez fait des indifférents. Tous les libres penseurs vous échapperont par la liberté que vous leur déniez, pour remonter vers Dieu dans la région sereine où se lève la vérité, soleil de l'esprit humain.

Revenons à notre discussion. Votre situation vis-à-vis de la science était, disions-nous, nettement marquée. Celle-ci, bien qu'elle se fonde sur un état précis de la matière, au delà duquel elle n'aperçoit plus rien, n'affirme nullement que cet état ne résulte pas de l'action antérieure d'une force; elle fait une simple constatation d'état. Pour vous la question est tout autre. Vous prétendez que la matière est au fond partout la même ; vous devez le prouver ; il est évident que, dans votre système, il y a une distance incommensurable entre l'état de division infinie, où toutes les particules sont égales entre elles, et l'état précis de stabilité, où commence l'observation scientifique; les atomes par leur différence de nature révèlent une mise en forme déjà avancée de la matière, pour l'exécution d'un plan, qui ayant la combinaison pour moyen, aura pour résultat le monde phénoménal et changeant dont nous faisons partie ; et remarquez combien la science est discrète en ses affirmations : elle ne dit pas qu'elle ne veut pas sortir de ce monde phénoménal; elle dit qu'elle ne le peut pas. Elle a reconnu l'immensité du champ qu'elle explore ; sa route n'est pas frayée dans toute cette étendue et alors comment en

pourrait-elle sortir? Mais considérant d'une part que la découverte des corps simples ne répond pas à l'unité, et d'autre part, qu'il serait téméraire d'affirmer que la stabilité chimique n'est pas déjà un état de force, elle se tait, sans condamner autrement que par son silence ceux qui, comme vous, pressentent quelque chose au delà de l'atome.

Vous pouviez donc prendre la parole, sans craindre d'encourir la moindre disgrâce, mais il y avait une condition; tout en continuant d'affirmer que la matière, principe absolu, ne commence pas là précisément où la science commence, et dès sa première observation découvre des différences et des relativités d'état, vous deviez constater le fait immense sur lequel la chimie établit des calculs invariablement justifiés par l'expérience; or ce fait est la première révélation d'un plan, et c'est pourquoi sans doute vous l'écartez de la discussion, préférant demeurer avec la science sous un état d'hostilité que le lecteur n'apercevra peut-être pas.

Cependant vos théories n'auront une assise solide que le jour où vous aurez répondu avec ou sans le secours de la science à ces deux questions.

Pourquoi la matière est-elle sortie de son état de division infinie, où toutes ses particules jouissaient d'une position absolument égale?

Comment en est-elle sortie?

Nous comprenons votre embarras.

Sur la question du *comment*, la science reste muette; elle déclare qu'elle n'a point encore à s'interroger en dehors du monde limité par l'atome et mis en forme par la combinaison. Buchner se tait également et ne donne pas les raisons de son silence.

Sur la question du *pourquoi*, la science déclare que,

sans atteindre la première cause, elle a découvert entre tous les phénomènes une succession, un lien, qui révèlent l'existence d'un plan universel; elle n'en connaît pas l'auteur. Buchner affirme, de son côté, que la matière, n'ayant ni dessein ni but, est incapable d'avoir conçu un plan. La conciliation de ces deux affirmations conduit le lecteur à la conclusion suivante: Il existe un plan, et ce n'est pas la matière qui l'a conçu. Mais cette conclusion, si rigoureuse, ruinerait la doctrine de Buchner, et le docteur procède par un autre raisonnement. « La matière, dit-il, est incapable de concevoir un plan, donc il n'existe pas de plan. » Ce qui revient à dire: L'évidence est une illusion et la science un code tronqué.

Pour résumer le débat, nous disons : Buchner devait se prononcer en tels termes, qui lui eussent convenu d'ailleurs, sur la phase de l'existence de la matière qui précède l'état de stabilité chimique. Tandis qu'il arpentait à grandes pages le domaine des hypothèses, il avait pour tâche nécessaire, partant de l'absolu, de nous conduire, ne fût-ce que par hypothèse, jusqu'à cet état relatif et précis où la science commence son œuvre; la progression était facile à suivre.

État primitif: Division infinie de la matière en particules ayant toutes la même nature.

Deuxième état : Agrégation de ces particules par une force qui les fait passer de l'état de fluidité insaisissable à l'état de stabilité; apparition des corps simples ou atomes indivisibles pour la science.

Troisième état : Combinaison des atomes entre eux; apparition des corps composés.

Le premier état échappe à l'observation scientifique; aussi la science se tait-elle sur la question de l'infini. Mais, pour le philosophe qui du haut de sa doctrine pro-

clame l'infinité de la matière, il y a certainement une lacune à combler entre ce premier état et cet autre état très-différent, puisque la matière y est finie, de stabilité chimique. Buchner prétend qu'il ne veut pas faire d'hypothèse : la prétention est au moins singulière, et nous demanderons au docteur de quoi se compose réellement sa doctrine. De ce que Buchner supprime d'une hypothèse toute la partie raisonnée par où l'on en pourrait discuter la valeur, s'ensuit-il qu'il ne fait pas d'hypothèse, parce qu'il formule celle-ci sous forme affirmative? C'est là sans doute un procédé qui par surprise peut assurer quelquefois le gain d'une mauvaise cause, mais il est par trop transparent, et nous pensons que si l'auteur l'emploie, c'est qu'il a le sentiment très-net du danger qui menace son client; il ne pouvait chercher à expliquer le comment sans être contraint d'aborder le pourquoi; il y a des questions qui s'imposent avec cette double nécessité. Ce que nous ne comprenons pas cependant, c'est que Buchner, arrivant de l'infini, ait si complétement oublié ses premières impressions de voyage.

Si, au lieu de se fonder sur l'état de division infinie que personne ne connait, l'auteur eût voulu considérer la matière sous son état de division scientifique, il eût pu donner à sa doctrine, qui fuit on ne sait où dès le commencement, un corps entier, tout au moins l'apparence d'un corps entier. Mieux valait encore, pour soutenir sa thèse, une hypothèse raisonnée qu'une affirmation vague qui n'est d'ailleurs qu'une hypothèse. Quoi qu'il en soit, Buchner, pour nous convaincre, devait plaider successivement les trois cas de la matière et il n'eût certes point soulevé les murmures de la science, s'il eût emprunté à celle-ci ses procédés et ses lois pour éclairer toute la partie hypothétique de sa plaidoirie.

Les corps qui nous entourent sont tous formés par voie d'agrégation ou de combinaison; dans le premier cas, des atomes semblables ou différents peuvent s'ajouter en nombre indéfini. Le corps qui résultera de cette agrégation n'aura pas d'autres propriétés chimiques que celles des éléments simples qui le composent. Ce corps peut ainsi n'être formé que d'atomes de même nature. Dans la combinaison, les atomes, au contraire, sont toujours de nature différente, et toujours le corps qui en résulte diffère par les propriétés de chacun des éléments constitutifs; de plus, la combinaison ne peut s'effectuer que sous la condition de nombres fixes qui commandent une forme spéciale.

Il suit de là évidemment qu'entre les particules, qui à l'infini de la doctrine de Buchner sont toutes de même nature, il ne pourrait se produire que des phénomènes d'agrégation, et alors puisque l'agrégation de particules semblables ne produit pas un corps chimiquement différent de chacune de ces particules, la différence chimique des atomes demeure inexplicable. C'est ici que Buchner eût pu sans déraison placer l'hypothèse suivante.

Tandis que les atomes, qui composent les corps par agrégation, peuvent s'ajouter en nombre indéfini, sans qu'aucun d'eux perde son indépendance chimique, c'est-à-dire cesse d'avoir son centre propre, par où il sera toujours prêt pour la désagrégation ou la combinaison, les particules qui sont entrées dans la composition de l'atome n'ont pu s'ajouter en nombre indéfini. Elles ont rencontré une limite où leur union est devenue indissoluble, chacune d'elles a perdu son centre particulier d'indépendance pour concourir à la formation d'un centre commun désormais stable, le centre chimique. La différence de nature des atomes résulterait donc, dans cette

hypothèse : 1° de la différence du nombre des particules qui entrent dans la composition de chaque atome; 2° et de la stabilité des centres communs autour desquels des particules en nombre différents se sont indissolublement unies.

Sans doute, nous ne connaissons pas les procédés de la force qui a produit les premiers centres chimiques et constitué l'atome ; nous pouvons cependant raisonner du connu à l'inconnu et chercher des analogies dans le monde expérimental; voici ce que nous y remarquons : Des atomes en se combinant sous tel nombre défini avec d'autres atomes, dont le nombre est également défini, produisent tel corps. Les mêmes atomes, en se combinant sous des nombres différents, produisent un autre corps différent du premier. En quoi consiste la différence entre ces deux corps? Elle ne résulte pas de la différence de nature des atomes constitutifs, puisque ces atomes sont les mêmes pour les deux corps ; elle résulte seulement de la différence du nombre des atomes qui entrent dans chaque combinaison et du déplacement du centre, que détermine dans cette combinaison l'entrée nouvelle, toujours sous un nombre défini, d'un ou de plusieurs éléments constitutifs ; ce n'est donc pas ici la nature des atomes qui change au fond du phénomène ; c'est le nombre et par suite le centre. Supposons que ce centre devienne fixe et stable dans un corps composé d'atomes, ce corps pour la science n'est plus décomposable, il passe pour nous à l'état de corps simple. Ainsi des corps constitués par deux sortes d'atomes seulement formeraient une série nombreuse et chacun de ces corps semblerait avoir son principe propre différent de celui de son voisin, tandis qu'au fond la différence ne porterait que sur le nombre.

Si, jugeant par analogie, nous descendons d'un degré

l'échelle que gravit la matière, c'est-à-dire si nous transportons la cause du monde des corps composés, qui est la seconde représentation du plan, au monde des corps simples, qui est l'assise de ce plan, nous pourrions conclure que les atomes sont des types chimiques fixes répondant chacun à une association de particules primitives commandée par le nombre. La stabilité du centre commun constitue un état particulier sous lequel demeureront désormais ces particules, et il suffit dès lors que les nombres soient différents, pour que chaque association se trouve sous un état de force particulier et différent.

Ajoutons que si le nombre commande dans le monde des corps que la science réussit à décomposer, il n'est pas déraisonnable de supposer qu'il commande aussi dans le monde des corps que la science ne décompose pas. Si, dans le domaine que la science défriche d'abord à la surface, nous n'apercevons encore que les derniers effets de la loi, il est cependant permis de croire que la loi, se succédant à elle-même à travers les phénomènes analysés ou non, ne se dément point à l'origine des choses.

Et maintenant la question se pose plus nette. L'atome est-il un composé? Si l'on répond par la négative avec la science, il tombe immédiatement sous l'empire des lois connues, qui le régissent par le nombre. Si l'on répond par l'affirmative avec Buchner, il faudra toujours que les particules constituantes soient amenées par une force quelconque à cet état de stabilité qui tombe dans le domaine des lois connues et partout révèle la puissance du nombre. Il est dès lors simplement raisonnable de supposer que le nombre commande l'état primitif sous d'autres lois peut-être, mais au même titre qu'il commande tous les états primitifs.

Nous pourrions encore demander à Buchner comment il nous expliquera que des particules toutes égales dans le principe aient pu cependant se déterminer pour des associations différentes. Ce n'est pas généralement par la différence que se traduit le principe de l'égalité. Mais n'égarons pas notre discussion.

Si le nombre commande à la matière dés le principe et de toute éternité, le plan universel, dont les atomes sont l'assise saisissable, surgit dans une éblouissante lumière. L'esprit le plus indifférent en ces questions ne peut s'empêcher d'observer que le nombre des corps simples découverts par la science n'atteint pas le chiffre cent; c'est là certes un nombre nettement arrêté et qui limite au moins par un côté l'infinité de la matière. Buchner, en affirmant que la matière est infinie dans tous les sens, au fond et dans sa forme, n'a pas réfléchi qu'il suffit d'imaginer un corps simple en plus, pour concevoir immédiatement une nouvelle infinité de formes qui, pouvant exister, n'existent cependant pas, et déjà par là le plan se manifeste dans les limites mêmes où il s'exécute.

D'autre part, Buchner lui-même classe les forces au nombre de huit; il complète ainsi la détermination précise du plan à l'exécution duquel concourront forces et matières; et enfin, si nous remarquons la disproportion qui existe entre le nombre des forces et celui des corps simples, nous sommes invinciblement conduits à demander pourquoi il y seulement huit forces quand il existe quatre-vingts corps différents.

Sans doute un savant poserait ces questions autrement et mieux que nous ne le faisons. Du fait de ces quatre-vingts corps différents, qui n'ont entre eux tous que huit forces au lieu de quatre-vingts qu'ils devraient naturelle-

ment avoir, il ferait ressortir sous un nouvel aspect l'inséparabilité de la force et de la matière. Buchner, nous le pensons, veut lui aussi nous conduire vers l'unité ; mais pourquoi ne suit-il pas les sentiers frayés par la science et qui nous rendraient la fatigue du voyage si supportable? Serait-ce donc par crainte d'être amené à substituer les lois du nombre à la nécessité et l'évidence d'un plan aux caprices du hasard?

Remarquez, docteur, que nous n'avons nullement la prétention de bâtir une théorie de la composition, de l'atome ; notre esprit se meut dans le monde des brouillards où s'est réfugié votre principe, et s'il cherche seul à s'y dépêtrer de ses doutes, c'est que vous avez renoncé à lui servir de guide. Nous ne pouvons cependant, par courtoisie pour votre système, renoncer aux garanties que nous offre la science, pour assurer notre retour dans le monde de la lumière ; nous confessons cependant que nous eussions vivement désiré apercevoir les faits et gestes de la particule marchant de son état de division infinie vers son état de stabilité chimique, et nous regrettons que vous, ordinairement si limpide en vos démonstrations, vous ne nous ayez point tracé la voie dans le vide immense qui creuse un abîme pour l'esprit entre votre point de départ et celui de la science.

Nous terminerons par une simple observation; c'est peut-être pour ne pas troubler la conception de l'infini à laquelle vous conviez nos esprits, que vous ne nous parlez pas du nombre ; il résulterait en effet de votre théorie que le nombre des particules, qui composent les corps est infini, que le nombre des corps qui composent les globes célestes est infini, et que le nombre des globes célestes est lui-même infini ; il semblerait cependant, pour celui qui s'avise d'arithmétique, que le nombre des globes

célestes doit être inférieur à celui des corps qui composent ces globes et que le nombre des corps doit être inférieur à celui des particules composantes de ces corps.

Cette vue est illusoire. Les globes célestes et les corps dont ils sont formés représentent l'infini se repliant sur lui-même et se resserrant dans l'espace pour prendre une forme, qui nous paraît finie et qui ne l'est pas; ces infinis s'emboîtant successivement les uns dans les autres donnent à l'esprit borné du commun des mortels une idée de la dégradation des nombres, qu'il faut chasser avec force. Le nombre est une convention imaginée par l'homme dans l'intérêt de ses petits calculs ; il n'y a pas de nombre, il y a un être fini qui, ne pouvant apprécier l'infini, a inventé des signes qui correspondent à son impuissance; voilà ce que vous semblez penser.

Cependant si tout est infini, nous devrions nous aussi être infinis et notre cerveau comme tout le reste; mais il paraît que seul l'esprit n'émarge pas sur le grand livre, et c'est par là que nous sommes absolument finis.

Ah ! maintenant nous comprenons la réserve de Buchner au sujet du nombre, et cependant un scrupule nous arrête; l'auteur dit et répète qu'il empruntera toujours à la science la raison de ses affirmations. Or c'est précisément la science qui a compté les forces et les corps simples, découvert les lois du nombre, mis dans un relief saisissant l'enchaînement des phénomènes et proclamé l'existence du plan à l'exécution duquel toute la matière est employée sans exception; nous avons la certitude, que Buchner a écrit un livre sérieux; tout cela cependant est fort drôle, et, pour cacher notre embarras, nous préférons terminer ici ce chapitre en disant :

Il n'y a pas de nombre infini. L'infini ne peut se concevoir que sans le nombre; si la science considère que la matière est l'expression concrète du nombre, il faut que Buchner, pour faire sa preuve, démontre que la science se trompe.

CHAPITRE IV

Buchner, pillant les Grecs, qui n'avaient pas de chimie, substitue aux lois du nombre les caprices du hasard, à l'intelligence, qui fait les calculs, la nécessité, vieille déesse, rajeunie pour les besoins du système; mais le hasard a perdu tout prestige depuis que la science le traduit en formules fixes de lois, et la nécessité n'apparaît plus que comme le caractère et non comme la substance des lois. Buchner manque donc son but en cherchant à démontrer qu'il n'y a pas de buts dans l'univers.

Buchner affirme qu'il n'y a pas de but dans l'univers. Nous avons déjà remarqué que le livre de Buchner est la contradiction la mieux réussie de la doctrine qu'il renferme. Ainsi, par exemple, il n'y a pas de but dans l'univers et l'auteur nous dit avec une bonhomie parfaite, qu'il a pour but de nous le démontrer.

« Les corps, écrit-il, nous paraissent conformes à un but, parce que les voyant sous la forme qu'ils ont, nous n'imaginons pas ce qu'ils seraient s'ils avaient une autre forme, sous laquelle ils nous paraîtraient non moins conformes au but. »

L'argument, pour un savant, est par trop spécieux. Avant de s'occuper de la question de forme, Buchner au-

rait dû éclairer le fond, c'est-à-dire en termes vulgaires commencer par le commencement. Ah! nous voyons maintenant, pourquoi le docteur a écarté de la discussion l'état de stabilité chimique de la matière, car cet état, quelle qu'en soit la cause d'ailleurs, est non-seulement la condition de la composition des corps, il est surtout la condition de la composition de tels corps et non de tels autres, que peut concevoir l'imagination de Buchner, mais qui n'existant pas prouvent par là même qu'il y a un plan et que la forme est partout commandée. Si, pour produire tel corps, les atomes se combinent toujours sous des nombres fixes, est-ce que ce corps par sa forme invariable ne révèle pas qu'il est conforme aux nécessités de son origine et qu'il fait partie d'un plan? Pourrait-il donc être autre que ce qu'il est? Dans le monde inorganique, ce fait resplendit d'une trop franche lumière pour que Buchner veuille y appliquer notre esprit; il préfère nous aveugler d'abord en faisant rayonner de toutes parts sur nos yeux l'immense diversité des formes organiques.

Un philosophe, parce qu'il est en même temps un savant, n'est pas dispensé de suivre une méthode claire, surtout lorsqu'il écrit pour les déshérités de la science. Or, quand Buchner proclame triomphalement que le monde organique résulte tout entier du monde inorganique, ne devait-il point nous faire assister à la succession des métamorphoses qui amènent ce résultat? Si dans le monde inorganique la forme est partout et toujours commandée pour chaque combinaison, comment pourrait-il en être autrement dans le monde organique où tout est combinaison? Jupiter et l'Olympe ont fait leur temps. Pourquoi Buchner essaye-t-il donc de remettre la mythologie en honneur? Qu'il donne au moins une définition

du hasard pour démontrer irréfutablement qu'il a fait tous ses emprunts à la science.

Ce que nous savons de précis, c'est que le monde inorganique, par la combinaison des atomes, se compose de corps dont la forme est toujours commandée par le nombre; la science nous montre ce monde se constituant en immenses milieux, d'où jaillira le jet prodigieux de la vie organique. Buchner, n'ayant point découvert la cause directe de ce jet si puissant, met toute sa gloire à faire remarquer que les corps organiques sont composés des mêmes éléments que les corps inorganiques. Que pense-t-il donc démontrer par là sinon que, du commencement à la fin, les phénomènes se suivent et s'enchaînent merveilleusement, et que la vie s'échelonne et se succède à elle-même sur les immenses gradins du plan dont il nie la réalité. Mais, docteur, plus vous réussirez à simplifier pour notre esprit les conditions d'exécution du plan et plus lumineusement ce plan nous révélera la souveraineté de l'intelligence qui, ayant traduit le néant à sa barre, en a fait quelque chose et de ce quelque chose tiré les mondes qui constellent l'étendue.

Votre maxime : Rien ne se fait de rien, s'applique, vous en conviendrez, à la puissance de l'homme; rapprochez-la de cette autre maxime : La matière est incapable de concevoir un plan, et dites-nous si l'homme, écrasé par la magnificence du plan, qu'en dépit de votre négation il voit se dérouler dans les espaces infinis et jusque dans les plus petites choses, pourra ne pas reconnaître : 1° en s'interrogeant soi-même qu'il existe une puissance supérieure à la sienne, et 2° en vous empruntant votre opinion, que la matière n'est pas cette puissance. Et alors il ne lui faudra pas faire un très-grand effort de modestie pour admettre que les maximes par lesquelles il apprécie

sa propre force ne sont plus applicables à cette puissance.

Pour appliquer vos maximes avec fruit, voici d'ailleurs le raisonnement que nous ferions : S'il est vrai qu'il existe un plan, et s'il est encore vrai que la matière n'a pas conçu ce plan, rien ne venant de rien, il faut rapporter ce plan à une cause, et puisque ce n'est pas la matière... concluez. Vous avez pris le parti le plus sage et qui prouve votre clairvoyance extrême, sinon dans les choses de ce monde, du moins dans les choses de votre système. Vous niez le plan. Ah! philosophe, combien vous avez dû faire souffrir le savant!

« Il n'existe pas de plan dans l'univers. » Pour le prouver, voici le tableau que notre globe expose à nos méditations. L'apparition de l'eau sur la terre permit le développement de cette merveilleuse végétation marine, qui couvrit d'abord tout le globe ; puis les eaux se retirèrent lentement et cette végétation continua de se développer sur la terre ferme, baignant dans l'air et dans l'eau, arrosée souterrainement et dans l'espace et se conformant aux harmonies de son nouveau milieu. Les animaux marins parurent d'abord, puis les amphibies, puis les herbivores qui se nourrissent de végétaux, puis les carnivores qui se nourrissent des herbivores, et enfin l'homme, le plus carnassier de tous, qui se nourrit de tout. Cette progression, que les chimistes, au dire de Buchner, feraient remonter jusque dans le monde inorganique, semble bien indiquer un plan ; pour l'auteur, il n'en est rien. La vie universelle lui apparaît comme le plus étrange des phénomènes sorti de l'officine du hasard ; c'est le miracle sans cause intelligente, auquel son intelligence s'achoppe ; son esprit erre à l'aventure ballotté, tantôt par la nécessité qui, sous la figure inflexible de la loi, tient

le premier grand rôle sur la scène du monde, tantôt par le hasard, mauvaise doublure, qui, aux heures inoccupées, fait office de souffleur; il s'égare, et, pour n'avoir pas voulu faire à la science l'emprunt d'une boussole, il réussit à ne plus se retrouver lui-même à travers cette immense diversité de formes qui manifestent la vie sous ses milliards d'aspects. Buchner plus loin nous dira qu'il ne connaît même pas son esprit. Est-il donc étonnant si le doute le retient sur son propre esprit, qu'il se méfie du témoignage de ses yeux et n'aperçoive pas que toute cette vie est le sens de toute cette matière? Ses conclusions sont ce qu'elles devaient être ou ce qu'elles pouvaient être : il n'y a pas d'intelligence dans l'univers. La vie et le mouvement universels résultent d'un mélange à doses inconnues de hasard et de nécessité dans l'immense creuset où des forces aveugles se ruent sans trêve sur des matières absurdes.

Kant, paraît-il, aurait écrit : « L'homme admire dans l'univers le miracle que son esprit a créé. » Combien d'hommes qui en sont aujourd'hui à l'admiration, demeureront toujours ignorants de leur force spirituelle! Buchner n'a-t-il pas cédé à un entraînement généreux mais illogique, en substituant sa propre intelligence au néant spirituel de son client? Nous ne pouvons oublier qu'il se donne pour le fils de la matière, mais nous ne pouvons cependant confondre ses qualités avec celles de l'*alma parens*; son livre serait encore ici sa réfutation; vous verrez que quelque jour, dans un esprit de conciliation très-louable, Buchner, en quête de sa paternité première, découvrira que l'intellligence est le produit de la matière fécondée par le hasard; les Grecs, s'il nous en souvient, avaient fait déjà cette découverte; ils racontaient même les phénomènes de la gestation.

Dans le systéme du docteur allemand, le progrès ou perfectionnement est une des preuves les plus lumineuses de l'aveuglement de la cause qui crée à tort et à travers, abandonnant au hasard le soin de poursuivre sa création, et le demi-dieu, qui n'est pas un sot, engage cette création tout entière dans des voies où l'harmonie éclate comme une fusée universelle. Qu'entend donc Buchner par ce mot perfectionnement ? Perfectionnement de quoi?

Perfectionnement implique état antérieur. Or, quand on nous démontrerait, pièces en main, que l'œil est un organe perfectionné, prouverait-on jamais que l'œil n'a pas été fait pour voir et que son inventeur ne connaissait pas les lois de l'optique ? La matière, condamnée à une éternelle cécité, imaginant un œil et se mettant à la fenêtre pour se contempler n'est point aussi ignorante que Buchner le prétend, et, si complaisants que nous puissions être pour son inexpérience, nous n'admettrons jamais que l'œil jadis s'épanouit peut-être sous le talon, et que c'est au prix de longs et pénibles tâtonnements que l'organe de la vue découvrit enfin la place qui lui convient et s'en empara. Il y aurait un joli roman à écrire sur les pérégrinations des organes en quête d'un siége convenable, pour produire l'entente cordiale dont nous sommes un des spécimens vivants :

— Qui a fait l'œil ?

— La matiére, répond Buchner.

— Pourquoi la matiére a-t-elle fait l'œil ?

— Elle n'avait pas de but ; elle l'a construit comme tout le reste, sans savoir à quoi il servirait.

— A quoi sert-il?

— A voir.

— Ah ! vous le savez, vous, docteur?

— Certes, entre la matière qui crée, et la matière qui sait, il existe une différence.

— Parfaitement ; ainsi, sans le savoir, la matière a créé un organe, qui a de l'esprit, et vous le savez pour elle, vous nous expliquerez cela ; en attendant, nous ne pouvons nous empêcher de constater, au simple examen de la structure de l'œil, que l'auteur de cet organe connaissait merveilleusement les lois de l'optique, et vous-même conviendrez que la matière, depuis qu'elle est devenue intelligente dans la cervelle de l'homme, n'a rien conçu ni surtout exécuté de plus parfait. Pour l'usage que vous en faites et que vous connaissez, l'exécution de l'œil répond si fidèlement aux calculs d'une science exacte, que pour l'avoir créé sans but et sans dessein, il n'en faut pas moins que la matière ait été savante ; or quand vous nous dites que c'est dans la cervelle animale seulement que la matière créant l'esprit peut devenir savante, nous pouvons à bon droit nous étonner ; les instruments d'optique exécutés par l'homme ne sont qu'une imitation grossière de l'œil : il en résulterait que la matière, quand elle devient savante, a beaucoup moins d'esprit et de science que lorsqu'elle est ignorante.

— Ne confondez pas ; ce que vous prenez pour une application de la science est un effet pur du hasard, et j'en profite comme vous et comme tout le monde, mais en parfaite connaissance de cause ; la matière ne sait rien, ne prévoit rien : elle agit et c'est tout.

— Mais si la matière ne sait rien, qui donc en vous sait quelque chose? A vous entendre, la matière aurait créé tous les organes sans but ; il semblerait cependant que chacun d'eux a un but spécial, puisqu'il l'atteint et n'en pourrait atteindre un autre. Vous, par exemple, docteur, pourriez-vous digérer avec vos poumons, respirer avec

votre estomac, entendre avec vos yeux et voir avec votre nez? S'il vous est impossible de nier le but spécial de chacun de vos organes, pourrez-vous davantage nier l'intelligence qui présida à leur association et divisa si ingénieusement le travail? Les organes auraient-ils donc tenu conseil entre eux pour se constituer sous l'état dont vous bénéficiez, dites-vous, comme tout le monde? Ce bénéfice ne suffit-il pas à démontrer que vous savez fort bien vous démêler vous-même du jeu des organes dont vous vous servez? Sans doute, vous ne prétendrez pas que vous ne vous êtes jamais servi de vos yeux pour vous fixer un but et même l'atteindre. Expliquez-nous donc comment, la matière étant tout, vous pouvez avoir des buts, quand elle n'en a pas.

— Le cerveau est une substance spéciale organisée de façon à sentir et à connaître certains procédés de la matière; il n'existe au monde que des procédés et des résultats. C'est par une opération fictive de votre imagination que vous considérez de simples résultats comme des buts atteints.

— Cela semblerait dire que le cerveau lui-même a été organisé pour sentir; mais, puisqu'il n'y a de but nulle part, n'insistons pas. Jusqu'à ce jour cependant nous avions pensé qu'en écrivant votre livre, vous aviez un but; votre théorie vous réserve une grande consolation pour le cas où elle fera peu de prosélytes; vous êtes par avance assuré contre le désappointement du résultat manqué. Toutefois vous nous parlez d'opération fictive; il y a donc quelqu'un qui se trompe ou qui est trompé. Si l'imagination est un procédé ou un résultat, ou l'un et l'autre en même temps, elle est donc un procédé par lequel le cerveau se trompe, ou un résultat par lequel il est trompé. Or qui comprendra jamais que, s'il n'y a de but nulle

part, quelqu'un ou quelque chose puisse se tromper ou être trompé?

Vous ne voulez pas convenir, nous le voyons clairement, que l'esprit a un but spécial qui est la vérité. Car cela nous donnerait à penser que dans votre monde, où il n'y a que des matiéres et des forces physiques, il y a encore la vérité, qui n'est ni une matière ni une force physique. Par un détour, qui pour cette fois manque d'habileté, vous vous déchaînez contre nos erreurs; mais bien que vous changiez les termes, est-ce que la question ne demeure pas la même? S'il n'y a que des procédés ou des résultats fonctionnant ou se produisant sans but dans un monde où tous les phénomènes nécessaires vont à la dérive du hasard, où trouverez-vous donc une place pour l'erreur? Ne faites pas une exception pour l'esprit, car nous la retiendrions immédiatement à notre bénéfice contre votre systéme. Cependant il faut s'entendre.

Pour la science, l'erreur consiste à perdre de vue le plan que la loi commande dans la matière, et à substituer une loi imaginaire à une loi qui n'est pas découverte, ou qui, découverte, n'est connue que de quelques-uns, et de ceux-là même peut n'être pas connue dans toutes ses applications. L'erreur équivaut à un défaut d'aperception du plan, et vous-même aux pages où la vérité l'emporte sur l'esprit de système, vous écrivez que les lois du monde sont aussi les lois de l'esprit. Cependant cette phrase, que vous empruntez à Œrstedt, répond-elle dans votre livre à la pensée de l'auteur que vous citez? elle a un double sens qui n'échappera à personne. Pour vous, par exemple, cela peut signifier que le cerveau étant gouverné comme le reste des matières où nulle part un but n'apparait, cet organe, comme le reste, ne fournira que des résultats nécessaires ; dès lors il n'y a plus d'erreur possible, vous

en conviendrez vous-même, si vous ne distinguez pas très-nettement l'esprit du cerveau. Pour Œrstedt, cela signifiait que, la science se calquant étroitement sur le plan qui existe dans l'univers, l'esprit peut suivre ce plan dans tous les détails de son exécution, et de vérités connues déduire des vérités que l'expérience confirme. Vous voyez qu'entre les deux interprétations la différence est grande. Œrstedt croit à l'existence d'un plan et vous le niez. Or cependant si ce plan n'existe pas, où découvrirez-vous une erreur? La question mérite qu'on s'y arrête un instant. Si les résultats et les procédés en vigueur dans la matière ont toujours la même provenance, à savoir pour ceux-ci l'instinct aveugle de créér de la matière et pour ceux-là les caprices du hasard, qui peut nous assurer que ces procédés ne changeront pas et que les résultats d'aujourd'hui seront les résultats de demain? Et alors que deviennent la vérité ou l'erreur? Vous invoquez la loi qui commande immuablement la nature des procédés et des résultats; nous ferons d'abord une observation. En France, où la clarté se substitue volontiers à la profondeur dans les idées, on ne réussit pas à séparer l'idée d'une loi de l'idée d'un plan que cette loi commande; une loi vise toujours quelque chose, or s'il vous convient d'appeler résultat tout court ce quelque chose, il vous faudra cependant trouver un terme qui corresponde à l'idée de résultat visé. Plan est le terme dont on se sert en France pour traduire cette idée.

Admettons cependant que tout se fasse aveuglément, la loi, les procédés, les résultats et tout le reste; en serons-nous plus avancés pour découvrir quelque part une erreur? Votre loi n'a pas de but, vos procédés sont des faits, vos résultats sont des faits. Des faits ne sont pas des erreurs. Pour la science, l'erreur ou la vérité gisent dans

l'appréciation d'un fait, par rapport à un plan dans lequel ce fait devient un terme de comparaison pour l'affirmation de la loi. Si la loi révèle le plan, c'est le plan en s'exécutant qui a conduit l'esprit à la découverte de la loi. On ne peut supprimer l'un sans supprimer l'autre. Si cependant il vous convient de retenir seulement la loi pour les besoins de votre système, convenez au moins qu'il n'y a plus au monde que des faits nécessaires, partant ni vérité ni erreur, et alors quel sens ont vos invectives? Vous aviez là, docteur, un beau chapitre à écrire, mais il était plus facile de signaler nos erreurs que d'en définir la nature, avouez-le.

Et maintenant nous nous demandons sur quel terrain vous vous placez, pour affirmer qu'il n'y a pas de plan dans l'univers. Nous savons que ce n'est pas le terrain scientifique. La matière, dans votre système, se comporte d'après un plan que vous avez conçu, et c'est ce plan que vous nous faites suivre dans votre livre; vous avez distingué sur la scène du monde quatre personnages : la matière, la force, la nécessité et le hasard, qui apparaissent successivement, ou tous ensemble, comme dans les féeries. Aucun de ces personnages n'ayant l'intelligence à son service, vous êtes devenu leur librettiste et vous avez conçu et exécuté le plan d'une pièce qu'ils joueront, sans même savoir qu'ils y figurent comme acteurs; vos disciples du boulevard Montmartre appelleraient eux-mêmes votre théâtre le théâtre des marionnettes. Prenez-vous-en à votre esprit, qui ne pouvait se passer d'un plan pour nous faire apercevoir qu'il n'y a pas de plan dans l'univers, à cet esprit que la matière vous a donné précisément pour que vous lui disiez qu'elle en est totalement dénuée, et que vous ne savez pas comment elle a pu vous le donner.

Avec les idées que vous avez de la matière ne trouvez-vous pas, docteur, que nous perdons bien stérilement notre temps en ces discussions? Quoi! l'esprit est mortel, la matière est éternelle, et nous nous ferions la guerre pour des atomes, qui, ayant vécu tous les âges et sondé tous les espaces, doivent savoir mieux que notre esprit de quoi il retourne dans le temps et dans l'espace? Ces atomes se moquent de nous dans notre propre cervelle. Ils nous ont donné de l'esprit pour se distraire; nos querelles leur sont un passe-temps, et derrière les lois nécessaires qui depuis l'éternité les préservent de l'erreur ils assistent aux tournois de l'esprit qui se donne carrière dans le temps, et rient sous cape des grands coups de plume que nous fournissons dans le vide. Puisque c'est eux seuls que notre lutte intéresse, laissons-les continuer la guerre, déposons nos armes et passons à l'ordre du jour limité que nous avons à vivre en faisant les affaires de notre esprit, nos atomes nous survivront et puisque leur avenir est assuré, ne jouons pas au notaire avec eux et prenons souci du temps présent.

Mais vous vous êtes constitué leur avocat, et dans cette cause où l'esprit plaide pour la matière, il est intéressant de connaître toutes vos conclusions qui, ne pouvant changer le sort des matières, n'atteindront évidemment que l'esprit.

La formule physiologique ou, si vous voulez, physicochimique de l'homme, n'est pas encore connue. Nul ne doute cependant que le nombre commande dans les organismes comme il commande dans la matière inorganique; il préside aux combinaisons quaternaires comme il préside aux combinaisons binaires et ternaires. Le nombre des atomes qui entrent dans la construction des organes relève d'une loi et le nombre des organes est lui-même

l'expression la plus formelle d'une autre loi. Certes, tous les animaux ne se ressemblent pas, ils n'ont pas tous les organes construits de la même façon, ni le même nombre d'organes. Buchner oserait-il dire cependant qu'il n'aperçoit pas l'ombre d'un plan à travers l'immense variété des formes vivantes? Pour convaincre, il ne suffit pas de dire que la division du travail dans l'organisme humain, par exemple, est un résultat non prévu, il faut le prouver par des faits.

Que Buchner n'aperçoive pas dans toute sa longueur la chaîne qui rive les forces et les matières à l'exécution d'un plan, depuis le simple état de stabilité chimique de l'atome jusqu'à l'état si compliqué de la vie humaine, nul n'a le droit de s'en formaliser. Même, quand l'auteur déclare ne pas voir le but d'un grand nombre de choses en ce monde, on peut juger sans irrévérence que cela dépend de l'auteur lui-même et qu'il ne sait pas tout. Cependant Buchner est un savant. Aussi nous pensons que son livre eût été plus utile pour nous et peut-être pour son auteur, si celui-ci n'eût point commencé son étude par où il la devait finir et fait la synthèse avant l'analyse, nous allions écrire sans l'analyse.

Buchner est un chimiste, et il ne nous a pas entretenus de la stabilité chimique; nous ne savons donc rien par lui des premières opérations de la force et des premiers états de la matière. Buchner est un médecin, il connaît certainement la division du travail et le rôle distinct de chaque organe dans le corps humain, et il ne cherche même pas à rapprocher les premières opérations de la force de l'œuvre si diverse de la vie. Qui donc veut-il convaincre? Les affirmations sans preuves et les considérations générales derrière lesquelles il se retranche forment sur la question comme un immense brouillard. Il y a

cependant dans son livre une théorie éparse à laquelle nous essayerons de donner un corps pour pouvoir l'apprécier.

L'auteur convient qu'il est difficile de rapporter l'existence de l'homme à une génération spontanée; il croit cependant à ce mode de génération et il déduit l'homme de la première cellule organique créée. C'est en citant l'opinion d'autres auteurs, ses compatriotes, qu'il nous fait assister à la progression. Les cellules organiques passent par la phase végétale, se transforment pour devenir le zoophyte et montent dans la série animale jusqu'au paléonthérium, qui tenait à la fois du cheval, du tapir et du cochon. Puis ce prototype s'écoule en toute la variété des mammifères, et sur le versant opposé à celui où croît le végétal, la série descend jusqu'à la forme humaine. Ainsi la cellule organique serait née spontanément de la matière inorganique. Le zoophyte serait né spontanément du végétal et le paléonthérium lui-même à l'époque où la terre, jeune encore, était dans tout l'éclat de sa puissance, aurait eu le même mode de génération. Aujourd'hui, par un souvenir sans doute persistant dans l'atome de ces époques reculées, on fait encore croire aux enfants qu'ils sont nés d'un chou ou d'un rosier. Buchner, qui ne veut pas nous traiter absolument en enfants, arrête la série des prodiges spontanés au paléonthérium, celui-ci est la tête d'une famille nombreuse qui, s'écartant de plus en plus du type primitif, prendra des formes de plus en plus diverses jusqu'à ce qu'enfin de l'espèce des singes sorte un jour l'homme.

Buchner cependant ne nous fait pas connaître comment la première cellule organique a été créée, il pourrait, dit-il, supposer des germes éternels qui, prédisposés à l'existence, auraient attendu que le globe terrestre, en se trans-

formant, leur offrit des conditions favorables à leur développement; mais, réflexion faite, il aime mieux supposer que la terre elle-même enfanta ces germes en créant spontanément des ébauches de forme qui mirent un temps incalculable pour devenir vivantes, dans les conditions où nous les voyons. Comme toujours, la matière créait aveuglément, laissant au hasard le soin de tout ajuster. Nous apercevons d'ici la grande mêlée des cellules. C'était le temps des triomphes du dieu hasard; des rencontres fortuites ayant produit des organes qui s'en allaient par le monde dans un isolement infécond, la mêlée des organes succéda à la mêlée des cellules. Puis, un apaisement lent se fit parmi cette cohue, le dieu avait eu des bonheurs; mais il advint que certains organes s'associèrent ténébreusement et entreprirent la coalition du travail; le hasard, sans méfiance, n'imaginait certes pas que cette coalition triomphante lui ravirait un jour le sceptre et le reléguerait dans un exil perpétuel, en inventant le régime des sexes. La science aidant, maître hasard apparaît aujourd'hui dans un lointain si brumeux que, sans l'habileté de certains hommes à déchiffrer les brouillards, il serait presque méconnu; heureusement la tradition remonte en Allemagne jusqu'au régime cellulaire, et nous ne saurions douter aujourd'hui que, grâce aux bons offices du dieu disparu et aux millions de l'éternité, des organes, qui vaguaient sans emploi par les mondes, ont réussi à fonder la compagnie des organes réunis sous la raison sociale, *l'homme*, et voilà comment nous sommes au monde.

Il est donc bien entendu que l'homme est un nom qui couvre une société coopérative. Parmi les organes associés il s'en trouva, toujours par hasard, un qui avait la propriété de penser; mais il le savait si peu que le nom, la

raison sociale, crut être quelqu'un et (voyez jusqu'où va se nicher l'orgueil) s'attribua une faculté qui était une simple propriété du cerveau. Le règne des usurpateurs ne peut toujours durer; l'homme ne prit d'abord qu'un maigre souci de la valeur coopérative de chacun des organes associés : il était fort occupé au dehors. Quand, après de laborieuses études, il eut découvert l'œuvre spéciale de certains sociétaires dans l'œuvre générale de la vie, il lui vint à l'esprit que son esprit n'était peut-être pas à lui; il avait observé que l'estomac digère, que le poumon respire, etc. S'il venait à découvrir que le cerveau pense, sa personnalité, successivement dépouillée de ses attributs, ne représenterait plus qu'un pseudonyme, derrière lequel s'abriterait chaque organe pour faire sa besogne. Cette situation plut à certains esprits qui se mirent incontinent au service du cerveau pour démontrer que l'homme n'est personne ou n'est qu'un nom.

Le cerveau est lent à administrer la preuve. A la grande position qui lui est offerte il répond par un obstiné silence, et comme le silence est quelquefois une riposte raisonnable, il semble dire : Le mouvement de chacun de vos organes serait nul dans l'isolement, ce n'est pas votre estomac qui digère ni votre poumon qui respire, c'est vous qui digérez avec un estomac et respirez avec des poumons. Pour la même raison, ce n'est pas moi qui pense et qui sais, et la meilleure preuve, c'est que je ne sais de moi rien ou presque rien, ce qui ne se comprendrait pas si j'étais le principe de la connaissance. Vos organes sont à vous ; sans doute la dépendance dans laquelle ils sont les uns des autres, vous contraint d'observer les lois en vigueur dans toutes les matières : mais votre titre de propriété est incontestable et vous pouvez en reconnaitre la valeur à la liberté dont vous jouissez de troubler

l'harmonie de l'association. Certes, si je souffre, vous souffrirez, ne confondez pas cependant la santé avec la vérité ; si vous me traitez convenablement, je mettrai toute ma santé à votre service pour la découverte de la vérité ; si vous me maltraitez, vous altérerez le seul moyen de communication organique que vous ayez avec la pensée universelle qui m'a mise au point pour que vous puissiez l'apercevoir et la saisir.

La question en est là, et, comme toujours, les opinions sont divisées. Nous y reviendrons. Quant à présent, disons seulement ceci : à l'époque où Buchner ne savait pas que le cerveau pense, il usait sans doute des procédés ordinaires du commun des esprits, et, comme nous, il eût pu se dire : Si c'est mon cerveau qui pense, c'est évidemment lui qui dicte mes paroles ; or précisément je dis qu'il ne pense pas, il s'ensuit que mon cerveau pense qu'il ne pense pas. C'est là un assez singulier résultat ; mais enfin, dira-t-on, vous prouvez par là même que votre cerveau pense ; attendez, et puisque j'en fait d'abord la supposition, laissez-moi conclure : Si mon cerveau pense et néanmoins dit qu'il ne pense pas, c'est que, très-certainement, il ignore qu'il pense. Cependant moi je sais parfaitement que je pense ; il y a donc en moi quelque chose qui sait ce que mon cerveau ne sait pas et par là même s'en distingue. Et puis, si c'est le cerveau qui a tout pensé et tout appris, si c'est lui qui dans le domaine de l'esprit a tout produit, n'est-il pas étrange que sous la plume des spiritualistes passionnés, il se décerne les mortifiantes épithètes que vous savez? Quel bénéfice recueille-t-il à ce jeu peu digne et qui trompe-t-il?

Non, nous ne confondrons jamais l'homme, être spirituel, avec le cerveau, machine à esprit. Nous ne nions pas que l'homme pense à l'aide de son cerveau, nous nions

que ce soit le cerveau qui pense, et nous attendons Buchner aux preuves. Après avoir lu le chapitre *Pensée*, qui ne convertira personne au matérialisme, voici les réflexions que se fera tout lecteur voulant garder les prérogatives de son état spirituel, jusqu'au moment où le cerveau lui imposera une démission motivée.

Si c'est le cerveau qui préside la société des organes réunis et si je ne suis moi-même qu'un titre nominatif, c'est assurément le président qui, dans cette assemblée, doit avoir l'esprit dont je me pare, et c'est lui qui bientôt va prendre, en son nom, la direction des affaires spirituelles. N'étant rien, je ne puis lui porter ombrage. Demandons-lui donc une entrée de faveur dans la salle des délibérations, où l'esprit que je croyais avoir prend naissance. La demande n'est pas exorbitante, l'esprit fils du cerveau désire assister, ne fût-ce qu'un instant, à l'acte de sa propre naissance, et si nous faisons la requête en son nom, c'est que jusqu'à présent nous ne nous sommes point quittés et qu'il nous convie instamment à le suivre. Être là où l'on naît, avoir une place dans la pièce où l'on joue le rôle capital, est-il rien de plus légitime et pourrait-on même concevoir qu'il en fût autrement? Et pourtant il en est autrement. Quand le cerveau a fabriqué l'esprit, il le met si promptement dehors, que celui-ci n'a le temps de rien observer, et la pire chose, c'est qu'il ne pourra plus rallier le domicile paternel. Convenez, docteur, que votre cerveau ne sait guère ce qui se passe chez lui, vous êtes un esprit fort lucide, et sans aucun doute si votre cerveau pensait, la lumière serait faite depuis longtemps sur ces obscurités.

C'est pourquoi nous n'accepterons pas sans preuve que le cerveau soit, selon votre expression, le principe de la connaissance. Nous avons le droit de douter de sa

science, quand nous observons jusqu'à quel point il s'ignore. Que la lutte soit ouverte entre les esprits, au sujet des fonctions organiques du cerveau, c'est là un beau sujet d'études; mais que les cerveaux entrent spirituellement dans la discussion avec leurs atomes, c'est ce que nous ne concéderons pas aujourd'hui, car vous nous avez suffisamment démontré que l'atome est absurde et voué à un éternel aveuglement. Si le cerveau sait quelque chose, la première chose qu'il doit savoir, c'est ce qu'il est et ce qu'il fait; s'il l'ignore et que je sois obligé de l'apprendre pour lui ou de le lui apprendre, je reconnais volontiers que son concours organique m'est indispensable, mais je me distingue nécessairement de cette machine. Loin d'être en esprit le résultat de rencontres fortuites entre les molécules cérébrales, je suis l'auteur des résultats poursuivis, voulus, que j'atteins en forçant mon organe à fonctionner. Si petits que soient ces résultats, ils me suffisent à affirmer, qu'en vous répondant, j'ai un but, et puisque le cerveau comme le reste des matières ne peut, dans votre théorie même, avoir un but, je n'abdique pas et je continue à me considérer comme le vrai propriétaire de mon esprit.

Nous pourrions demander à Buchner, en nous appuyant sur son propre principe : « La force et la matière sont inséparables, » pourquoi les cerveaux qui sont sur sa table de dissection ne pensent pas? Si le cerveau est le principe de la connaissance, s'il est dans la nature de la matière cérébrale de penser, cette matière pensera aussi naturellement sur une table de dissection que dans la boîte d'un crâne. Or elle ne pense pas. La pensée n'est donc point inhérente à cette matière, elle est une force communiquée; sans doute le cerveau est le point précis de l'organisme où cette force se manifestera, mais il n'en

est pas la cause, cette force vient d'autre part, et il faut remonter jusqu'aux sources de la vie pour expliquer une communication que la matière cérébrale cessera de manifester dès qu'elle sera réduite à l'isolement et abandonnée à elle-même.

Dans les conditions où vous posez le problème, il ne suffit pas, pour le résoudre, de dire : L'homme sans cerveau ne pense pas. Nous vous répondrions immédiatement : L'homme sans cerveau, ce n'est plus l'homme, ce n'est même plus un animal ; par là d'ailleurs vous ne démontreriez pas la causalité, mais la nécessité de l'organe, et personne ne la conteste. Vos preuves ne seront triomphantes que le jour où vous aurez démontré que la matière du cerveau peut isolément penser ; un principe doit trouver en lui seul la cause de ses actes. Dès que vous invoquez les circonstances, dès que vous faites appel aux conditions de forces différentes qui justifient le silence du cerveau après la mort, cette matière n'apparaît plus que comme un champ de manifestation où la pensée autrefois s'est donné carrière, et qui est en proie maintenant à d'autres forces.

Non, docteur, si le principe de la connaissance n'est plus dans cette cervelle, que vous tenez à l'extrémité de votre scalpel, c'est que cette matière n'est pas le principe de la connaissance, et ne dites pas que c'est la matière cérébrale vivante qui pense, car vous faites ainsi remonter la pensée à la vie, et le problème se pose immédiatement entre des forces.

La vie est selon vous un hasard, et la pensée en est un autre. La vie n'a aucun sens dans l'univers, et la pensée jouit de la même proscription. Pourquoi donc faites-vous des livres, docteur? serait-ce toujours par hasard, pour nous prouver qu'en effet la pensée n'a pas de

sens? L'homme, à votre avis, n'a d'autre personnalité que celle de la matière qui le compose, et cependant vous faites journellement deux repas, et vous savez que vous les faites pour renouveler la matière, qui dans votre corps fait une très-courte halte (en moins de deux mois le corps humain est entièrement renouvelé); est-ce que votre personnalité s'esquive aussi journellement avec les matières qui abandonnent votre corps? La question est de celles qui, selon votre propre expression, ont de la chair et du sang. Nous ne voulons que l'effleurer. Elle a été tant de fois posée et tant de fois résolue, à la confusion du matérialisme pur, qu'aujourd'hui les plus incrédules ne pouvant en aucun cas, sauf celui de folie, douter de leur identité, rapportent tous celle-ci à leur esprit, qui persiste, et non à leur matière, qui passe.

Vous vous apercevez sans doute, docteur, que tous les jours, vous vieillissez de vingt-quatre heures... qui donc en vous vieillit? Ce n'est pas la matière, elle n'en aurait pas le temps, et d'ailleurs elle est éternelle. Ce n'est pas la force, elle est sans âge comme sa compagne. Comment la société de vos organes réunis pourra-t-elle jamais faire faillite, quand elle a à sa disposition le capital éternellement jeune de la matière? Si la mort ne peut jamais arriver par l'épuisement de forces et de matières éternelles, il faut donc reconnaître en présence des faits que c'est l'homme qui épuise sa vie au sein de cette éternité. Or, vous-même dans cette doctrine vous dites : L'esprit est mortel, la matière est éternelle. N'indiquez-vous pas clairement par là, puisque nous mourons tous, que l'esprit seul est à nous, ou, pour mieux dire, est nous-mêmes? N'est-il pas étrange qu'après avoir plaidé l'éternité de la matière et démontré que, nous échappant à chaque moment de la durée, elle ne nous appartient pas,

vous prétendiez maintenant constituer par elle notre personnalité? Si notre personnalité dure autant que notre esprit et passe en même temps que lui, n'est-il pas du plus simple bon sens, en présence du court séjour dans notre corps d'atomes par ailleurs éternels, de conclure que c'est notre esprit qui fait notre personnalité? Si l'un de vos disciples, docteur, voulant acquérir de votre personnalité une notion exacte, vous invitait à monter sur le plateau d'une balance, n'estimeriez-vous pas que l'impertinent, malgré sa logique, eût pu s'en tenir à la lecture de votre ouvrage?

Volontiers vous vous retranchez derrière la forme. L'homme qui meurt, c'est simplement, selon vous, une forme qui disparaît. Mais pourquoi disparaît-elle, quand elle est faite d'éternité des pieds à la tête? Sans doute la forme est quelque chose, elle est beaucoup pour notre esprit, car elle nous révèle, en même temps que les lois du nombre, les splendeurs du plan qui se succède à lui-même à travers et par l'infinie variété des phénomènes, mais elle n'est pas tout, et nous n'oserions pas vous faire remarquer, à vous médecin, que ce cadavre encore chaud a aussi une forme, et même une forme peu différente de celle qu'avait le corps vivant il y a une heure.

Pour nous, si malgré les ressources inépuisables qu'il trouve pour son corps dans le magasin qui l'environne, l'homme meurt, et s'il meurt, quand tout ce dont il est fait est éternel, sa mort a un sens, donc sa vie aussi a un sens. Pour le matérialisme, il semblerait que tout ce sens est confiné dans une simple transmission de forme matérielle; sans doute l'espèce est très-digne d'intérêt, mais nous ne pouvons nous empêcher de nous intéresser également à l'individu et de chercher un sens à la personnalité spirituelle qui persiste à travers le changement de

toutes les matières et ne disparaît de ce monde qu'avec la mort. Nous avons la candeur, même après avoir lu Buchner de croire que nous sommes un être, quelqu'un. Nous sommes obligé de confesser que tous les êtres vivants ont une forme, sous laquelle ils manifestent qu'ils vivent, mais, toutes réserves faites sur les mérites de la forme, nous ne pouvons cependant pas confondre les limites sculpturales dessinées par la vie avec la vie elle-même, ni les matériaux avec la force qui les manœuvre. Quand nous voyons la force produire dans la matière ces merveilleux phénomènes, dont elle ne peut avoir conscience qu'en se manifestant à elle-même sous la forme spirituelle, le sens de notre vie nous apparaît clair et très-nettement distinct sous cette dernière forme, qui seule constitue notre personnalité, et nous le dégagerons toujours de la matière, en dépit des théories qui, s'édifiant sur les brouillards primitifs, ne veulent avoir d'autre raison pour nous convaincre que l'absence de toute raison en ce monde.

Nous nous résumons : L'opinion que veut faire triompher Buchner, est qu'il n'y a dans l'univers ni prévision, ni plan. La vie cesse par là même d'avoir un but et l'homme n'est que le résultat d'un caprice du hasard. Remarquons que, dans cette théorie, il n'y a pas de place même pour un but matériel, et que c'est pur hasard s'il existe des sexes. Toutefois, comme il est difficile pour un savant de faire intervenir le hasard dans une démonstration scientifique, Buchner, qui est un savant, se borne à nous affirmer ses croyances, et nous, qui cherchons des raisons pour les nôtres, nous voilà bien avancés.

Pour indiquer clairement la différence par laquelle l'auteur distingue un résultat d'un but, rappelons la glorieuse phrase : « L'oiseau n'a pas des ailes pour voler,

il vole parce qu'il a des ailes. » Singulière logique qui veut une raison pour le vol et n'en admet aucune pour les ailes? Ainsi, à cette question : « Pourquoi l'oiseau a-t-il des ailes? » Buchner répond : « Parce qu'il les a. » Voilà le régime des examens académiques prodigieusement modifié, et Buchner, membre d'un jury français, serait un juge agréable au candidat :

Le professeur. — Pourquoi les corps qui tournent sont-ils ronds?

Le candidat. — Parce qu'ils deviennent ronds en tournant.

Le professeur. — Pourquoi la terre est-elle peuplée d'animaux?

Le candidat. — Parce qu'il y a des animaux pour peupler la terre.

Le professeur. — Pourquoi l'homme a-t-il un cerveau?

Le candidat. — Parce qu'il a un cerveau.

Le professeur. — Pourquoi le diamant est-il très-dur?

Le candidat. — Précisément parce qu'il est très-dur.

Le professeur. — Pourquoi me répondez-vous toujours en substituant seulement le *parce que* au *pourquoi?*

Le candidat. — Parce que je craindrais en répondant autrement de laisser pressentir qu'il existe un plan, et il entre aujourd'hui dans mon plan, que je ne dissimule pas, d'être reçu par vous.

Suivent les réflexions du professeur qui, s'interrogeant à son tour, se demande pourquoi il pose des questions quand, pour lui répondre, il suffit de les lui retourner ainsi. En effet, s'il n'y a pas de plan, est-ce qu'il y a place pour un seul *pourquoi* dans l'univers? Le *parce que* de l'enfant, qui substitue toujours le fait à la raison, apparaîtrait donc à l'horizon scientifique de Buchner comme la conquête dernière de l'esprit humain. Puissance de la

logique! pour nous démontrer qu'il n'y a pas de plan, c'est-à-dire que les choses n'ont aucune raison d'être ce qu'elles sont, l'auteur écrit un livre dans lequel il cherche par quelle raison les choses sont ce qu'elles sont. S'il ne découvre que le hasard dans le champ de ses lunettes, pense-t-il avoir fait là une grande trouvaille scientifique, et, en substituant ce fantôme à la réalité d'un plan, s'est-il demandé s'il lui restait une seule question à poser?

Acceptons cependant pour un moment qu'il n'y ait dans l'univers que des résultats imprévus. Ces résultats, malgré la défense formelle de Buchner, ces résultats s'enchaînent avec le caractère très-net de cause à effet; suivons-en donc la chaîne jusqu'où elle nous voudra conduire. Sans doute, par respect pour la succession des phénoménes, il eût mieux valu commencer par le commencement; mais le docteur s'attaque de préférence à l'homme, dont l'histoire physiologique n'est cependant pas entièrement écrite par la science, et nous n'avons pas à prendre ici parti contre une méthode qui fait défaut à bon escient.

Si nous descendons de l'homme aux dernières espèces animales, nous remarquons que, pour établir leurs classifications, les savants se sont fondés sur le nombre des organes, sur leur forme particulière et surtout sur la relation qui, existant entre le tout et les parties, détermine le genre de vie des divers animaux. C'est en s'éclairant partout et toujours des lois du nombre que la science a découvert dans toute la série animale une progression si continue, que là où une lacune se présentait, elle a pu déduire et souvent retrouver les espéces qui avaient échappé à son observation et cela lui a suffi pour affirmer que la vie animale s'échelonne sur un plan nettement dessiné.



Passant du règne animal au règne végétal, la science demeure indécise sur la question de savoir si le végétal, dans certaines circonstances, peut spontanément devenir animal ; mais elle constate l'étroite nécessité du lien qui unit solidairement les deux règnes. Les animaux fournissent l'acide carbonique aux végétaux, qui répondent par l'abandon de leur oxygène. De plus, les cellules végétales deviennent animales par l'assimilation et font retour par la désassimilation au monde inorganique, où le végétal les reprend à l'état d'éléments simples ou déjà composés. Pour établir ses classifications parmi les végétaux, la science a procédé comme elle avait fait dans le règne animal : elle a demandé à la loi du nombre sa lumière et là aussi découvert le plan merveilleux sur lequel se déroule l'immense variété des plantes. Puis, se fondant sur la nature du travail à l'aide duquel l'échange se fait entre les deux règnes, animal et végétal, la science les distingue du milieu où ils puisent les matériaux de leur développement en les confondant sous le nom commun de règne organique.

Passant du monde organique au monde inorganique, elle demeure indécise sur la question de savoir, si les éléments inorganiques peuvent dans certaines circonstances se transformer spontanément en organisme. Elle puise les raisons deson indécision et de son doute à deux ordres de faits : 1° l'absence absolue d'expérience révélant que, mis en présence sous leur état de simplicité, les éléments constitutifs d'un organisme aient jamais reproduit spontanément cet organisme ; 2° l'existence dans le règne organique de germes de spores d'œufs, etc., qui semblent être et sont les dépositaires par transmission d'une force particulière, dite force vitale ; mais elle constate l'étroite nécessité du lien qui joint le monde orga-

nique au monde inorganique. En effet, les végétaux, pour se développer, s'assimilent les éléments inorganiques, qu'ils transmettent sous une forme nouvelle aux animaux, qui s'en nourrissent. De plus, les éléments inorganiques constituent le milieu dans lequel respirent animaux et végétaux. Entre ce milieu et le jeu des organes de tous les êtres vivants il existe une si merveilleuse appropriation, que le plan suivi jusque-là parmi les êtres organisés se poursuit et manifestement apparaît dans le magasin inorganique, où les éléments commandés par le nombre préludent à l'œuvre de leur propre transformation, en assurant le jeu des organes qui les appelleront à la vie. Les milieux en se soudant entre eux figurent les différents mondes. On sait le reste. La terre, pour entretenir la vie à sa surface, emprunte au soleil sa lumière et sa chaleur, et tous les systèmes solaires s'assistent entre eux dans le mouvement qui les emporte, et que le nombre partout mesure dans l'espace.

Or la science a procédé dans le monde inorganique absolument comme elle avait fait dans le monde organique. C'est toujours au nombre qu'elle emprunte sa lumière, avec ce bénéfice qu'ici la lumière a dissipé presque toutes les ombres qui voilent ailleurs certains détails du plan. En effet, bien que l'on sache de quels éléments se compose un organisme, on ne réussit pas cependant à reproduire cet organisme par voie d'expérience. Au contraire, la science décompose et recompose les corps inorganiques. Non-seulement elle constate le résultat, mais en observant la loi, elle le prévoit et le produit; c'est ainsi qu'en se fondant sur des résultats invariables, elle a été conduite à supposer l'atome, dont la stabilité chimique est aujourd'hui pour l'expérimentateur une limite infranchissable. Que devons-nous con-

clure de là, sinon que la matière régie par le nombre dans toutes les combinaisons, a sous son état inorganique, subi le contrôle le plus complet qu'on puisse aujourd'hui demander à la science?

Voilà donc une série de résultats qui, intéressant toute la matière sans exception, s'enchaînent suffisamment pour que la science puisse conclure à un ordre phénoménal et, par suite de la découverte des lois, à un plan. Si la matière se dérobe au delà de l'atome dans une phase de son existence, que le philosophe peut concevoir, mais dont le savant ne connaît plus ni les phénomènes ni les lois, nous comprenons que le philosophe Buchner formule cette hypothèse : La matière infinie est au fond partout la même; mais ce n'est qu'une hypothèse, et elle n'est admissible qu'à la condition de se concilier avec les états connus et scientifiquement contrôlés de la matière. Ce que nous ne comprenons pas, c'est que le savant Buchner sacrifie à l'idole du philosophe, au point de ne pas remarquer que l'infini, quand il se détermine à subir la loi du nombre, se détermine par là même pour un plan, et ce qui porte au comble notre surprise, c'est que l'auteur, tout en nous parlant de la science à chaque page, répudie l'œuvre de celle-ci dans ce qu'elle a de plus positif et de plus certain, à savoir l'état de stabilité chimique, par où l'observation commence, et les lois du nombre, qui sont le fondement de toute la science, de celle qui reste à faire, comme de celle qui est faite.

Nous posons à Buchner ces questions :

Dans le monde organique, les combinaisons ne s'opèrent-elles pas toutes sous des conditions de nombres invariables? La forme qui résulte de ces combinaisons est-elle arbitraire ou invariable comme les nombres?

Si le monde organique résulte du monde inorganique,

les combinaisons pourront-elles s'y opérer autrement que sous des conditions de nombres invariables, et les formes qui résulteront de ces combinaisons seront-elles arbitraires ou invariables comme les nombres?

Dans le monde inorganique, la science n'a-t-elle pas assis ses calculs empruntés aux lois sur un état précis de la matière représenté par un nombre restreint de types différents ou corps simples, et peut-on dire de ces types, qu'ils échappent à la loi dans le monde organique, parce que la loi dans ce monde n'est pas connue dans toutes ses applications?

Au delà de ces types y a-t-il quelque autre chose? Peut-être; mais si Buchner le veut prouver, il doit d'abord faire œuvre de déférence envers la science en conciliant ses conclusions avec ce que nous pouvons tenir comme absolument certain. Est-il vrai, oui ou non, que tous les corps qui composent notre monde peuvent être ramenés à un certain nombre de corps simples dont tous les autres corps sans exception se formeront? Dès lors, et quand même la matière serait infinie, comme l'entend Buchner, le nombre des types ne limite-t-il pas le nombre des corps qui se composeront avec ces types? Ne suffit-il pas en effet d'imaginer l'existence d'un seul corps simple en plus pour concevoir une immense série de corps composés nouveaux qui, pouvant exister, n'existent cependant pas? D'autre part, si les premières combinaisons des corps simples révèlent l'invariabilité d'une forme fixe comme les nombres, la forme des premières combinaisons n'enchaîne t-elle pas la forme de toutes les autres combinaisons, quelle que soit d'ailleurs la complication de celles-ci dans les corps le plus diversement composés? Les métamorphoses les plus surprenantes de la force et de la matière, se traduisant par les merveilles de l'orga-

nisation, ne pourront donc jamais soustraire une forme aux nécessités de son origine.

La science n'avait pas besoin d'une limitation aussi expresse pour affirmer l'existence du plan qui se déroule sous tous les regards dans son universelle splendeur; car la chaîne, çà et là interrompue pour l'expérimentateur, ne cesse point un seul instant de se rejoindre dans l'esprit de tous les hommes, tellement la révélation est partout marquée du même caractère. Toutefois cette limitation est la confirmation la plus nette du plan, dont elle éclaire les premières assises et, successivement, tous les degrés jusqu'au phénomène le plus complexe, qui est la vie humaine.

Pour nous, la vérité est là d'abord, et nous croirons le philosophe Buchner quand le savant aura parlé. Encore une fois pourquoi le premier état si précis de la matière, pourquoi les lois si formelles du nombre n'ont-ils éveillé dans l'esprit de l'auteur que le besoin de se taire sur leur signification? Buchner craignait-il de faire affront à la science, parce que celle-ci considère les premiers types ou corps simples comme les racines matérielles du monde phénoménal qu'elle explore, et qu'elle n'hésite pas à s'édifier parallèlement au plan sur lequel, de degré en degré, la vie toujours conforme à la loi échelonne des êtres tous conformes à leur origine? Nous ne pouvons cependant pas attribuer au seul dédain des affirmations scientifiques le silence de l'auteur sur ces questions. Ce que nous apercevons de plus clair, c'est que le docteur a voulu sauver sa doctrine d'une déroute complète en empruntant à la science son nom toujours, son œuvre rarement.

La difficulté n'en subsiste pas moins. Encore bien que les savants se soient tous trompés et qu'il n'y ait aucun

plan dans l'univers, l'existence de corps, simples ou non, mais chimiquement différents entre eux, demeure comme un fait indéniable au-dessus de toute discussion. La question se pose donc entre ce fait qui marque le point où s'arrête la vérité expérimentale, et tous les états antérieurs de la matière que l'expérience n'atteint pas. Prenons que ce soit une illusion; il n'en est pas moins vrai que, si l'on reste dans le domaine de la science, l'existence du plan apparait aussi lumineuse que l'existence de la science, puisque celle-ci tend toujours à se calquer aussi étroitement que possible sur ce plan. Donc, pour prouver qu'il n'y a pas de plan, Buchner doit demander toutes ses preuves à la phase inconnue de l'existence des matières. C'est le seul domaine que sa logique puisse mettre à tribut pour démontrer à tout le monde aux savants et à nous, que ce que l'on prend ordinairement pour un plan n'est qu'une illusion. Quelque part, dans son livre, après certaines considérations sur l'appropriation réciproque des deux règnes, végétal et animal, le docteur dit à peu près en ces termes: « Cela ressemble, à s'y méprendre, à un plan. » D'après ce que nous venons d'exposer et d'après le sentiment de l'auteur lui-même, c'est donc en dehors du domaine scientifique que gisent les raisons d'une méprise commune à tant d'esprits.

Or, quoi qu'il pût imaginer et d'aussi loin qu'il vînt, Buchner, écrivant l'histoire de la matière, arriverait inévitablement à ce point précis où la science relèverait le philosophe de son travail de conception, c'est-à-dire à cet état de la matière que l'expérience contrôle et qui s'impose à nos croyances avec la souveraine autorité de la loi. Le problème, dès lors, se pose dans toute sa simplicité. L'auteur doit nous expliquer comment la matière, dont toutes les particules, à l'état de division in-

finie, ont une seule et même nature, a pu, sans qu'il existât l'ombre d'un plan, sortir de cet état pour devenir çà et là et par petites masses, différente d'elle-même et produire par cette différence qui, pour la science, n'est pas une simple apparence, l'état de transformation successive et de composition qui est l'état phénoménal.

Or c'est ici que gît la plus grande difficulté. La matière se déterminant pour devenir tel corps simple et non pas tel autre, révèle par là même qu'elle se détermine pour telles formes et non pour telles autres, ce qui revient à dire qu'elle se détermine pour tel plan et non pour tel autre. Comment comprendrions-nous que le principe absolu, cause de toutes les associations, n'ait pu, en prenant son état de stabilité chimique, s'associer en nombre tel, que les premiers éléments stables fussent différents de ce qu'ils sont? Sans doute alors le plan dans sa représentation eût été différent de ce qu'il est, et Buchner ne remarque pas le dommage qu'il fait à la raison, en affirmant que les choses, fussent-elles différentes, nous ne les trouverions pas moins conformes au but. En effet, la méthode rigoureuse suivie par la science dans ses investigations et la nature des découvertes acquises par cette méthode permettent d'affirmer que la différence des choses ne pourrait révéler qu'une différence de plan ; si le plan eût été autre, il eût suffi, pour que la réalité en fût connue, absolument comme pour celui dont nous faisons partie, qu'il y eût à la base des éléments stables, bien que différents, et au sommet une intelligence pour en constater l'existence ; oui cela eût suffi, mais cela était nécessaire.

Et maintenant, si les premières associations, qui sont la base matérielle du plan découvert par la science, résultent d'une détermination quelconque de la matière,

celle-ci entre immédiatement en possession de l'intelligence souveraine (cela devrait être d'ailleurs dans la doctrine d'un homme d'esprit, qui se considère comme un pur effet de la matière); dès lors il y a prévision, plan et but. Or, pour Buchner, la matière inconsciente et aveugle n'a jamais pu avoir l'idée d'un plan, et cependant ce qui se passe dans l'univers ressemble à s'y méprendre à l'exécution d'un plan. Attention! nous touchons à l'explication du docteur.

Si le lecteur veut chasser de son esprit cette apparence et connaître enfin la vérité, qu'il interroge le hasard; il trouvera la solution sans difficulté. Un malheur! c'est que les livres spéciaux manquent; l'histoire du hasard, si fertile en incidents, n'a point encore été clairement écrite, et pour savoir quelque chose de lui, nous sommes réduits à le confronter avec les lois dont il a semé parmi les univers l'abondante traînée. Hélas! de l'aveu de Buchner lui-même, tous les états de la matière sont sans exception commandés par des lois. L'état de stabilité chimique est donc, comme tous les autres, un état commandé, et alors nous n'apercevons plus ce que le hasard vient faire dans cette discussion.

Ah! répondra sans doute l'auteur, le hasard subit lui-même la nécessité de la matière, et celle-ci a pour nécessité d'obéir à ses lois. Le hasard soumis à une nécessité, cela n'est pas précisément clair; il semblerait que l'une dût exclure l'autre; mais n'insistons pas; le défaut de clarté dans une doctrine est quelquefois la lumière pour le lecteur. Cependant de quelles lois parle Buchner, et qui les a faites? « La matière fait elle-même ses lois, » dit gravement le docteur, puis comme elle doit demeurer totalement dénuée d'intelligence et ne rien comprendre à sa législation, il ajoute : « Elle ne pouvait les faire autres

qu'elles ne sont. » Et voilà comment à l'aide de ce correctif, il concilie l'aveuglement de la matière-législateur avec l'apparence et l'illusion d'un plan, dont l'existence d'une seule loi suffisait cependant à affirmer la réalité.

L'auteur, qui crible des flèches de sa verve germaine la philosophie transcendantale, semble avoir oublié que, pour l'esprit des hommes en général et des Français en particulier, le génie de la langue a une implacable logique ; nous l'avons déjà dit : nous défions que l'on fasse entendre à un Français que, là où une loi existe, il n'existe pas un plan ; il resterait donc à l'honneur de Buchner d'avoir affirmé, malgré le prodigieux entraînement de sa doctrine, que la matière n'a jamais conçu de plan.

Mais ce n'est pas tout, et si nous resserrons le débat sur l'étrange terrain où l'a porté l'auteur, nous arrivons infailliblement aux conlusions suivantes :

Buchner affirme que la matière ne pouvait faire ses lois autres qu'elles ne sont. Mais alors :

1° Les choses sont ce qu'elles doivent être ; elles ne pourraient être autres qu'elles ne sont ; ce qui arrive devait arriver, non-seulement on ne voit plus où le hasard pourra se loger, mais qu'il ait été d'ailleurs conçu ou non, il y a là un plan qui s'exécute ; il est vrai que Buchner, se désintéressant outre mesure en faveur de son client, exile expressément l'intelligence de l'univers, et alors, selon lui sans doute, les choses pourraient être encore conformes aux nécessités de leur origine, sans être pour cela conformes à un but, à une prévision. Mais :

2° En disant que la matière ne pouvait faire ses lois autres qu'elles ne sont, l'auteur reconnaît par là même que la matière était déjà obligée, quand elle a fait ses lois ; il constate précisément qu'une loi supérieure domine toute la législation de l'inconscient juriste qu'il défend ;

cette loi (le systéme manque de souffle pour s'élever plus haut), il l'appelle la nécessité.

Il y a dans la doctrine de Buchner des profondeurs où l'on ne réussit point à tomber. Pour nous, la nécessité n'est et ne sera jamais que le caractère d'une loi; elle ressort de la loi et n'en peut être ni la formule ni la substance, elle marque toutes les lois et n'en définit aucune. Pour s'en faire une idée il faut toujours la rapporter à quelqu'un ou à quelque chose qu'elle n'a point créé, mais qui la manifeste; c'est pourquoi si, dans l'opinion de Buchner, il existe une loi supérieure qui commande à la matière l'aveugle perpétration de son code, il faut que Buchner nous fasse connaître cette loi dans sa substance. Il l'a dit lui-même : rien ne vient de rien. Or la nature et la force esclaves étant déjà mises hors de cause par leur servilisme, l'homme en présence du plan, que le matérialisme ne réussit même pas à obscurcir, et par une déférence logique pour la cause qui le met en puissance d'esprit au milieu de ces ilotes, l'homme, disons-nous, rapporte invinciblement à la substance spirituelle la loi souveraine que Buchner est obligé de reconnaître au-dessus de toutes les matiéres qu'elle domine.

Le docteur use ici d'un singulier procédé. Pour pouvoir nier le but, il fallait nier l'intelligence qui prévoit; pour pouvoir nier l'intelligence, il fallait nier le plan. Buchner nie donc le plan, et son cas est déjà grave au regard de la science; mais Buchner est un savant, et, bien qu'il s'en défende, il aperçoit très-nettement ce plan, puisqu'il aperçoit jusqu'au caractère de la loi supérieure qui oblige la matière à légiférer dans tel sens et non pas dans tel autre.

Il faut cependant sauver la doctrine et porter un grand coup. L'arme est là toute prête. Buchner, de cette loi

supérieure retranche la substance, la cause, il n'en conserve que le caractère, un simple qualificatif, et ce qualificatif, il le transforme en quelque chose, on ne sait quoi, fantôme sans substance, qui ne trouve même plus de place dans le monde que l'auteur substitue au monde d'un Dieu intelligent. La nécessité n'est ni une matière, ni une force physique. Qu'est-elle donc alors? Il y a donc, même dans le monde de Buchner, autre chose que des matières et des forces physiques, nous l'avions toujours pensé. Aussi, en dehors de la révélation du plan par les harmonies universelles, cette clarté soudaine qui jaillit des embarras de l'auteur suffirait à éclairer tout le tableau: nous rapporterons donc la loi souveraine à la substance immatérielle, que le docteur est contraint lui-même de reconnaître, s'il veut placer quelque part la nécessité dans son univers, et cette substance n'est autre que l'intelligence qui a conçu le plan et en commande l'exécution.

Buchner, qui gémit avec tant d'aigreur sur nos illusions, ne remarque pas ce qu'il y a d'étrange, pour un homme d'esprit et de savoir, à prétendre qu'un être inintelligent a pu faire des lois, que le même être inconscient s'est mis incontinent à observer. Au fond, n'a-t-il pas craint quelquefois d'être lui-même la victime d'une triste illusion? Ce savant, qui nie un plan là où il reconnaît des lois, n'a-t-il point souffert des concessions faites au philosophe? Ce philosophe qui, faisant fabriquer des lois par une cause inintelligente, ne peut expliquer ce miracle que par l'existence d'une loi supérieure, d'où découlent toutes les autres lois (ce qui met la matière fort à l'aise dans son rôle de législateur), n'a-t-il jamais souffert des concessions faites à l'esprit de système? Si nous adjurions le savant et le philosophe de renoncer à cet

esprit pour quelques instants, peut-être Buchner reconnaîtrait-il avec nous que la matière fabrique les lois à la façon de la presse sur laquelle la loi s'imprime?

Entre le législateur qui décrète la loi, et la matière que la force transforme pour l'exécution de cette loi, il existe un abîme que ne comblera jamais le fantôme de la nécessité. Les phénomènes sont des caractères d'impression qui, en s'ajoutant et en se succédant, avec le bénéfice de la vie au sommet, révèlent l'ordre du grand livre, dont nos petits livres cherchent à dérober quelques pages. Si, pour déchiffrer la loi, l'esprit est contraint d'assembler, en épelant d'abord, ces caractères, pourra-t-il donc plus tard confondre le caractère matériel, visible pour l'œil, avec l'esprit de la loi, visible seulement pour un esprit, et l'auteur intelligent n'apparaîtra-t-il pas derrière la matière de sa rédaction? Ne dirait-on pas de Buchner que, dans l'imprimerie universelle où, par bienveillance pour nous, il a pris le poste de correcteur, il veut nous condamner à ne voir que le travail des presses. Cependant le livre sortira quelque jour des griffes de la machine, et c'est en le lisant qu'à l'esprit qu'il contient, nous saisirons exactement le sens de cette machine. Que le docteur nous permette d'exprimer ici sincèrement notre opinion. Nous n'avons jamais compris qu'un homme d'une aussi réelle valeur se plaise à confondre sa grande situation spirituelle avec un des rouages de la machine, au point de ne plus apercevoir l'esprit qui commande toute la mise en œuvre, cet esprit qui, par des lois immuables, mesure partout la force à la matière pour leur faire reproduire solidairement, sous une immense variété de formes, le travail de sa pensée.

Buchner voudrait voir en face et avec ses yeux la personne du Dieu qui commande aux univers. Oublie-t-il

donc déjà ce qu'il a écrit? L'œil de l'homme n'est pas fait pour la contemplation de l'infini. C'est en esprit seulement que, sortant des bornes du monde sensible, nous pourrons, derrière la loi qui n'a pas de corps, concevoir la substance spirituelle, l'unité sans forme, qui gouverne tous les mondes, ceux que nous voyons et ceux que nous ne voyons pas. Buchner, malgré sa science, n'a pas encore, que nous sachions, réussi à découvrir la forme de la chaleur, de l'électricité, etc. ; il lui suffit de les voir en œuvre dans la matière pour croire à leur existence. Or le nombre ne devait-il pas forcer la croyance du savant en lui révélant, sans qu'il fût davantage besoin d'une forme, la cause qui a fait les calculs et leur a donné force de loi dans les matières?

Si de la gangue matérielle qui, dans les insondables profondeurs de l'espace, sert partout à l'impression de la loi, l'auteur refuse d'extraire en esprit la substance de la loi, qui s'offre à lui spirituellement dans les plus petites comme dans les plus grandes choses, nous ne sommes certainement pas tenus, pour les raisons qu'il nous donne, de nous associer à son incrédulité. Qu'il ne connaisse pas le but et la raison de toutes choses, nous en gémissons avec lui, mais enfin cela ne prouve qu'un fait, c'est qu'il ne sait pas tout.

Après avoir lu le livre *Force et matière*, nous n'avons pas confondu l'esprit qui a conçu le livre avec la matière qui n'offrait à nos yeux que des signes noirs à considérer. L'esprit de Buchner était sous le mot, comme l'esprit de Dieu est sous le phénomène, et nous l'avons aperçu bien que l'auteur fût absent. L'œuvre suffit à la révélation ; nous ne voulons pas faire au docteur la grosse injure de le comparer à Dieu, nous devons cependant à la vérité de confesser que l'œuvre des univers est aussi pour

nous la révélation d'un esprit, bien que celui-ci soit différent de celui de Buchner. Or quand l'harmonie jaillit et partout déborde des flancs de la matière aveugle, quand l'ordre resplendit et sur tous les points manifeste le triomphe de la loi, nous ne comprenons pas que, pour nier l'auteur de cette harmonie, il suffise de se fonder sur ce qu'il ne hante pas en chair et en os le cabinet des docteurs allemands.

Les chants de triomphe du matérialisme ne troubleront pas l'ordre qui, pour la science, est la plus splendide révélation d'un plan. Dans le concert spirituel de l'humanité, qui emprunte à ce plan toutes ses harmonies, quelques notes discordantes révèlent l'intense solidarité qui joint dans la vie l'esprit et la matière du corps; mais cette discordance, par le doute opportun qu'elle soulève dans les esprits, prépare l'accord pour un avenir prochain. Quand on se met à peser des cerveaux, on est bien près d'être battu par le nombre. Peut-être aussi, quand l'expérience aura démontré que les gens qui consomment des haricots à tous leurs repas font plus de bruit que de besogne d'esprit pour la défense du matérialisme, cherchera-t-on pour l'esprit une filiation moins végétale[1]. Pour nous, l'homme, esprit engagé dans la matière, est une force libre en condition dans un plan; nous sentons par où cette force est esclave et par où elle est libre. Fondés en droit et en devoir, il nous faut, sous peine d'un grand dommage, accepter le devoir, mais nous ne sommes pas dispensés par la nécessité de faire valoir nos droits. Pour Buchner, la liberté est un vain mot : nul n'est libre et nul n'a le droit de défendre une liberté qui est un fantôme. Il est au moins étrange que

[1] Selon Moleschott, sans électricité il n'y a pas de pensée et sans haricots il y a peu d'électricité dans le cerveau.

cette doctrine, où la liberté est absolument niée, rallie tant d'esprits avides de liberté ; c'est pourquoi nous terminons ce chapitre en posant deux questions : l'une, à Buchner : Où le docteur aurait-il jamais acquis l'idée de la nécessité, s'il n'avait eu le sentiment de sa liberté? l'autre, à tous les libres penseurs : Prouvent-ils leur logique et leur amour de la liberté, en se mettant à la remorque du docteur allemand?

CHAPITRE V

Buchner interne toute l'œuvre spirituelle de l'homme dans le monde sensible; il évite avec le plus grand soin, lui qui est docteur, de donner à l'œuvre des sens sa vraie signification. Les sens marquent sans distinction l'animal qui, pour la satisfaction de ses appétits, est contraint à une science mécanique ; ils répondent à la diversité dont la matière est le champ. L'esprit humain, au contraire, vise constamment l'unité, et c'est en poursuivant la force dans les matières où elle se métamorphose, qu'il se rapproche de plus en plus de l'unité De plus, Buchner renverse l ordre de succession des faits de connaissance, en affirmant que la matière nous révèle la force, tandis que c'est la force qui nous révèle la matière.

En nous entretenant de l'infini et de l'immense variété des formes que recèle l'univers, Buchner ne nous fait cependant pas connaître la matière. Maintes fois il la qualifie et nous ne savons pas qui elle est ; en ce qui concerne la force, notre perplexité n'est pas moindre. Sans doute l'auteur a de ces choses une notion très-nette, mais il veut nous laisser le mérite de l'acquisition et il se borne à nous en indiquer le moyen.

« De tout temps, écrit-il, rien n'a pu révéler l'existence d'une force que les changements que nous observons

dans la matière par nos sens ; il n'existe pas d'autre voie qui puisse nous les faire connaître. »

Qu'y a-t-il de vrai dans cette proposition ?

Remarquons d'abord que l'auteur commence par juger la matière en elle, indépendamment de toute relativité. Cependant, pour porter ce jugement, il a dû nécessairement user du procédé commun à tous les esprits et connaître d'abord la matière dans ses rapports avec lui-même. Or ces rapports, il ne nous les fait pas connaître. Qu'il nous dise par quel moyen organique l'homme pourra acquérir la notion des choses extérieures, il avait sans doute le droit de commencer par là son étude, mais à une condition : il devait, poursuivant cette étude, épuiser toute la question et nous éclairer sur la valeur du moyen qu'il indique, c'est-à-dire donner à l'œuvre des sens toute sa signification, rien que sa signification. Or non-seulement, dans le fait de la sensation, il ne cherche pas à distinguer ce qui est personnel à l'homme de ce qui est propre à la matière, mais encore il renverse les phénomènes pour les faire concorder avec sa thèse. Nous allons essayer de le démontrer.

Plusieurs questions ici se présentent.

1° Quand Buchner nous parle des forces observées, nous pensons involontairement à la force qui observe et nous nous demandons si c'est à l'aide des sens que cette force se découvre ; il nous semble vraiment que lés sens ne sont autre chose que le moyen mis en œuvre par cette force. Si, pour nous faire connaître le monde extérieur, ce moyen est unique, nous apercevons immédiatement à quelle nécessité notre connaissance est soumise ; mais encore faut-il que, pour prendre cette connaissance, il existe une force quelconque. Or, dans la théorie de Buchner, l'esprit, c'est-à-dire la seule chose qui se puisse

connaître soi-même, est précisément la seule chose qui ne pourra pas se connaître, puisqu'il ne peut être saisi par les sens dans la matière où il se manifeste; il faut cependant distinguer l'observateur de la voie d'observation qu'il suit.

2° Outre qu'il est impossible de faire abstraction complète de l'esprit, quand il s'agit précisément de l'œuvre de l'esprit, est-il vrai que toutes les forces sans exception soient révélées par l'entremise des sens? La solution de cette seconde question nous permettra de rétablir les faits dans leur ordre de succession et de démontrer que la proposition de Buchner n'est pas juste.

A tort ou à raison, nous pensons que l'animal vivant sent avant toute autre chose qu'il vit. Que pour continuer de vivre il ait besoin de prendre connaissance du monde extérieur, et que pour prendre cette connaissance il soit muni d'organes spéciaux, nous admirons la merveilleuse appropriation de ces organes à leur but, mais, dans leur activité fonctionnelle, nous découvrons non-seulement une voie pour connaître les choses extérieures, mais l'affirmation de la force qui les met en œuvre. Que serait une sensation si l'individu n'avait pas d'abord en dehors de toute spécialité le sentiment de l'être qu'il est lui-même? Or ce sentiment n'est pas dans le principe provoqué du dehors, il naît des profondeurs de l'organisme où s'accomplissent, avant toute œuvre spéciale des sens, les phénomènes de transmission de la vie. La vie est une trame continue sur laquelle chaque animal sans doute détache sa personnalité, mais cet animal a déjà vécu dans cette trame à l'état de greffe; il n'avait point alors besoin des sens, qui seront plus tard si nécessaires à l'individu, à la greffe détachée. L'œuvre des sens n'intéresse donc point la vie dans son principe, elle ne l'inté-

resse que dans sa succession, et l'individu s'est déjà senti soi-même avant de sentir quoi que ce soit du dehors par l'entremise des sens. Quand il se détache de la vie maternelle, ce qu'il sent d'abord, c'est son besoin, car la vie pour lui ce n'est encore que le besoin.

La distinction est donc facile à établir : ce n'est pas par l'entremise de ses sens que l'animal sent son besoin, mais c'est par leur entremise qu'il pourra découvrir dans le monde extérieur l'apaisement de ce besoin ; dès lors on peut aisément comprendre pourquoi l'animal, distinct et séparé du sol où il devra puiser son aliment, est armé d'un appareil spécial pour aller en découverte, c'est-à-dire en connaissance. L'œuvre des sens apparaît donc dès le début comme l'auxiliaire indispensable des besoins de l'individu. Elle est attachée à la satisfaction des appétits, elle a pour caractère général de marquer l'animal et de le distinguer des autres organismes. Sans doute dans les espèces inférieures ce caractère se dégrade presque jusqu'à s'effacer, mais la dégradation elle-même une preuve; l'œuvre des sens est d'autant plus considérable et plus nécessaire à l'individu, que celui-ci est plus complètement détaché du sol et que son besoin est, pour ainsi dire, plus isolé du milieu où gît l'aliment.

Ainsi donc, dans l'ordre de succession des faits de la vie, l'œuvre des sens prend une date précise, et cette date lui donne déjà une signification. Sans doute elle est la nécessité de l'individu qui se dégage de la trame pour vivre de sa vie propre. Mais cette nécessité suppose une force préexistante, un état antérieur dont elle résulte, et les faits révèlent que cette force non-seulement est capable de se prêter mécaniquement aux diverses opérations des sens, mais qu'elle est capable encore de diriger ces opérations vers un certain but, et d'éduquer,

pour ainsi dire, les organes pour en tirer le bénéfice nécessaire. Or il nous paraît difficile de prétendre que cette force se découvre elle-même à l'aide des sens, quand ceux-ci précisément sont mis en exercice par celle-là et pour son besoin. Si chaque individu n'eût eu la révélation de sa force qu'à la condition d'avoir observé par la voie des sens les changements qui se produisent dans sa matière, la terre serait depuis longtemps veuve de tout animal.

Sans doute Buchner nous dira que le besoin correspond à certains changements de la matière du corps, cela est possible, mais il ne s'agit ici que de révélation; or parmi les hommes il en est un très-petit nombre qui observe scientifiquement les changements de la matière animale, un plus petit nombre encore qui les connaît dans leur cause, et parmi les animaux, il n'en est aucun qui s'adonne à cette étude. Tous cependant sentent leur force. Ici donc le changement est une notion scientifique particulière à quelques-uns, le besoin est la notion commune à tous, et loin que ce soit celui-là qui révèle celui-ci, c'est celui-ci qui révèle celui-là. Et le plus souvent le besoin est senti sans que le changement soit aperçu.

L'auteur devait certainement sur ce point fournir quelques explications. Remarquons qu'il ne peut pas même se retrancher derrière la nécessité de ne pas confondre la sensation avec la connaissance de la cause qui la provoque, car cela le conduisait infailliblement à distinguer la cause qui agit du dedans de la cause qui agit du dehors, et cette distinction aboutissait elle-même à cette formule : Si diverses que soient les sensations éprouvées par l'animal, celui-ci dans chacune de ses sensations ne sent jamais que lui-même. Or cette formule engage né-

cessairement tous nos procédés de connaissance, elle éclaire la nature de la révélation première.

L'œuvre des sens a donc pour caractère général de marquer l'animal; elle est une nécessité pour l'individu qui, détaché du sol, doit découvrir son aliment dans le milieu dont il est isolé. Par quels faits cette nécessité se traduit-elle?

C'est ici qu'il importait d'étudier le mécanisme de notre connaissance pour y trouver, s'ils existent, les caractères particuliers qui, par opposition, mettront dans un relief évident le caractère général que nous venons d'indiquer; tout au moins l'auteur devait nous entretenir de la sensation et de l'idée qui lui succède et en est la représentation plus ou moins complète, plus ou moins durable. C'est ce qu'il n'a pas fait. Pour édifier ses lecteurs, il fallait que Buchner, physiologiste et psychologue tout ensemble, cherchât à concilier par quelque point le fait de notre connaissance avec l'état organique; si le fond de la question défie l'analyse la plus minutieuse, il est au moins certains détails marqués de caractères suffisants pour faire pressentir la vérité qui se dérobe. Nous laisserons à de plus autorisés le labeur de l'analyse, et nous nous bornerons quant à présent à faire les observations suivantes.

Connaître est un état de nécessité pour l'animal qui, ayant des besoins à satisfaire, une forme commandée à entretenir, est complétement isolé sous cette forme de l'aliment qui l'entretiendra. Cette nécessité doit donc se marquer dans le mécanisme de la connaissance, et les premières opérations de l'esprit doivent se mouler presque exactement sur le mécanisme organique qui produit le fait brut, le fait physique. Il est en effet une science que l'animal est contraint de posséder, il ne peut s'y

soustraire sans danger de mort ; il faut qu'il pense pour vivre, c'est-à-dire que, sentant son besoin, il apprenne à distinguer les choses qui apaiseront ce besoin. Son organisme étant précisément disposé pour qu'il prenne cette connaissance, l'animal portera, dans toute la série des premières opérations par lesquelles sa connaissance s'établit, la marque de la nécessité à laquelle il est organiquement soumis. Mais jusqu'où va cette nécessité ?

Cette question s'imposait d'autant plus impérieusement aux méditations de Buchner, que l'écueil se cache ici plus volontiers sous l'intérêt de la première étude. Sans doute il est fort intéressant d'étudier le mécanisme de la connaissance, alors que l'animal n'expérimente que pour les besoins de sa vie. Sans doute la vie, si l'on veut, n'est qu'une expérience continue. Sans doute, dans cette expérience les sensations et les idées s'enchaînent tout d'abord avec un caractère de nécessité qui domine toute la situation. Mais il ne faut pas perdre de vue que l'expérience est faite par quelqu'un, fût-ce malgré lui, et que l'animal ne peut jamais s'effacer complétement derrière la nécessité qui commande ses premières opérations. Il ne peut pas cesser d'être quelqu'un, parce qu'il est forcé de suivre une voie qu'il n'a pas faite. Quoi que l'on prétende, on est obligé de tenir compte de lui, parce qu'il est dans chacune de ses opérations à un titre qu'il est toujours facile de dégager, et parce que sensations et idées n'auraient ni sens ni existence s'il n'était lui-même dans la sensation et dans l'idée pour leur donner le sens et l'existence. L'écueil ici, c'est que si l'on s'attache opiniâtrément au caractère de nécessité qui marque les premiers faits de la connaissance, la personnalité de l'animal s'esquive insensiblement, et le signe prend la place de l'être. Mais ce signe, à quoi sert-il et à qui sert-il?

Il suffit de se poser cette question pour retrouver l'individu qui bénéficie du signe, et c'est précisément dans l'usage qu'en fait l'individu que l'on pourra découvrir à côté du mécanisme la signification la plus générale de ce même mécanisme.

Or nous avons vu que, dans toute la série animale, l'œuvre des sens apparaît comme l'auxiliaire indispensable attaché à la satisfaction des appétits. C'est là son caractère le plus général, et ce caractère se retrouvera partout où il existera un organe sensible. L'œuvre sensible avec son cortége de notions nécessaires vise la vie dans sa succession. Durer et se reproduire, voilà ce que cherche l'animal, et il y réussit avec l'aide de ses sens; remarquons que, pour durer et se reproduire, il est parfaitement inutile d'être un savant; cela se voit tous les jours en Allemagne comme en France. Il y a donc un degré de connaissance que l'on peut qualifier de nécessaire; il répond exactement aux nécessités d'entretien de la vie physique, et il n'est aucun animal qui puisse s'y soustraire.

Mais s'il est impossible de faire une exception pour l'homme, il est vrai de dire que celui-ci franchit ce degré de la connaissance et accomplit une série d'opérations où le caractère de nécessité va de plus en plus s'effaçant, et où les premières notions acquises se transforment pour un but nouveau et dans des conditions telles, que chaque individu de l'espèce humaine représente pour ainsi dire une variété. Pour atteindre ce but, l'homme est armé d'un privilége qu'on ne retrouve nulle autre part dans la série animale; ce privilége se traduit par le langage.

De l'idée qui succède à la sensation dont elle est la transformation et qui, commandée par un fait antérieur, commande elle-même un fait de connaissance dont elle

est l'élément nécessaire; de cette idée, disons-nous, l'homme peut faire l'analyse, et l'on ne prétendra pas sans doute que cette idée s'analyse elle-même; car si elle suffisait à terminer l'œuvre qui commence à la sensation, on n'apercevrait plus pourquoi cette œuvre différerait chez l'homme et chez les autres animaux. C'est en suite de cette analyse que l'esprit humain, parmi toutes ces idées, découvrant des caractéres communs, les assemble entre elles par ce qu'elles ont de commun, abstrait le caractére qui marque l'assemblage et lui donne un nom. Or cette opération ne s'accomplit plus mécaniquement.

En effet, quoiqu'on n'ait pas encore distingué dans le cerveau le lieu où la sensation se produit du lieu où elle s'imprime, on peut cependant admettre qu'il existe un lieu différent pour la sensation vive, qui passe, et pour l'impression, qui persiste; mais cela n'explique pas le fait de la transformation en idée de la sensation. Dans le cas le plus favorable à la doctrine de Buchner, il y aura toujours entre l'impression et l'idée cette différence que la première est un fait physique et l'autre un fait spirituel, et l'on pourra se rendre aisément compte de cette différence en remarquant l'effort qu'il faut souvent faire pour retrouver l'idée, tandis que l'impression, si elle est un fait acquis à la substance cérébrale, ne peut avoir de réalité que par sa persistance. Toutefois, bien que la transformation soit inexplicable, l'idée reproduira toujours par quelque point la sensation dont elle est la transformation, et par là on peut juger de sa nécessité; pour trouver dans la création d'une langue la même nécessité, il faudrait qu'il y eût dans le cerveau un lieu où chaque molécule porterait une étiquette qui serait le nom correspondant à chaque caractère abstrait; autrement dit, puisque le caractère abstrait est le même, puisque le procédé d'ab-

straction est le même, il faudrait que le même mot répondît pour tous les hommes au même caractère et qu'il y eût une seule langue pour toute l'humanité. Or cela n'est pas.

Dès lors à côté de la nécessité que l'homme partage avec tous les animaux de puiser ses premières connaissances dans le mécanisme où le fait physique est sans exception engagé pour subir une transformation, à côté de la nécessité qui lui commande, en vue de sa conservation matérielle, de mouler ses premières opérations sur ce mécanisme d'où sortira sous une première forme le fait à connaître, sa personnalité libre apparaît dans sa création ; il invente lui-même les signes à l'aide desquels il pourra, remontant des caractères particuliers aux caractères plus généraux, frayer sa voie à travers l'immense diversité des choses vers l'unité qu'il poursuit. Son œuvre spirituelle n'est plus dès lors liée à la satisfaction des appétits; il semblerait, au contraire, que dans cette œuvre l'homme travaille constamment à éliminer l'élément matière qui constitue la diversité et la spécialité, pour apercevoir hors de sa gangue l'essence des choses qui, une au fond, se dérobe à la surface sous l'immense variété des phénomènes.

Quand il abstrait, ce qu'il néglige, c'est précisément l'individu, l'état particulier. La gangue où le phénomène se manifeste disparaît; il ne reste plus que des caractères marquant des groupes de phénomènes qui se rapprochent de plus en plus pour se confondre entre eux sous une marque encore plus générale. Ainsi de suite. C'est en opérant ainsi d'abstraction en abstraction que l'homme, à côté des phénomènes dont il était dans sa nécessité physique de faire une expérience continue et diversifiée, découvre l'ordre unique qui préside à la construction de

toutes choses; il ne s'agit plus ici de sensations et d'impressions qui se poursuivent fatalement et sont engagées à la suite dans un mécanisme qui les recueille au fur et à mesure de leur présentation, sans choix, sans ordre et souvent très-incomplètement, si l'on se préoccupe de la cause extérieure qui les provoque. Certes, quand il s'agit des besoins de la vie physique, ce sont ces sensations et impressions qui, entrées pêle-mêle dans le mécanisme, forcent l'attention de l'individu, parce que c'est par elles que celui-ci reconnaîtra l'objet particulier dont il a besoin. Dans l'œuvre d'abstraction, au contraire, c'est l'attention qui force l'idée à paraître.

Prenons pour exemple les phénomènes qui résultent de la vision. C'est une image qui succède à la sensation. Cette image s'imprime quelque part dans le cerveau. Or cette image se confond-elle exactement avec l'idée? Il importe ici de distinguer. Pour que cette image une fois imprimée persiste et dure, il faut évidemment que la matière qui se prête à l'impression persiste et dure. Cependant cette matière se renouvelle comme toutes les matières du corps. La persistance de l'image ne peut donc pas se concilier avec le changement de la matière cérébrale, et alors comment expliquera-t-on la persistance de l'idée dans le temps? Maintenant supposons possible cette conciliation, il en résultera que l'image par sa persistance sera toujours présente dans le cerveau. Cependant l'idée n'est pas toujours présente à l'esprit, d'un côté comme de l'autre on aperçoit une différence, et dès lors pour l'expliquer, il faudra chercher dans le cerveau quelque chose comme la molécule attentive (ce qui ne donnerait pas encore la raison de tous les phénomènes), ou reconnaître à l'esprit les facultés qu'on lui nie.

C'est par suite d'une faculté spéciale que l'esprit hu-



main dépouille chaque image transformée en idée de ce qu'elle a de particulier, c'est-à-dire précisément de ce qui dans l'objet représenté correspond aux besoins particuliers, aux nécessités immédiates et successives de la vie physique. Pour son œuvre nouvelle il ne conserve de l'image que le caractère par où celle-ci pourra se confondre avec d'autres images semblablement dépouillées. Et c'est ainsi que, si l'on considère l'œuvre totale, l'homme, à côté de l'univers, qui pour ses sens se traduit par l'infinie diversité, reconstruit par son esprit réfléchi un autre univers, qui est le même, mais qui n'apparaît plus que par l'essence des choses, et, grâce à la lumière empruntée aux lois, se reforme de plus en plus visiblement sous l'unité où réside sa cause.

Tandis que les sens transmettent au cerveau pièce à pièce et pêle-mêle, le monde borné dans lequel l'animal a pour condition de vivre, l'esprit humain assemble toutes ces pièces, découvre les rapports par lesquels, au fond, ces pièces s'ajustent entre elles, et éliminant de plus en plus la matière, qui est le champ et la substance de la diversité, poursuit dans son unité la cause et reconstitue tout l'univers qu'il ne voit pas, par l'ordre qu'il a découvert dans la parcelle d'univers qu'il voit.

Dès lors si l'on juge l'œuvre de la connaissance humaine par les résultats qu'elle atteint et ses procédés de développement, on est amené à conclure que, dans les premières opérations de son esprit, l'homme est soumis à la nécessité de l'idée, qui répond à la diversité du monde borné, dont la vie physique n'est elle-même qu'une des diverses manifestations; mais que, dans cette partie de son œuvre, où il ne vise plus la satisfaction des appétits, il est libre en face de l'unité, dont il n'a d'abord qu'une intuition lointaine, de poursuivre cette unité et

de s'en rapprocher de plus en plus. Il est né animal avec toutes les nécessités qui incombent à cette condition, et, sous cette condition, partout il se heurte à la diversité; mais il est libre, quittant la surface ondoyante, où les phénomènes se succèdent dans la gangue préposée à leur diversité, de descendre dans la couche profonde où les rapports effacent de plus en plus les différences manifestées par les sens. Il ne peut pas ne pas être un animal, là est sa nécessité, qui se retrouvera jusque dans le premier mécanisme de sa connaissance; il peut parfaitement être ou ne pas être un savant, cela se voit tous les jours, là est sa liberté, qui se retrouve dans son œuvre nouvelle, et s'accuse moins par le degré de science acquise que par la volonté de l'avoir acquis. Le langage révèle le privilége, grâce auquel l'humanité manifeste, dans ses idiomes divers, qu'elle a autre chose que des appétits à satisfaire. Or quand Buchner arriverait à découvrir dans le cerveau la case du langage, de même qu'il croit avoir découvert la case des images, il n'en demeurerait pas moins certain que si la case aux images s'est remplie mécaniquement, le sujet sentant étant impuissant à fabriquer seul ces images, c'est le sujet pensant, qui luimême a inventé les mots et rempli la case du langage. Mais si le sujet sentant et le sujet pensant sont le même sujet, le rapprochement que nous venons de faire suffit à indiquer ce point, où la nécessité s'arrête et où la liberté commence. Nous bénéficions aujourd'hui d'une langue toute faite; il ne faut cependant pas oublier que cette langue ne s'est pas faite toute seule, ni surtout qu'elle pouvait être faite autrement. Pour s'en convaincre, on n'a qu'à mettre en présence un Allemand et un Français.

Ces observations présentées, nous revenons à la pro-

position de Buchner pour nous demander, si dans les données mêmes de la doctrine, cette proposition est juste. L'auteur, dans son livre, évite avec le plus grand soin de distinguer la notion sensible de la notion scientifique; de là résulte une confusion fâcheuse dont nous devons signaler la cause. Comme nous allons le voir en effet, Buchner déclare que toutes les notions au début sont sensibles, puis, quand il ne s'agit encore que de révélation, il procède pour son exposition comme si nous n'avions que des notions scientifiques. Il faut spécifier.

Quand un animal éprouve une sensation, il peut arriver et il arrive souvent qu'il ne discute pas à la façon des savants sur la cause et l'effet; mais il sait si bien qu'il a senti quelque chose qu'immédiatement ses actes se mettent en harmonie avec sa notion pour la révéler. Qu'il lui tombe un moellon sur l'échine, il sentira d'abord et saura certainement qu'il a senti, ignorât-il d'ailleurs les propriétés de l'objet qui l'a assommé et les lois de la pesanteur. Nous ne croyons pas davantage que l'ignorance soit un paratonnerre et que notre voisin, le charbonnier, soit garanti de connaître les sensations que procure la foudre parce qu'il n'a jamais entendu parler de l'électricité. L'enfant crie parce qu'il a faim. Dira-t-on qu'il sent la faim et ne la connaît pas? Pourquoi crie-t-il alors? Le cri fait-il partie du phénomène de la sensation de la faim? A quels concerts l'humanité serait conviée! Si entre la sensation et le cri il existe quelque chose, ce quelque chose est la connaissance de la sensation, et ce cri signifie : J'ai faim. Nous avons donné aux choses un nom; cela est assurément fort bien imaginé. Mais, de ce qu'on ne connaît pas le nom, s'ensuit-il qu'on ne connaisse pas la chose, surtout lorsqu'il s'agit d'une sensation, et si Buchner allait au Japon, ne saurait-il plus

qu'il a faim parce que le mot lui manquerait pour traduire son besoin dans la langue du pays?

Il y a donc là un premier point à établir. Dans toute sensation, d'où qu'elle vienne, ce que l'animal connaît d'abord, c'est que c'est lui qui l'éprouve; ce n'est que plus tard qu'il connaîtra autre chose. Le sentiment de l'être est le fond vivant de la sensation, l'élément indispensable, faute duquel, toute sensation cessant, il n'y aurait plus que des mouvements dans la matière. Sans doute, pour traiter la question très-complexe de la différence qui distingue la force spirituelle de la matière, nous n'avons pas encore des éléments de discussion suffisants. D'ailleurs, nous ne discutons ici que les affirmations de Buchner en cherchant à isoler l'œuvre des sens dans sa signification réelle, et si la question n'est pas dans toutes ses données mûre pour une solution, nous avons cependant des éléments de certitude pour la donnée spéciale que nous étudions.

Ainsi donc, au fond de la sensation gît, en dehors de toute spécialité, le sentiment de l'être vivant. Avant de faire usage de ses sens, l'animal s'est déjà senti quelque part dans son besoin, et la preuve, c'est que précisément il traduit son sentiment par la mise en exercice de ses sens, qui, pour lui devenir utiles, devront être laborieusement éduqués. C'est à ce sentiment que correspond la première notion, idée sans image de l'être qui sera le fond spirituel de toutes les idées provoquées du dehors. De même que dans la sensation, l'individu se sent d'abord lui-même avant l'image, de même l'idée, qui correspond à ce premier sentiment, l'intéresse lui et lui seul indépendamment de l'image qui empruntera ce qu'elle a de particulier à quelque chose du dehors qui n'est pas l'individu. C'est pourquoi nous dirons que, même au point

de vue de sa force physique, l'individu se révèle à lui-même, non pas parce qu'il se découvre à l'aide de ses sens, mais parce qu'il met ses sens en exercice pour son besoin qu'il a déjà senti, et par là déjà la proposition de Buchner ne serait pas juste.

Elle ne l'est pas davantage si nous observons comment l'homme acquiert ses premières notions, qui sont toutes des notions sensibles. La question change ici d'aspect, il ne s'agit plus de démontrer qu'une force peut nous être révélée sans l'entremise des sens; il s'agit de démontrer que, même dans les notions acquises par l'entremise des sens, ce n'est pas par les changements observés dans la matière que la force nous est révélée. Suivons donc les phénomènes dans l'ordre de succession où ils se produisent.

L'animal ne se borne pas à connaître qu'il est lui-même dans la sensation qu'il éprouve, il cherche à en découvrir la cause extérieure pour l'utiliser ou l'éviter selon ses besoins, et c'est avec ses sens qu'il y parvient. En effet, le milieu où vivait la greffe n'est plus celui de l'individu qui, tombé dans l'univers et chargé désormais de son entretien, va sentir le mouvement de l'univers entrer en lui par des voies nouvelles appropriées à l'immensité de ce milieu, et c'est à l'aide de son appareil sensible, qu'il entre en communication avec ce milieu. Or que se passe-t-il ici? Buchner, sans doute, ne contestera pas que le soleil n'entre pas, en tant que matière, dans le cerveau de l'animal qui en perçoit la chaleur et la lumière. Quand l'auteur assiste ravi à l'exécution d'une symphonie de Wagner, nous n'imaginons pas, pour expliquer ce ravissement, que tous les instruments de l'orchestre ont envahi avec leur cuivre l'encéphale du docteur. Lorsque nous pénétrons dans un lieu chauffé, ce qui

arrive avant tout à notre connaissance, c'est la sensation de chaleur dont le foyer extérieur peut nous demeurer caché. Sans doute, il est fort important pour nous de découvrir dans nos alentours la source des mouvements qui nous impressionnent, car notre vie le plus souvent en dépend; mais ce que nous voulons établir, c'est que du monde extérieur nous ne sentons que les mouvements, autrement dit les forces, et c'est par là seulement que nous pourrons plus tard savoir quelque chose de la matiére.

Mais, dira-t-on, ces forces sont inhérentes aux matières extérieures; d'autre part, l'esprit est inhérent à la substance cérébrale, si bien qu'en réalité il n'y a rien autre chose ici qu'une communication de matière à matière. Cela est possible; nous ne voulons pas encore le contester. Remarquons cependant : 1° que cette affirmation est précisément l'objet de la discussion, et qu'elle ne saurait avoir de valeur tant que le procès sera pendant entre la force et la matiére. 2° Et ce qui importe surtout, c'est qu'il ne s'agit ici que de révélation, et que suivant le fait de notre connaissance dans son développement progressif, nous n'avons à nous préoccuper que de l'ordre dans lequel les forces et les matières se révèlent à notre connaissance.

Or, en ce qui concerne le cerveau, Buchner ne contestera pas que, s'il en connaît la force, il n'en connaît encore guère la substance. Ce qui est certain, c'est que, dans l'ordre de succession des révélations, le cerveau n'est qu'une découverte tardive de la pensée; sans doute l'auteur espère, en étudiant cette matière morte à l'aide de ses sens, pouvoir y localiser l'esprit, cette force vivante. Mais, avant tout, il faut qu'il connaisse celui-ci; car non-seulement c'est par lui qu'il pourra faire son étude, mais s'il ne le connaissait point, avant de chercher

où le placer, quel sens aurait son étude et quelle lumière jaillirait de ses coups de scalpel? Certainement avant de savoir qu'il avait un cerveau, Buchner s'était déjà révélé à lui-même comme esprit; pour écrire son livre il a même dû faire un peu de psychologie, et alors pourquoi dénigrer les psychologues, quand on est contraint d'avouer qu'on les a imités si peu que ce soit?

Que maintenant l'esprit soit inhérent à la matière cérébrale, nous n'avons pas encore besoin de le savoir. Sans doute cela intéresse notre connaissance, mais cela ne pourra arriver que plus tard à notre connaissance, et beaucoup de gens qui l'ignoreront toujours n'en continueront pas moins de penser et de savoir qu'ils pensent. Dans ce cas spécial donc, loin que ce soient les changements de la matière cérébrale qui nous révèlent la force esprit, c'est non-seulement par la révélation, mais par la connaissance de celle-ci que nous pourrons connaître quelque chose de celle-là.

En ce qui concerne les matières extérieures, nous avons le même raisonnement à faire. Il est très-possible que les forces soient inhérentes aux matières; mais puisque la question n'est pas tranchée, je puis aussi bien imaginer que la matière ne change que parce que la force a changé, et que les métamorphoses de la matière ne sont que la traduction des métamorphoses de la force. Ce qui demeure certain pour nous, c'est que les sens ne transmettent que des mouvements, autrement dit des forces. D'où nous tirons cette conclusion rigoureuse : si, d'une part, ce qui nous est d'abord révélé en nous-mêmes, c'est le fait de notre perception, de notre sensation, de notre idée, autrement dit de notre force; si, d'autre part, les sens ne transmettent que des forces, ce qui nous est révélé avant tout du dedans et du dehors, c'est la force. Nous avions



donc raison de dire que Buchner avait renversé les phénomènes pour les faire concorder avec la thèse et que sa proposition n'est pas juste.

Et maintenant il est facile de reconnaître pourquoi Buchner a commis cette erreur. C'est précisément parce qu'il n'a pas voulu distinguer la notion sensible de la notion scientifique. Après avoir dit que les notions sont toutes sensibles au début, il substitue pour expliquer les premiers faits de notre connaissance un procédé scientifique à la révélation réelle. Si la vie n'est qu'une expérience continue, l'individu, au début de l'expérience, ne connaît d'autre changement que le changement de ses sensations; et puisque les sens ne transmettent que des forces, la modification de l'individu répond directement au changement de ces forces. Voilà le premier fait; si maintenant ces forces ne nous sont pas scientifiquement connues, notre ignorance change-t-elle quelque chose à la révélation sensible et à la succession des phénomènes? Sans doute, quand notre connaissance sera plus avancée, l'affirmation de Buchner pourra s'appliquer à l'un des procédés de l'esprit en quête de science. Le savant qui, n'expérimentant plus pour les besoins de sa vie, poursuit à travers les matières la force dont il veut connaître la nature, tout au moins les effets, reconnait que partout où la matière a changé, une force nouvelle a passé, et ces changements deviendront la piste sur laquelle il s'engagera pour suivre et saisir scientifiquement la force; mais ce procédé suppose et sous-entend toute une série d'opérations antérieures; il se greffe sur la révélation sensible, pour laquelle des forces seules ont communiqué entre elles, d'où qu'elles vinssent d'ailleurs, et quelle que fût leur origine.

Nous avons donc le droit de dire, en admettant avec

Buchner que les notions sont toutes sensibles au début, ce qui revient à dire, que la sensation est la première révélation : La sensation révéle deux forces : l'une qui sent, l'autre qui est sentie ; ce n'est que plus tard que la matière sera révélée, et nous pourrions en emprunter la preuve à l'auteur lui-même. Car, dans sa classification, il donne aux forces extérieures un nom, que l'on pourrait tout aussi bien attribuer aux sensations ; il les confond presque sous une désignation commune, tellement elles se touchent de près dans le phénomène et dans le fait de notre connaissance première ; il y avait cependant là une indication.

Que si maintenant la nature de la force nous est scientifiquement inconnue, que si la matière, dont la révélation est postérieure, offre à nos moyens d'étude le seul champ maniable que nous puissions remuer et expérimenter, pour suivre la force sous ses nombreuses métamorphoses, cependant notre ignorance de celle-ci au point de vue scientifique, et notre nécessité de l'étudier dans les matières, qu'elle modifie en se métamorphosant, ne fondent pas Buchner en raison pour intervertir l'ordre de succession des faits, en ce qui nous concerne dans le phénoméne complexe que nous considérons.

Plus tard sans doute, dans l'ordre de succession de nos procédés de connaissance, se posera la question de savoir si la force communiquée du dehors appartient en propre à la matiére où elle se manifeste, ou si celle-ci n'est autre chose que la gangue inerte, où la force enchaînée par une loi supérieure se métamorphose constamment pour l'exécution d'un plan qui lui est commandé.

C'est alors aussi, qu'en présence de son cerveau, découverte de sa pensée, l'homme qui confond la force avec la matière, sans tenir compte des rapports qui les dis-

tinguent si formellement, rapports qui constituent toute la science et marquent leur réalité par le développement même de l'esprit, c'est alors, disons-nous, que l'homme troublé se demandera si ce n'est pas son cerveau qui pense, et s'il n'est pas lui-même une simple illusion de sa pensée, un être imaginaire.

Ces questions se reproduiront sous une autre forme, quand nous aurons des éléments de discussion suffisants; quant à présent cependant, nous pouvons dire : si la vie n'est pas dans le cerveau, si le sentiment et l'idée sans image de l'être en sont absents, si la force n'y est pas spirituellement éclose, nous voyons bien que la matière cérébrale, comme toutes les autres matières, sera entraînée dans le mouvement universel, mais il n'y aura plus de perception, partant plus d'idée ni de connaissance. Cette substance, qui tantôt est vivante et tantôt ne l'est plus, ne pense certainement, si elle pense, que lorsque la vie l'anime ; or, si la pensée n'est qu'en condition dans cette matière, peut-on affirmer que cette matière est la cause et le principe de la pensée ? Quand Buchner étudiera le cerveau, nous le suivrons volontiers dans son exposition ; une expérience concluante, pour prouver que l'esprit est inhérent à la matière cérébrale, consisterait, nous l'avons déjà dit, à montrer sur une table de dissection un cerveau qui pense. En attendant la démonstration, nous persisterons à croire que cette substance, qui tantôt pense et tantôt ne pense pas, est mise et maintenue par une force au point organique nécessaire pour le besoin de l'individu, c'est-à-dire pour une fonction. L'animation précède de toute nécessité la fonction. Elle en est le fond et la raison.

Si nous considérions maintenant en eux-mêmes les divers procédés de notre connaissance, nous pourrions

presque, sur ces premières données, pressentir, dans l'œuvre spirituelle de l'homme, à quoi correspond le procédé d'abstraction. Nous avons vu que si la matière est le champ de la diversité, l'esprit, par voie d'abstraction, élimine de plus en plus ce qui est particulier, ce qui est divers, pour reconstituer l'univers sous son unité fondamentale, essentielle. Nous expérimentons tous les jours : 1° que des mouvements sont transmis de la matière ondoyante aux organes des sens, et que ceux-ci, divers eux-mêmes, au nombre de cinq, transmettent diversement ces mouvements au cerveau ; 2° et que ces mouvements se reconstituent entre eux, derrière les sens, dans l'organe, où ils s'épuisent physiquement pour prendre une forme unique, qui est la forme spirituelle. Les faits eux-mêmes nous conduiraient donc à penser que la matière répond seule à la diversité, tandis que seule la force répond à l'unité ; dès lors, dans le travail d'élimination que l'homme accomplit par voie d'abstraction, c'est la matière qu'il élimine successivement au fur et à mesure qu'il en a extrait des caractères de plus en plus généraux pour reconstituer de plus en plus dans son unité la force, qui se dérobe sous l'immense variété des phénomènes.

Puisqu'il s'agit ici de révélation et de connaissance, nous sommes en droit de chercher à quoi correspondent, dans l'univers physique, nos divers procédés de connaissance et la nature des résultats auxquels ils nous conduisent. N'oublions pas cependant que nous avons pour but simplement de discuter la valeur des affirmations de Buchner, et, dès lors, ne laissons pas la discussion s'égarer. Nous venons de voir comment Buchner, simplifiant le problème, fait table rase des premières opérations par lesquelles nous arrivons à la notion de matière. Il

prétend connaître celle-ci d'abord; il l'érige en principe absolu, lui confère la force pour attribut, et, dès la première page du livre, la question se trouve ainsi résolue par une simple affirmation ; il importe maintenant de savoir comment nous avons par les sens la notion de matière. Mais, avant de faire cette recherche, nous ferons remarquer aux libres penseurs que la suppression du libre arbitre découle directement du principe de Buchner. D'autre part, dans le livre *Force et matière*, où l'auteur est obligé de conserver le mot âme, n'en trouvant pas de meilleur pour exprimer ce qu'il dit ne pas exister, on voit bien que l'âme cherche partout à abdiquer sans jamais y réussir. L'acte d'abdication est lui-même un acte de la force spirituelle, et, par le procès qu'il intente à son esprit, Buchner prouve, aussi lumineusement que possible, qu'il n'est pas une machine aveugle jetée dans le mouvement inconscient des matières.

CHAPITRE VI

DE LA NOTION SENSIBLE

L'auteur néglige de nous faire remarquer à quelles erreurs considérables nous exposent les notions sensibles. Comment, avec ces notions, Buchner trouvera-t-il pour sa doctrine un fondement solide?

L'œuvre des sens intéressant la vie dans sa succession est, nous l'avons dit, l'auxiliaire indispensable attaché à la satisfaction des appétits, et le but sera atteint quand l'animal sera par elle mis en état de satisfaire ses besoins. Or il suffit pour cela que l'animal connaisse la cause immédiate, apparente; par ses sens, il se fait du monde extérieur un tableau qui le guidera dans tous ses actes. Certes, si l'on compare les notions qui résultent de la sensation avec les notions scientifique, il faudrait n'avoir pas pratiqué les hommes pour ne pas savoir que les premières sont, en très-grand nombre, des erreurs, et cependant, au point de vue du résultat qu'elles visent, l'erreur n'existe pas. Nous entendons par là que ce résultat étant

la satisfaction des appétits, tous les animaux, l'homme compris, n'ont nullement besoin d'être des savants pour vivre et se reproduire ; ils le prouvent tous les jours. Pour l'animal, tout est divers : sensations et mouvements se confondent sous cette diversité; lui cependant s'en démêle et s'y retrouve, bien qu'il ne connaisse pas les mouvements sous un nom scientifique.

La question se présentait tout autre pour Buchner, qui a fait une classification du mouvement et énuméré huit forces différentes. Au fond, Buchner croit à l'existence d'une force universelle qui produit tout le mouvement, puisque les forces qu'il distingue ne sont que des modes du mouvement; mais il confesse ne point connaître cette force dans son unité. Cependant, comment a-t-il procédé pour établir sa classification? Nous l'avons déjà dit, cette classification pourrait aussi bien s'appliquer aux sensations. Prenons des exemples :

J'expose ma main au feu, et j'éprouve une sensation de chaleur. Que dois-je entendre par ce mot chaleur? Nulle autre chose que la sensation perçue. Cette bûche, qui brûle en vertu d'un mouvement quelconque, n'est chaude que pour moi, qui ai des sens pour percevoir ce mouvement d'une certaine façon. Parmi les mouvements qui agitent la matière, il en est un qui, se propageant de molécule à molécule, produit la combustion; si je n'étais pas armé d'un appareil qui me permît de percevoir à distance ce mouvement, je serais constamment exposé à la combustion. Mais la sensation que j'éprouve est-elle précisément ce mouvement? Du tout, et pour la conservation de ma vie cela n'est pas nécessaire. Je sens qu'il y a du feu quelque part, et cela suffit. N'est-il pas évident que, d'après la disposition différente de mon appareil sensible, le même mouvement peut provoquer en moi deux sensa-

tions différentes; la main que je présente au feu n'est pas toujours dans les mêmes conditions de température. Mais, dira-t-on, les sensations seront toujours de même nature, quoique différentes par la quantité, et s'il y a une différence dans les conditions, elle résulte toujours d'une action de la matière en vous ou au dehors. Cela est possible, mais d'abord il ne faut pas oublier que nous nous occupons ici de la diversité de nos sensations au point de vue de la réalité de nos connaissances. Or, parmi les sensations diverses que peut provoquer en moi un même mouvement, de laquelle partirai-je pour avoir de ce mouvement une notion exacte? Dans mon expérience il me faudra toujours tenir compte des conditions où se trouve placé mon appareil sensible, c'est-à-dire supposer connu le rapport exact qui existe entre l'une de mes sensations et le mouvement. Or c'est précisément ce que je cherche; et, en le cherchant, je poursuis déjà la notion scientifique pour la démêler de la notion sensible.

Si devant un même foyer j'expose ma main à telle distance, puis à telle autre, j'éprouve deux sensations différentes, et je pourrais déjà me rendre compte de la différence des sensations par la différence des distances; aucune de ces sensations cependant ne correspondra exactement au mouvement qui est dans le foyer. Si, pour compléter l'expérience, je mets la main sur les charbons, au lieu d'une notion scientifique, j'acquiers immédiatement une notion de douleur. Devrai-je conclure qu'il y a de la douleur dans ce charbon? Nullement; cela me conduira seulement à penser qu'il y a dans l'expérience une part qui me revient exclusivement, et dès lors peut me tromper sur la réalité de ce qui revient à la matière; ce qui contribue surtout à entretenir la confusion dans les esprits, c'est que nous désignons par le même nom, *chaleur*,

le phénomène sensible qui est en nous, et le mouvement qui est dans la matière. L'animal, qui n'a pas de prétention aux académies, apprécie tous les mouvements par l'agrément ou la douleur qu'il en éprouve; c'est par là qu'il distingue dans le monde extérieur ce qui lui est utile de ce qui lui est nuisible, et il est extrêmement rare qu'il se trompe; mais les notions d'agrément et de douleur qui correspondent à la notion sensible ne nous feront rien connaître du mouvement, et nous serons obligés de recourir à des procédés particuliers pour en acquérir la notion scientifique, c'est-à-dire, sous ce terme *chaleur*, découvrir deux choses distinctes : l'une qui est en nous, et l'autre qui est en dehors de nous.

Notre œil est disposé pour recevoir d'une certaine façon un mouvement ondoyant que nous appelons lumière; c'est par là surtout que nous pourrons distinguer, dans le milieu où nous vivons, ce qui nous convient de ce qui ne nous convient pas. Or, cependant, ces ondes ne sont lumineuses que pour nous et parce que nous avons des yeux; s'il n'y avait pas d'œil au monde, il n'y aurait pas de lumière, il n'y aurait plus qu'un mouvement particulier de la matière. Quelles notions fournit l'œil? Ce qui importe à l'animal, c'est d'apercevoir toujours les objets sous le même jour et dans le même rapport, alors même que son voisin, avec un œil différent, les apercevrait sous un autre jour et sous une autre distance. Les vieillards ne mettent pas de lunettes parce que le mouvement lumineux change, c'est leur organe qui se modifie et en même temps leurs sensations. Or, sans lunettes, ils ne verraient plus les objets comme ils les ont toujours vus et ne pourraient conserver des distances l'idée qu'ils en ont toujours eue; il suffit de se placer devant l'œil un verre grossissant pour s'assurer que le même objet peut

fournir deux notions très-différentes de volume et de distance, si nous jugeons d'après nos sensations.

Nous sommes convenus de désigner telle couleur par le mot bleu, cette couleur répond à une sensation spéciale qui nous la fait reconnaître. Probablement cette sensation est la même chez tous les hommes. Qui me prouve cependant que mon voisin ne voit pas jaune ce que j'aperçois bleu et que les modifications de son organe visuel sont toujours identiques aux modifications du mien? Peut-être, entre nous, n'y a-t-il de commun que le terme bleu; car si, par exception, mon voisin a toujours vu jaune ce qu'on est convenu d'appeler bleu, il se servira toujours du terme bleu pour désigner ce qu'il voit jaune; le nom étant dans l'esprit et non dans les choses, la même expression répondra à deux sensations différentes, et cependant nous croirons avoir eu la même sensation, parce que nous l'avons semblablement exprimée. Ce qui importe pour mon voisin, comme pour moi, c'est de voir toujours de la même façon.

Il est inutile d'ajouter que le son, les odeurs, les saveurs, nous offriraient à considérer des phénomènes semblables; nous pouvons donc dire, avec une entière certitude, que par la sensation seule nous n'aurons jamais une idée exacte de la matière. Pour obtenir la notion scientifique, nous devrons isoler expressément ce qui est à la matière de ce qui est à l'appareil sensible, à l'âme elle-même; tout le monde sait que le même mouvement peut provoquer deux sensations différentes, selon que l'âme est attentive à ce qui se passe en elle-même ou au dehors.

Sans doute, on dira qu'à chaque mouvement particulier répond une sensation particulière comme ce mouvement, et qu'ainsi la sensation suffit à faire reconnaître la

nature du mouvement. Cela pourrait être juste, si nous n'avions qu'un sens à notre disposition, mais nous en avons plusieurs. Or supposons que deux de nos sens puissent communiquer au cerveau un seul et même mouvement, nous éprouverons certainement deux sensations de nature différente. Eh bien, des expériences récentes tendent à démontrer que la lumière et la chaleur sont une seule et même chose, et l'on admet aujourd'hui que le mouvement de l'une est exactement le mouvement de l'autre. Transmis au cerveau par l'œil ou par les nerfs qui s'épanouissent à la peau, ce mouvement provoque cependant deux sensations très-différentes que nous distinguons par les noms de chaleur et de lumière. Buchner donne donc précisément à un seul mode du mouvement deux noms qui ne correspondent en réalité qu'à deux modifications différentes de notre âme. Évidemment ici la cause de l'erreur gît dans l'organisation de l'appareil sensible; certes, nous ne nous plaindrons pas du luxe de moyens qui a été mis à notre disposition pour garantir et assurer notre existence physique; mais ce luxe, qui est le salut de l'animal, est en même temps une source vive d'erreurs pour l'esprit en quête de la vérité scientifique. C'est pourquoi nous disons qu'en laissant, par le vague de sa proposition, la connaissance de l'homme obscurément engagée dans les phénomènes sensibles, l'auteur semble avoir pour but d'assigner au monde spirituel les bornes mêmes du monde sensible; mais alors nous ne comprenons plus pourquoi Buchner parle de lois universelles qui régissent tous les mondes par delà notre horizon; il a dû nécessairement se dégager de la sensation pour acquérir cette notion.

Nous nous résumons. L'œuvre des sens est l'auxiliaire indispensable des besoins physiques. Elle répond à la di-

versité du monde extérieur, qu'elle complique pour plus de sûreté. Elle a pour résultat de fournir des rapports relatifs, subordonnés à la personnalité de chaque animal. Si, pour connaître les choses du dehors, l'homme passe nécessairement par la sensation, celle-ci, cependant, ne révèle point autre chose que l'état relatif, dans lequel l'homme, en tant qu'animal, se trouve par rapport aux autres objets extérieurs. Pour avoir de ces objets une notion scientifique, il faut que l'homme sorte de sa sensation pour la considérer, en éliminer tout ce qui lui est personnel, et de l'image qui répond à l'objet extérieur, ne garder que les caractères par lesquels cette image pourra être comparée et confondue avec d'autres images. La science, dans son œuvre, tend constamment à supprimer les différences, c'est-à-dire la diversité; elle remonte sans cesse des causes les plus immédiates, les plus apparentes, aux causes plus générales enfouies sous les phénomènes, et son œuvre ne sera terminée que lorsqu'elle aura découvert la cause unique. Sans doute, ce n'est pas demain qu'elle fera cette conquête; mais nous savons dès aujourd'hui que, si elle poursuit l'unité, elle ne modèle certainement pas son œuvre sur celle des sens, qui ne traduisent que la diversité. L'expérience lui révèle sur quels points portent ses plus grandes chances d'erreurs, et les lois déjà découvertes lui inspirent une méfiance salutaire des classifications absolues. Certes, en l'état de nos connaissances, les classifications ont leur utilité et leur nécessité, mais il faut aussi reconnaître leur relativité. Buchner lui-même, malgré sa classification, pressent qu'il existe une force unique, et que les lois aujourd'hui connues se coordonneront quelque jour pour se rapporter, dans leur ensemble, à une loi supérieure qui les contiendra toutes. Devait-il donc se presser de conclure

quand la question est toujours à l'étude, alors surtout que dans sa marche progressive, pour la résoudre, l'homme élimine de plus en plus la diversité, qui est la marque de la matière pour atteindre la force dans son unité?

CHAPITRE VII

L'auteur emprisonne son système dans une impasse dont les issues sont gardées : l'une, par la loi qui demeure inexpliquée, l'autre, par l'esprit qui demeure inconnu. Il ne s'aperçoit pas que le cerveau, découverte tardive de l'esprit, est précisément l'inconnue dans la question ; que pour savoir de lui quelque chose et localiser l'esprit, il est absolument indispensable de connaître d'abord celui-ci, et enfin qu'il pose sur le système, que son esprit conçoit et défend le plus formidable des points d'interrogation, quand il confesse ne pas connaître ce même esprit.

La première révélation, nous venons de le voir, est une sensation ; deux forces s'y rencontrent : l'une, qui sent ; l'autre, qui est sentie. La force, qui est sentie, apparaît diverse : 1° comme les sens qui la transmettent, et c'est le point de départ de certaines classifications ; 2° comme les matières qu'elle métamorphose et dont, précisément à cause de la métamorphose, le mouvement cesse d'être uniforme, et c'est là le fondement de certaines doctrines qui ne veulent pas distinguer l'unité de la diversité. Dans l'ordre de la révélation, c'est par la force seulement que nous pourrons savoir quelque chose de la matière, et si celle-ci plus tard devient le champ dans lequel nous pourrons poursuivre scientifiquement la force, n'oublions

pas cependant que sa notion demeure toujours fort obscure, qu'elle répond à l'infinie diversité et ne s'éclaire que sous les états où la force lui constitue une permanence appréciable.

Buchner connaît la matière d'emblée et il l'aperçoit avant tout le reste avec ses grands attributs. Elle est non-seulement la force, elle est encore la loi. Pour s'en convaincre, il suffit de regarder ce qui se passe dans l'univers. Nous ne pensons pas qu'il suffise d'avoir des yeux pour savoir ce qui se passe dans l'univers ; admettons cependant que Buchner ait pu, dès le principe, acquérir la notion de matière ; où sa doctrine va-t-elle aboutir?

L'exposition est d'abord limpide. La matière, principe absolu, change elle-même successivement ses forces, autrement dit ses formes. Ces changements sont transmis au cerveau, qui se modifie sous leur influence, et, machine docile, traduit ses modifications par la mise en liberté d'une force singulière, l'esprit. Jusque-là la doctrine semble avoir un corps, bien que l'esprit, qui la compose, n'arrive jusqu'à lui-même que tardivement, ce qui est assez étrange. L'homme apparaît dans le mouvement des matières avec sa marque spéciale, et son caractère distinctif de relativité. Soumis à l'action des forces extérieures, il entre dans le concert universel et manifeste la force propre à sa matière, en produisant de l'esprit. Qu'est-ce donc que l'esprit? c'est ici que l'auteur s'embarrasse, et ce qui devait arriver, arrive. Pour avoir voulu renverser l'ordre des phénomènes, Buchner est obligé de confesser qu'il ne connaît point l'esprit, c'est-à-dire la seule chose au monde qui se puisse connaître soi-même. Or, quand il confesse ainsi son embarras, n'avons-nous pas le droit de lui dire : Mais si vous ne connaissez pas votre esprit, qui de votre aveu peut être

très-différent de ce que vous le supposez être, comment nous persuaderez-vous jamais que vous connaissez la matière, quand c'est par celui-là seulement que vous pouvez connaître et nous faire connaître celle-ci ? Quoi ! le doute vous retient sur la force qui connaît, et vous prétendez être certain de connaître quelque chose !

Ce n'est pas tout. Le système est engagé dans une impasse sans issue ; il rayonne stérilement sur lui-même, sans s'éclairer et sans rien éclairer. Veut-il avancer? Nous venons de voir qu'il se heurte à l'esprit, cette inconnue, dont la découverte est réservée aux cerveaux de l'avenir, et la trouée lumineuse par où passera la doctrine triomphante n'est pas encore faite. Veut-il reculer en se repliant sur son principe? il se heurte à quelque chose d'inexpliqué, qui pour cela même pourrait bien être encore l'esprit. En effet, Buchner décrète à Leipzig que la matière se transforme *proprio motu*, autrement dit, change elle-même ses forces ; dans le système, les forces ainsi changées sont les seules dont nous puissions prendre connaissance. Cependant en vertu de quelle force la matière change-t-elle ainsi ses forces? C'est ainsi que la barricade se dresse derrière le système pour le murer. L'auteur n'ose pas reconnaître à la matière une volonté, ce serait lui reconnaître l'esprit. Pour apaiser les indiscrets et se ménager une sortie sur l'inconnu, il recourt à quelque chose qui n'est ni force ni matière, et qu'il appelle la loi. Mais la loi qu'est-elle donc?

Si nous demeurions sur le terrain où Buchner s'est bénévolement placé, nous pourrions nous borner à lui dire : Si vous ne connaissez pas l'esprit, il vous est impossible d'affirmer que la loi n'est pas une œuvre de l'esprit, et la réserve vous est au moins commandée sur ce point. Mais Buchner, bien qu'il s'en défende, connaît

de son esprit plus qu'il ne le déclare, et nous pouvons être certain qu'il ne désertera pas la discussion sous le prétexte qu'il a d'abord son esprit à connaître. Nous lui répondrons donc : Vous ne doutez pas un seul instant que la loi exécutée par des forces inconscientes dans des matières aveugles ne peut être aperçue que par un esprit. Pour vous comme pour nous, il y a là une indication précieuse ; mais il était utile de n'en pas faire la remarque, dans l'intérêt de votre système, qui se trouverait ainsi, comme saisi sans pouvoir avancer ni reculer, entre l'esprit qui ferme une issue, et la loi, qui ne pouvant être aperçue que par un esprit, ferme l'autre issue.

Dans cette situation perplexe, comment Buchner va-t-il couvrir son embarras ? Il nous parle de lois, la logique ne va-t-elle pas venir en aide au philosophe ? Rappelons les qualificatifs dont il se sert pour caractériser le principe de toutes choses et de son système. Si la matière est marquée d'aveuglement et la force d'inconscience, à qui devons-nous rapporter une législation qui cependant n'est la marque ni de l'aveuglement ni de l'inconscience ? Toute législation révèle un plan et un auteur. Buchner a déjà supprimé l'auteur et le plan ; pour demeurer d'accord avec la logique, il doit nécessairement supprimer la législation ; mais il y a un obstacle, la science n'accorderait pas facilement cette suppression, qui la décapiterait.

L'auteur retient donc la loi qui n'est ni matière ni force physique, et pour cette raison-là même, il est obligé de concéder que la loi ne peut être aperçue que par un esprit. Si cette révélation resplendit exclusivement pour l'esprit de l'homme sur la terre, il y a là sans doute à côté du fait un enseignement.

Chaque chapitre d'un livre a sa nécessité et des bornes

qui obligent, mais tout en voulant ne pas égarer la discussion, nous pouvons, chemin faisant, relever certains faits dont Buchner néglige l'explication, et en tirer l'enseignement dont ils sont gros. La loi, disons-nous, n'étant ni matière ni force, ne peut être aperçue que par un esprit, et sur notre globe l'esprit humain est seul à l'apercevoir. Voilà le fait et voici l'enseignement.

La loi, en réglant les rapports de toutes choses dans l'univers, creuse entre les matières d'une part, et les forces de l'autre, le sillon lumineux par où l'esprit humain, de révélation en révélation, pourra monter jusqu'au révélateur ; il n'y a de science possible que dans ce sillon. Dans cette sphère, où seul il a le privilége de se mouvoir, l'homme à côté de l'obstacle, qui le repousse sur lui même, quand il l'aborde matériellement, aperçoit la voie par où il franchira spirituellement cet obstacle. La loi le guide, elle lui fait connaître tout ensemble son emprisonnement entre des matières et des forces, qui font pour ainsi dire la haie à son esprit, et la liberté qu'il a d'aller en avant sur l'immense tracé qu'elle illumine. Dans cette voie, l'homme aperçoit d'une part avec ses sens la diversité qui est la matière, d'autre part avec son esprit réfléchi, les forces qui, sous un nombre déjà restreint, suffisent sur tous les points du parcours à produire cette diversité. En avant brille la loi, qui au fur et à mesure qu'elle avance, transforme les forces pour les rapprocher de l'unité et les confondre à la limite dans la cause souveraine de toutes choses. Dès lors, s'il demeure une nécessité pour l'esprit, c'est celle de découvrir le législateur. Car ce législateur existe pour l'esprit, comme les lois qu'il a faites.

Si Buchner nous eût indiqué les procédés à l'aide desquels nous acquérons les notions scientifiques, il eût par

là même démontré que l'esprit humain se développe exclusivement par la connaissance de rapports qui existent entre des choses nécessairement différentes. La science, sans exception, repose sur la différence qui distingue la force de la matière. Elle n'a de raison d'être que par cette différence; toute son œuvre consiste à isoler de plus en plus la force de la matière, et l'expérience se prête toujours à cet isolement, que l'esprit complète en extrayant des faits expérimentés la loi, qui règle les conditions sous lesquelles s'associent successivement les matières et les forces. Toute découverte est la révélation d'un rapport nouveau, qui rend la distinction de plus en plus nette, de plus en plus profonde, et pour se faire reconnaître, le progrès dans les sciences n'a pas d'autre marque.

Quand il découvre que ces rapports sont déterminés par les lois, l'homme, pour peu qu'il use des procédés communs à tous les esprits, suppose immédiatement le législateur. Loin de nier Dieu, la science le révèle, si elle ne l'affirme pas. Quant à nous, nous croirons qu'une loi peut se faire sans un législateur le jour seulement où Buchner nous démontrera que l'esprit est réellement autre qu'il est; ce jour-là tous les législateurs et leurs imprimeurs officiels s'effaceront derrière la personne de leurs presses, passées à l'état de cause première.

Jusque-là, tenant compte de la relation qui existe d'une part entre les matières et les forces, d'autre part entre l'esprit humain et la loi, nous continuerons de penser qu'en s'engageant sur la voie frayée par la loi, l'homme peut déjà, par son mode de développement, pressentir sa filiation, et dans le législateur inconnu reconnaître son auteur.

Que lui apprendraient donc des forces et des matières

qui n'ont ni science ni conscience, c'est-à-dire rien en elles qui puisse former et élever un esprit? Il faut cependant que le résultat atteint par l'esprit corresponde à quelque chose dans l'univers; or ce quelque chose, nous venons de le voir, c'est le rapport élevé jusqu'à la loi. C'est donc par l'esprit de la loi, autrement dit par la pensée du législateur, que l'esprit humain compose successivement sa vie. Que Buchner veuille nous indiquer à quelle autre source son propre esprit eût pu se développer?

Ce qui nous surprend le plus, c'est, nous le répétons, que l'auteur admette l'existence des lois. Évidemment, tout l'invitait à les supprimer; la logique et les besoins du système n'ont cependant pas déterminé Buchner à porter ce grand coup au spiritualisme, et il leur fait défaut au moment décisif. En effet, si la force et la matière ne sont qu'une seule et même chose, considérée à deux points de vue abstraits par l'homme, ce raisonneur incorrigible, la logique exigeait que, pour reconstituer l'unité, Buchner écartât jusqu'à l'ombre d'une loi. Car on ne voit pas quel sens peut avoir une loi quand il n'existe qu'un terme. Reconnaître une loi, c'est reconnaître un rapport, deux termes et leur différence. Pourtant, de cette suppression, le système eût recueilli un bénéfice considérable; et Buchner, florissant de santé, eût enfin pu nous convier dans son livre aux funérailles de l'esprit mort d'inanition, mais la science n'eût pas suivi le convoi.

Nous cherchons donc vainement où pourra aboutir le système du docteur dans l'impasse où il demeure si étroitement emprisonné; l'esprit occupe les deux issues. Pour avancer ou reculer, la doctrine versera nécessairement dans le spiritualisme.

Pour éviter cette chute qui, dans les profondeurs de

l'abîme l'enverrait peut-être rouler jusqu'en face du Dieu inconnu, Buchner, tourmentant la matière, lui demande de nous démontrer comment elle peut cesser d'être la matière pour devenir l'esprit; lui qui nous prescrit si volontiers les méthodes naturelles, s'il eût voulu appliquer sa prescription à son étude, il se fût peut-être avisé que, dans la question qu'il pose, l'inconnue est le cerveau et non l'esprit. Sans doute entre ces deux choses il existe un rapport, et il est fort intéressant de rechercher quelle est la nature de ce rapport. Mais que l'esprit fasse dans le cerveau les découvertes les plus imprévues, sa nature spirituelle en sera-t-elle changée?

Dans l'exposition de Buchner on cherche vainement un point solide sur lequel on puisse prendre appui pour le suivre. Dès le début il nous montre la force se métamorphosant comme la matière; et, quelques pages plus loin, il pressent son unité derrière la diversité sous laquelle elle nous apparaît. Au chapitre *Pensée*, il soupçonne que l'esprit pourrait bien être une électricité, mais il pourrait être aussi une réunion de plusieurs forces. Dans un des derniers chapitres, ne pouvant nier la vie, il nie la force vitale, ce qui est la même chose; car celle-ci, ne fût-elle qu'un composé, ne se distingue pas moins par la nature de ses effets de chacune des forces qui la composent, mais il ne nous donne pas la formule de la composition. Quelle idée pouvons-nous donc avoir de la force qui se prête si complaisamment aux nécessités de chaque chapitre, si ce n'est que Buchner est une force de beaucoup d'esprit, qui manœuvre ses composantes avec une extrême liberté? Nous voulons bien que l'esprit soit une électricité; mais c'est encore autre chose, puisque cette électricité a le don de se connaître et de se commander, ce qu'elle prouve surabondamment dans le livre de l'auteur.

Eh! si vous alliez démontrer, docteur, que l'esprit est la réunion de toutes les forces naturelles qui, s'épuisant dans leur mouvement, passent des matières où elles sont engagées à la spiritualité, vous auriez fait là une découverte qu'il serait bon de taire dans l'intérêt de votre système. Remarquez, docteur, que vos solutions, malgré la hardiesse de leur négation, convergent toutes par le rapprochement des unes et la contradiction des autres vers le spiritualisme. Dans votre propre système, et sans qu'il soit nécessaire d'en trop presser la substance, on déduirait aisément cette conclusion : Il existe un Dieu qui pense le mouvement. Peut-être serez-vous étonné d'avoir préparé cette démonstration? Vous nous permettrez cependant de vous en emprunter les éléments quand le moment sera venu pour nous d'exposer nos croyances.

Quant à présent, nous devons nous borner à constater des faits pour les opposer aux affirmations de Buchner. Quoi que vous prétendiez, docteur, et la question d'origine réservée aussi bien pour la force que pour la matière, l'inconnue, dans la question, est le cerveau, non l'esprit; si la force, qui connaît, était l'inconnue, avec quelle autre force réussiriez-vous donc à la connaître un jour? C'est donc elle-même qui se démêle, et elle se démêle du premier jour où nous savons quelque chose. Maintenant d'où vient-elle? C'est là une autre question. Or si dans l'intérêt de votre doctrine, vous vous êtes créé la nécessité de découvrir la matière de la pensée, vous n'espériez cependant pas mener à bonne fin cette entreprise hardie sans emprunter à votre esprit le capital des connaissances qu'il représente, c'est-à-dire lui-même. Pourquoi donc renversez-vous l'ordre des choses quand cet ordre ici vous commandait si impérieusement? Si vous ne pouvez connaître votre cerveau que par votre esprit, convenez donc

que la connaissance de celui-ci est la seule condition et sera la seule garantie de la connaissance que vous acquerrez de celui-là.

Et puis, quel bénéfice espérez-vous recueillir de ce procédé de renversement? Une question est indécise : il s'agit de rechercher s'il existe un rapport entre l'esprit et le cerveau et quelle est la nature de ce rapport. En suivant l'ordre naturel, vous aviez d'abord la révélation de la force, et, nous venons de le voir, la connaissance de ce terme vous est indispensable pour éclairer le rapport dans lequel il se trouve avec l'autre terme encore inconnu. Vous, au contraire, en partant de votre principe, vous réussissez à ne plus connaître ni l'un ni l'autre des termes. En vérité, êtes-vous fondé pour affirmer qu'il existe entre eux un rapport de cause à effet? Vous auriez donc découvert le rapport avant de connaître aucun des termes?

Et voyez dans quelle singulière situation vous avez placé votre esprit pour faire triompher votre principe. C'est bien votre esprit qui est au fond de votre doctrine et lui donne le souffle. C'est lui qui se dirige à travers toutes les matières qu'il interroge, faisant sa voie et se reconnaissant partout. Soudain, voici qu'un obstacle se dresse. La matière cérébrale surgit et l'esprit ne passe plus. Par un excès de logique, cet esprit empêché déclare que, bien que s'étant toujours connu jusqu'alors, il ne se connaissait cependant pas du tout, mais il ne se désintéresse pas complétement de ce qu'il a cru savoir jusque-là, et, par un prodige de conciliation, il s'arrange pour demeurer, d'une part, dans la doctrine qu'il ne veut pas abandonner, et, d'autre part, être par delà l'obstacle dans le domaine des découvertes à faire, si bien qu'en réalité il se connaît, puisque la doctrine n'est autre chose que l'exposé

de son état de connaissance, mais qu'en espérance, il ne se connaît pas, parce qu'une étude plus approfondie peut l'amener à découvrir qu'il fut matière avant d'être esprit. Pour nous, l'esprit n'est quelque chose que par les connaissances qu'il a ; si vous utilisez ces connaissances pour étudier la matière cérébrale, convenez que c'est votre esprit en l'état où il se possède et se connaît qui fait tous les frais de l'étude et en garantit les résultats; si, au contraire, vous déclarez que l'esprit ne se connaît pas, vous le videz par là même des connaissances qui constituent son état, et vous demeurez en présence du cerveau qui reste muet. Comment ferez-vous pour savoir de celui-ci quelque chose? La situation est très-nette. Connaître son esprit, c'est connaître l'état de ses connaissances. Dès que vous prétendez ne pas connaître votre esprit, pouvez-vous garantir l'état de vos connaissances? Sans doute vous objecterez qu'il s'agit ici de la nature de l'esprit et que les connaissances acquises n'en sont pas moins réelles, bien que la nature de l'esprit demeure en question; mais cette objection se détruit d'elle-même, car vous reconnaissez que l'esprit est quelque chose d'immatériel; par là même, vous reconnaissez sa nature et vous êtes obligé de convenir qu'il est différent du cerveau, puisque celui-ci est matériel. Direz-vous qu'il s'agit simplement de l'origine? Faites vos preuves, et montrez-nous comment la matière peut cesser d'être la matière pour devenir l'esprit.

Si Buchner, tout en continuant de disséquer des cerveaux, eût pris conseil et de son impuissance à découvrir la pensée dans cette matière que la vie a désertée et de la loi qui trace à l'esprit humain sa voie, peut-être eût-il reconnu que la pensée en condition dans le cerveau est une manifestation de la vie, ce qui revient à dire que le

problème se pose entre des forces, et que si rien ne se perd dans l'univers, la pensée passe à des conditions nouvelles, bien que mystérieuses, quand elle joint la loi et la vérité, qui ne sont pas dans le cerveau.

CHAPITRE VIII

Il nie la force vitale; mais, en affirmant que la vie est une force composée, ce qu'il ne prouve pas, il ne fait que déplacer la difficulté, car, ne connaissant ou ne nous ayant fait connaître la nature d'aucune des forces qui composent la vie, il lui est aussi difficile d'expliquer ce qu'est l'affinité chimique que de décomposer la vie, et alors que prouve sa négation? Qu'est-ce que la vie?

Buchner nie l'existence d'une force vitale; il se peut qu'il ait raison; mais, pour nous convaincre, il devrait mettre au service de sa négation d'autres procédés que ceux qu'il emploie. Nous ne demandons plus de preuves; elles font défaut sur toutes les questions. N'est-il pas étrange que, pour nier la force vitale, Buchner s'appuie sur la réalité d'un plan, qu'il a supprimé, et sur les premières opérations de la force, qu'il ne nous a pas fait connaître? Si, au lieu de nous entretenir d'éternité et d'infinité, le docteur nous eût donné quelques détails précis sur la nature des effets de chaque force, peut-être aujourd'hui verrions-nous clairement que la vie est une force composée? Mais il s'est prudemment abstenu de nous

parler de l'affinité chimique; mais il a jugé en quelques lignes, suffisantes pour le système, insuffisantes pour nous, toute l'œuvre de l'attraction; mais au chapitre où il nous fait assister, en deux pages, à la conversion de toute la force en ses divers modes, il a complétement oublié de mettre en regard de cette conversion le nombre, qui commande la force sous chacun de ses modes; et c'est quand nous ne savons rien de l'affinité chimique, de l'attraction, de l'électricité, etc., qu'il vient nous dire: Les mêmes forces qui ont composé tant de corps dans le monde inorganique se combinent entre elles sous des conditions nouvelles et dans des formes qui, grâce aux bons soins du hasard et à l'encaisse du temps, arriveront à la vie. Celle-ci n'est point un résultat prévu, pas plus d'ailleurs que la forme sous laquelle elle se manifeste; elle est le résultat nécessaire de l'action de forces qui, tenues à l'étroit pendant des milliards d'années dans leur geôle inorganique, ont dû faire explosion quelque jour, et du sein de la terre se sont élancées joyeusement à la vie qui offrait à leurs besoins d'expansion des débouchés faciles.

Peut-être les choses se sont-elles passées ainsi. Pour nous le démontrer cependant, il fallait que Buchner nous fît voir comment les forces ont d'abord fait la forme sous laquelle, en se composant entre elles, elles pourront produire la vie (nous savons ce qu'il faut penser du dieu Hasard dans une démonstration scientifique); tout au moins devait-il, ramenant la question à ses termes les plus simples, nous faire connaître chacune des forces composantes de la vie dans son œuvre spéciale; or rappelons-nous toujours ceci : Buchner ne serait pas moins embarrassé pour s'expliquer sur la nature de l'affinité chimique, par exemple, que pour s'expliquer sur la nature de la vie; il

ne connaît pas plus l'une que l'autre, et dès lors sur quoi repose sa négation?

Pourquoi Buchner nie-t-il donc une force vitale? Nous allons le voir.

L'auteur ne nie pas la vie, et cela pour nous est déjà un grand point, car sans doute il reconnaît qu'il existe une relation entre la vie et la pensée; cependant il prétend que le cerveau est le principe de la pensée. Pour justifier cette prétention et conserver légitimement au cerveau son titre de principe, il faudra qu'on ne puisse pas faire remonter la pensée jusqu'à la vie qui, simple ou composée, est une force; et la question pour l'auteur se réduit à nous démontrer que cette matière échappe à toute dépendance pour produire l'esprit avec une force qui lui est propre.

Cependant, pour que l'esprit se manifeste, il ne suffit pas qu'il y ait un cerveau dans un crâne; il faut encore qu'il y ait dans ce cerveau une force qui l'anime, et pour beaucoup de personnes, c'est cette force qui pense. C'est également notre opinion, et nous la fondons sur les raisons suivantes.

Empruntée dans le monde extérieur à des sources très-diverses, la matière est immédiatement transformée, à l'aide d'organes, par une force qui, pour son besoin, la met constamment au point organique nécessaire; puis elle est rejetée, et d'autres matières jusqu'alors étrangères au corps le traverseront pour lui redevenir bientôt étrangères. Le corps ressemble à une citadelle où les atomes éternels se succèdent pour une étape de quelques semaines; mais ces atomes sont à la citadelle humaine ce que sont les murs à la citadelle de guerre. L'ennemi en aurait facilement raison si une force intérieure ne les maintenait pas en état de défense. Est-ce que ces substances, qui ne

font que paraître et disparaître, ne révèlent pas par là même qu'elles sont un simple champ de manœuvres?

Sans doute, répondra-t-on; mais ces atomes ont précisément pour tâche de construire les organes ; et précisément ce sont les organes qui exécutent toute la manœuvre dans le champ dont vous parlez ; la vie n'est autre chose que cette manœuvre. Au delà nous n'apercevons plus rien.

Buchner soulève en termes très-vagues cette objection ; au lieu de nous parler des organes, ce qui l'entraînerait infailliblement à considérer la division et l'organisation du travail dans le corps, il se retranche derrière l'action générale des forces physiques dont il ne nous a fait connaître que le nom. Il convient que la formule sous laquelle ces forces sont engagées dans le corps n'est pas encore découverte, mais il a foi dans l'avenir, et pour des raisons empiriques il ne saurait douter que le cerveau est le principe de la pensée. Ce n'est que plus tard, et quand il croira sa preuve faite, qu'il citera, pour la combattre timidement, l'opinion de Vogt. Le cerveau sécrète la pensée comme le foie sécrète la bile, etc. Suivons l'ordre adopté par l'auteur, qui vise surtout le cerveau avec sa théorie ; c'est lui-même qui va fourbir nos armes.

L'esprit n'a rien de matériel, dit-il quelque part, et, autre part, la matière est soumise à un mouvement perpétuel, qui est sa loi ; que Buchner veuille donc nous expliquer comment des atomes pourront un seul instant échapper à leur nécessité, c'est-à-dire au mouvement qui les entraîne, pour se spiritualiser en épuisant leur mouvement et devenir quelque chose d'immatériel?

Si, dans leur circulation forcée, ils ont traversé un cerveau, leur nature et leur loi n'ont cependant pas changé, ils ont pu servir à un usage spécial, mais ils ne sont pas

devenus spirituels. S'ils échappaient au mouvement sous cette forme, cela compliquerait le problème d'une singulière façon. En effet, puisque la matière entre au cerveau, n'y fait qu'une courte halte et en sort sans exception, il faudrait expliquer non-seulement comment la matière a pu se faire esprit, mais encore comment l'esprit a pu redevenir matière. Or Buchner admet que la matière peut se faire esprit, mais il n'admet pas que celui-ci puisse redevenir matière. Cependant si la balance et le microscope lui ont révélé qu'ils ne se perd pas un atome dans l'univers, où passeront donc les atomes, qui devenus esprit, ne pourront plus redevenir matière.

Sans doute l'auteur pose autrement la question ; il dit que le cerveau sécrète des forces qui en se combinant produisent l'esprit ; mais, outre qu'une force n'est pas sécretée, Buchner, s'il considère non plus les atomes, mais un organe composé par eux, ne peut point isoler celui-ci sans nous faire connaître toute sa dépendance.

Les atomes ne sont pas venus de leur propre mouvement dans le cerveau ; pourquoi ceux-ci plutôt que ceux-là? Ils y ont été conduits par une force, c'est une force qui a présidé à leur combinaison, avant que leur combinaison pût produire l'esprit. Or c'est précisément cette force-là qu'il importe de connaître, car c'est elle précisément qui a transformé les matières du commencement à la fin et les a mises au point organique dans le cerveau pour une manifestation spirituelle. Certes, il serait fort intéressant de savoir comment cette force procède pour cette opération; mais alors même que la solution de ce problème révélerait exactement toutes les nécessités conditionnelles de la force en travail de manifestation, le rapport de causalité le plus élevé qu'elle pourrait éclairer,

c'est que la matière, qui tantôt est à l'animal, et tantôt n'est plus à lui, subit en s'incorporant l'action d'une force qui la transforme successivement pour son besoin; sans doute l'esprit émerge du cerveau, et nul ne conteste que chez l'homme cette matière soit indispensable à l'expansion de cette force; mais la force même qui compose le cerveau se retrouve au delà de cet organe dans les métamorphoses successives qui amèneront la matière à l'organe et celui-ci à la fonction.

Buchner ne tourne pas toutes les difficultés avec la même habileté. Contraint de reconnaître que l'esprit est une force, il ne trouvera le salut pour sa doctrine que dans la perte de l'esprit, qui, selon lui, en effet, se consume en naissant. Cependant si l'esprit est une réunion de forces, la perte porte sur la somme totale des forces, et l'auteur est pris en flagrant délit de contradiction. D'autre part, si c'est l'atome qui devient esprit, celui-ci, s'il se perd, épuise lentement la matière, et l'on pourrait sans doute expliquer par là les effondrements subits dont certaines vallées de l'ancienne Germanie sont encore le théâtre.

Il faut cependant que nous sortions de cette impasse; si l'esprit est une réunion de forces physiques, il ne saurait se perdre, la loi est formelle; s'il n'est pas une force physique, les efforts de Buchner pour démontrer le contraire sont à l'avance frappés de stérilité. L'auteur, cherchant à s'échapper par la tangente, insinue que l'esprit est une électricité. Nous ne le contestons pas, nous ferons seulement remarquer que cette supposition ne prouve et ne prouvera jamais rien : 1° parce qu'elle est une supposition; 2° parce que ce qui caractérise l'esprit, c'est la propriété de se connaître et de se commander, et qu'on n'aperçoit nulle part dans l'univers que l'électricité se connaisse

et se commande ; 3° parce que l'électricité se retrouve toujours quelque part sous un mode quelconque à sa sortie des corps, et que, selon la propre expression de Buchner, l'esprit en naissant meurt pour la matière.

L'effort tenté par le docteur pour satisfaire la curiosité de ses lecteurs est assurément fort louable, et la découverte de l'électricité est déjà quelque chose ; il ne reste plus à découvrir maintenant que la raison du caractère spécial dont se marque chez l'homme l'électricité qui se commande et se connaît. Or c'est là précisément le nœud du problème. Comment des forces que Buchner appelle en bloc aveugles et brutales pourront-elles se composer entre elles pour produire de l'esprit ? C'est là le mystère impénétrable qui n'a jeté le doute dans l'esprit de l'auteur que durant deux minutes, juste le temps nécessaire pour écrire la phrase où le docteur confesse qu'il n'expliquera pas ce mystère. Cependant, s'il ne peut expliquer ce mystère, est-il suffisamment fondé pour juger la vie et nier l'existence d'une force vitale ? Non sans doute ; mais si le lecteur s'avisait de faire remonter l'esprit jusqu'à cette force, le cerveau cesserait immédiatement d'être le principe de la pensée, la théorie fuirait sur ses bases évanouies, et voilà pourquoi Buchner nie l'existence d'une force vitale.

Qu'est-ce donc que la vie ?

Qu'elle soit une force simple ou une force composée, il est un point, que personne ne contestera, c'est qu'elle se manifeste par une spécialité d'effets qui la distingue de chacune des forces énumérées par Buchner. D'où naît cette spécialité ? Voici l'explication de l'auteur :

« La matière est au fond partout la même ; elle ne devient différente et diverse que par l'emploi différent qu'elle fait de ses forces. » Ainsi, entre une bûche et un

cerveau il n'y a d'autre différence que la différence des forces qui les constituent sous un état particulier, et ces forces sont toutes des forces physiques connues. Retenons cela.

Par une merveille de composition, l'animal se trouve disposé de façon non-seulement à subir un état de force, mais encore à le sentir, à le connaître, et, en même temps, à sentir et connaître les forces du dehors qui constituent en état particulier les autres corps. C'est là, certes, un phénomène d'une spécialité suffisamment marquée et qui révèle la force sous un aspect entièrement nouveau. Buchner prétend que les forces physiques suffisent par leur combinaison à produire cette spécialité, mais il ne fournit aucune preuve à l'appui de sa prétention; cependant la nature de l'esprit est telle, que, si celui-ci n'est nulle part dans les composantes, on ne voit nullement comment il pourra se trouver dans le composé, et ici, pour plus de clarté, consignons une observation : pour sauver son principe, acculé dans des conséquences ruineuses, Buchner est conduit, quelque part dans son livre, à considérer l'esprit comme un simple effet qui, bien qu'inexplicable, pourrait cependant différer de chacune des forces qui l'ont produit par leur réunion. Buchner a complétement raison. Il est en effet inexplicable que des forces physiques, en se combinant, produisent autre chose qu'un effet physique, et l'on ne comprendrait pas qu'elles se missent en nombre pour aboutir A quoi? à un effet qui s'épuise en naissant et demeure perdu pour la matière; mais ce que nous demandons à Buchner, c'est de préciser nettement ce qui pour lui est inexplicable. Car c'est précisément par là qu'une force nouvelle nous est révélée, et cette révélation s'impose si impérieusement, que Buchner, ramené

tambour battant par les faits sur le terrain de la vérité, fait amende honorable au chapitre *Pensée* et reconnait que l'esprit est une force et non un simple effet de force. Nous devions faire remarquer la différence (car elle est grande) qui existe entre le phénomène par lequel une force se manifeste, et la force qui se manifeste dans le phénomène. L'esprit est donc une force.

Et maintenant nous posons au docteur la question ramenée à des termes simples : Considérant une bûche qui brûle, une bougie qui flambe, un nuage qui éclate, etc., Buchner a pu suivre la force avant son entrée dans ces corps, pendant son séjour et après sa sortie; pourquoi n'utilise-t-il pas ses procédés d'investigation pour nous faire suivre chacune des forces composantes de la vie avant son entrée dans le corps humain, pendant son séjour et après sa sortie, et nous conduire d'une marche sûre à la découverte de notre esprit, qui ne ressemble, il faut pourtant l'avouer, à aucune de ces forces?

La différence est telle que, de simples affirmations seront toujours impuissantes à triompher du doute, surtout quand, pour se fortifier, celui-ci trouve à chaque pas une nouvelle raison. Ici les faits s'enchainent avec une puissance de logique dont il faut tenir compte en même temps que du caractère qui les marque. Dès que l'animal connait, il est capable de prendre la direction de son mouvement, et c'est précisément ce qui arrive; il connait, se détermine et veut. Or, dans l'ordre logique, l'intelligence seule explique la volonté, et les faits n'ont garde ici de se soustraire à cet ordre; en effet, plus l'intelligence grandit, et plus aussi devient habile la direction du mouvement voulu. L'homme à chaque instant témoigne sa force dans le milieu qu'il habite, soit par le mouvement qu'il se commande, soit par le mouvement qu'il imprime au

dehors ; il peut, en empruntant à la loi ses calculs, détourner à son bénéfice en même temps qu'à ses risques et périls le mouvement extérieur de ses voies ordinaires ; il y réussira d'autant plus et plus sûrement qu'il connaitra mieux les lois selon lesquelles tout ce mouvement s'exécute. Or si, d'une part, il reconnaît aux calculs qu'il est obligé de faire que le mouvement suit partout dans l'univers une direction commandée ; si, d'autre part, en s'interrogeant soi-même, il remarque qu'une direction de mouvement ne peut appartenir qu'à une intelligence, il touche à une solution : l'intelligence et la volonté, l'esprit et la loi sont bien près de se confondre à la limite des choses dans la cause souveraine d'où ruisselle sur tous les mondes l'éternelle harmonie.

Nous ne demandons pas à Buchner d'accepter notre raisonnement ; mais, en indiquant les caractères de la force-esprit, qu'il reconnaît, nous rendons plus nette sa situation de démonstrateur. Et qu'a-t-il démontré ? la question ne demeure-t-elle pas entière ? Qu'est-ce que la vie ?

Constatons d'abord des faits. Nous trouverons sans doute en les rapprochant une solution satisfaisante.

La vie, dans le monde extérieur, recrute sa succession, non sa cause ; elle y cherche le champ nécessaire à son expansion, et elle le dispose selon un type commandé, car elle a un rôle dans le plan terrestre. Quand elle déserte son champ, toute cette matière en proie aux forces extérieures contre lesquelles la vie l'avait armée, retourne inconsciente à la division sous laquelle d'autres forces la reprendront pour se manifester diversement.

Certains physiciens ont avancé que la chaleur est le principe de la vie, et ils ont comparé celle-ci à une combustion. La comparaison est-elle juste ? S'il y a combustion, n'y a-t-il donc pas autre chose ? La force qui, dans

l'âtre, consume cette bûche et en détruit la forme, peut-elle être assimilée à la vie qui entretient elle-même son champ de manifestation pour en développer et parfaire les formes? Si la vie consume, c'est afin de composer utilement son champ de matières pour son besoin d'expansion dans les limites commandées par un plan. Elle fait son logis et y demeure autant qu'elle peut; elle n'est pas vagabonde comme les forces et les matières éternelles, qui, n'ayant pas le souci de la durée, suivent aveuglément le mouvement qui leur est imprimé. Il ne lui est pas indifférent d'être ici ou là. C'est, en un mot, une force fixée, ayant un temps limité pour se développer et se manifester sous toutes ses formes, et, chose singulière, c'est par l'esprit qu'elle est ou du moins paraît fixée. On ne dira pas sans doute de la matière du corps, qui était hier au marché et qui sera ailleurs demain, que c'est elle qui a la volonté de durer dans ce corps où elle ne fait que passer? Certes, le mouvement qui s'exécute dans ce corps révéle la présence parmi les matiéres de certaines forces qu'on retrouve au dehors sous un autre état; il ne pouvait pas en être autrement; mais ces forces que dénoncent les changements successifs de la matiére incorporée, révèlent elles-mêmes la force qui enrégimente, pour ainsi dire, tous ces changements, les dirige vers un but qui ne change pas, et les neutralise au sommet de ses opérations, où elle demeure fixe sous la forme spirituelle. Est-ce que ces forces continueraient de s'employer pour l'œuvre matérielle à laquelle elles concourent aveuglément, si leurs actes n'étaient pas associés et comme fondus entre eux sous une loi de nombres fixes par une force intérieure qui transforme en son propre mouvement tout le mouvement qu'elle emprunte au dehors?

Oui, c'est la vie, qui pour durer puise sans cesse au

dehors les éléments que ses organes mettront successivement dans le mouvement qui convient à cette durée. C'est elle qui, du commencement à la fin, persiste à travers les changements incessants des matières et des forces qu'elle transforme, entretenant elle-même son jeu, renouvelant la substance, et coulant, pour ainsi dire, les modes extérieurs du mouvement en son mouvement propre, dont la formule est encore inconnue. C'est elle qui a des besoins. Parmi les atomes ou les forces éternelles, quel est celui ou celle qui aura jamais le besoin de la faim, par exemple? Si bien que, même dans la théorie de Buchner, où la vie n'est qu'un composé, c'est le composé qui pourvoit aux nécessités de ses composantes.

Or, puisqu'à consulter les faits, c'est l'esprit qui fait l'office de pourvoyeur, ce serait donc par lui que, même dans cette théorie, ce composé serait fixe et se distinguerait nettement de chacune des autres forces incessamment modifiées. La mort ne révèle-t-elle pas, par la mise en liberté immédiate des forces qui se désunissent pour passer à d'autres conditions, qu'une autre force présidait à leur union, force disparue en même temps que l'esprit?

Dès lors la question se pose ainsi pour nous : Si l'on admet par hypothèse, en renonçant à l'explication des phénomènes spirituels, que des forces en se combinant puissent produire la vie, il faudra encore démontrer, en consultant les faits et la logique, qu'une autre force n'a pas présidé à l'union de ces forces avant que cette union fît la vie. Nous reprendrons cette question en son temps; toutefois, pour indiquer toutes les raisons de notre doute sur la théorie de Buchner, nous devons entrer dans de courtes considérations sur la succession des phénomènes.

Par là même nous répondrons à l'affirmation si vague de l'auteur touchant l'organisme.

Nous avons vu précédemment que l'œuvre des sens intéresse la vie dans sa succession et non dans son principe, il en est de même de la fonction organique. Pendant la vie du fœtus, les organes se composent pour la fonction future ; le poumon vit déjà et ne respire pas, La vie n'a pas encore besoin de la fonction de ces organes. Plus tard, quand il sera abandonné à lui-même, l'individu mettra en œuvre tout ensemble ses sens, par où il pourvoira à ses besoins et à sa défense, et ses organes, qui grâce à l'œuvre des sens, l'aideront à satisfaire ses besoins.

Toutefois quand la greffe se détache du sein maternel, la vie ne fait en réalité que passer à des conditions nouvelles ; sans doute, pour se succéder à elle-même, elle a maintenant la condition d'un fonctionnement organique très-compliqué ; mais ce fonctionnement si compliqué révèle par sa date d'apparition parmi les phénomènes de la vie, que celle-ci le précède et comme d'autre part, c'est la vie qui, dans l'âge fœtal, a composé tous les organes pour leur fonction future, il s'ensuit que ceux ci, quand ils entrent en œuvre, révèlent chacun sous sa spécialité d'action que la vie est tout ensemble la cause, la raison et le but de la fonction. Sans doute pendant l'âge fœtal certains organes fonctionnaient déjà, mais ils s'étaient successivement formés aux dépens d'un liquide qui, n'étant pas lui-même un organe, devait successivement fournir à tous les organes pour les amener à la fonction. Quant au fonctionnement organique considéré dans sa totalité, loin qu'il soit le principe de la vie, il ne répond qu'aux conditions de persistance de celle-ci dans son nouveau milieu.

Dans cette succession de faits, il ne nous semble pas qu'on puisse confondre la force avec son œuvre, autrement dit les organes que la vie compose pour son besoin, avec la vie elle-même. Buchner retranche son système derrière des affirmations que le défaut d'explication réduit à ne rien affirmer, ou derrière des faits qui, vagues encore pour la science, permettent d'expédier des solutions conformes à l'esprit de tous les systèmes. Penser, dit-il, est une fonction comme digérer et respirer. Acceptons cette opinion sans réserve. Quand l'auteur, citant l'un de ses compatriotes, dit plus loin : « La force qui passe par le cerveau est la même qui passe par le poumon et l'estomac, » ne devrait-il pas, rapprochant de celle-ci son affirmation, conclure ainsi : Le cerveau apparaît donc dans la question avec sa nécessité organique, mais, soumis, comme le reste des matières, aux lois du mouvement, il n'est pas lui-même la force qui épuise le mouvement et le spiritualise ; il est simplement l'organe dans lequel la force, venue d'autre part, se trouve dans les conditions prévues et successivement préparées pour la transformation du mouvement et les manifestations spirituelles;

Comme le fait remarquer Buchner, presque avec regret, on ne peut pas confondre la pensée, qui est une transformation de force, avec la transformation des matières, qui résulte de la digestion ou de la respiration, ni dire avec Vogt que le cerveau sécrète la pensée comme les reins sécrètent l'urine et le foie la bile. Or, pour nous, il y a là une double indication.

1° La pensée, qui est une transformation de force, intéresse la vie non-seulement dans sa succession, mais dans sa fin; elle en est la manifestation la plus élevée. Rendons notre pensée plus nette en l'éclairant par l'exposé des faits.

Les organes, qui transforment en un liquide nourricier les éléments empruntés du dehors, ne visent point un résultat nouveau quand ils entrent en fonction, puisque le liquide, qu'ils ont pour effet de reproduire, existait précédemment; il n'y a de nouveau qu'eux et le milieu. C'est un mécanisme qui entre en acte pour la reproduction de quelque chose qui préexistait dans d'autres conditions; il n'en est plus de même de la fonction cérébrale, qui vise un résultat entièrement nouveau, puisqu'elle a pour effet de fournir à ce mécanisme, quand il entre en jeu, les moyens de fonctionner et l'aliment nécessaire.

De ces premiers faits on pourrait déjà conclure que la vie procède d'abord à la composition des organes qui assureront sa durée dans le milieu où elle tend; elle se met sous les armes pour affronter ce milieu, et elle y pénètre quand elle est en force, c'est-à-dire suffisamment organisée; mais, s'il y a là pour elle une nécessité, il ne faut cependant pas confondre la fin qu'elle vise avec les armes qu'elle forge pour l'atteindre; or cette fin apparaît manifestement dans la succession des résultats visés et atteints par les différentes fonctions; elle se dégage avec la force elle-même quand celle-ci, au sommet de ses opérations, se manifeste sous la forme spirituelle. Nous pouvons suivre d'ailleurs la série de ces opérations :

1° Existence d'un principe nourricier qui se transmet exclusivement par voie animale, et répond ainsi pour nous à un principe spécial;

2° Composition aux dépens du liquide primitif d'organes qui entreront en fonction, les uns pendant l'âge fœtal, les autres quand la greffe sera détachée du sein maternel;

3° Parmi ces derniers, les uns ont pour fonction de renouveler incessamment le liquide aux dépens duquel



les organes continueront de se composer dans le nouveau milieu; ils ne visent donc point un résultat nouveau, mais des conditions nouvelles pour atteindre un résultat ancien qui, préexistant à leur fonction, en est la raison en même temps que le but;

4° Il en est un cependant dont la fonction vise un résultat nouveau, puisqu'elle a pour objet non plus seulement de transformer les matières en un liquide qui servira à la composition de tous les organes, le cerveau compris, mais de découvrir ces matières au dehors, et de pourvoir ainsi au jeu de tout le mécanisme.

Si l'on veut comparer entre elles les fonctions organiques, on est donc, par les faits eux-mêmes, conduit à dire : Si penser est une fonction comme respirer et digérer, il faut, pour prouver la similitude, admettre que le cerveau pense le mouvement comme le poumon respire l'air, comme l'estomac digère l'aliment. Or, cependant, on ne peut pas confondre la pensée, qui est un état immatériel de la force en acte, avec la respiration et la digestion, qui sont des états physiques, ni le mouvement, qui, lui-même, est la force, avec l'air et l'aliment, qui sont des matières. Dans le premier cas, les deux termes de l'action, la pensée et le mouvement, sont deux forces; dans tous les autres cas, la matière est toujours l'un des deux termes. C'est pourquoi nous disons que la pensée intéresse la vie non-seulement dans sa succession, mais dans sa fin. Elle est l'état sous lequel la force individuelle entre en communication directe avec la force extérieure, et c'est pour atteindre ce résultat que la vie a dû passer par toute la série de ses opérations antérieures : si le cerveau est l'organe dans lequel l'individu s'abouche avec l'univers, nous ne pouvons cependant pas confondre le moyen avec la force qui le met en œuvre.

2° La seconde indication, c'est que si la fonction isolée a une fin, la vie, qui tout ensemble est la cause et le résultat du fonctionnement total, a également une fin.

Que, pour les besoins de l'étude, il soit utile d'isoler chaque organe dans sa fonction, c'est là sans doute pour l'analyste une nécessité; mais il ne faut pas perdre de vue que les organes continuent une œuvre sans eux commencée et dont ils résultent. Ils sont, chacun sous sa fonction respective, de simples représentants d'une force, ou plus exactement des substituts, auxquels par une délégation spéciale le travail a été distribué, pour que toute cette force en eux et par eux pût concurremment faire face aux nécessités du plan général et satisfaire son propre besoin d'expansion. Dans la fonction de certains organes nous apercevons distinctement l'œuvre de la vie aux prises avec le milieu physique, dont le mouvement puissant tend à entraîner toutes les matières et par suite à déplacer toutes les forces. Grâces à l'organisation du travail, la vie triomphe et se maintient sous la forme propice à son développement.

Certes, il est légitime et très-naturel d'admirer les merveilles de ce mécanisme qui, modifiant successivement les matières du dehors, les fait entrer dans le mouvement qui convient à la force pour durer et se manifester sous toutes ses formes. Certes, la dépendance dans laquelle les organes sont les uns des autres révèle que chacun travaille pour tous et tous pour chacun; mais l'harmonie dans le fonctionnement et le résultat commun révèlent au-dessus de la fonction propre à chacun l'organisation du travail par la vie pour la vie. Au delà du but spécial, que l'analyste isole, il y a le but général et la synthèse vivante, que nous ne pouvons cesser d'apercevoir.

Quelle est donc la fin de la vie?

Nous avons vu précédemment comment l'œuvre des sens se lie à la satisfaction des appétits, et comment l'esprit pourvoit aux nécessités physiques. Inconsciente tant qu'elle provenait des œuvres maternelles par l'ombilic, la vie fait un saut quand elle pénètre dans le milieu universel; elle s'empare incontinent de tout son domaine lentement aménagé; elle met en exercice, en fonction, toute sa troupe, dont la réserve attendait le moment indiqué pour donner, et elle se place en observation dans un organe merveilleusement disposé à cet effet. Il semblerait que là dût s'arrêter son œuvre, si elle vise une fin purement matérielle, satisfaire aux besoins du corps; mais elle témoigne qu'elle a d'autres besoins. Nous avons vu que, par un privilége d'exception, l'homme peut sortir des bornes du monde sensible, découvrir dans l'univers, sur une scène où les appétits ne commandent plus, l'ordre scientifique, en chercher la cause et s'élever jusqu'au législateur, dont les lois manifestent l'esprit. Si, dans ce nouvel ordre de faits, Buchner se refuse à trouver pour la vie une fin spirituelle, nous respectons trop la liberté d'autrui, cette liberté qui, selon nous, est la garantie de cette fin, pour faire à l'auteur un crime de son aveuglement, que lui commande son système; mais ce n'est point en nous donnant dans son livre les preuves les plus décisives de son esprit personnel et de sa liberté, que l'auteur réussira à nous faire partager cet aveuglement qui doit être celui de toutes les forces et de toutes les matières.

Le docteur conviendra que, s'il est aveugle, il lève cependant fort à propos le bandeau qui fait sa cécité et jouit d'une excellente vue quand l'intérêt de la doctrine est en jeu.

Pour nous, si nous considérons la vie au point de vue le plus général, nous voyons cette force, dans le milieu d'où elle jaillit, s'harmoniser avec toutes les autres forces, pour monter successivement les gradins d'un plan qu'elle n'a pas conçu et qu'elle subit ; nous la voyons se multiplier sous des milliards de formes, à chacune desquelles elle donne l'être particulier, et passer du végétal, qui déjà a une conscience sourde et de mystérieux instincts, à l'animal, qui, doué de la liberté du mouvement, n'a encore que l'instinct nécessaire pour guider son mouvement vers la fin purement matérielle qu'il vise, et enfin à l'homme, son chef-d'œuvre terrestre, qui joint la liberté de l'intelligence à la liberté du mouvement, et seul jouit du privilége de s'extraire en esprit du monde matériel et de ses fins, pour remonter, personne spirituelle, jusqu'au législateur universel.

Si la personne se juge par son œuvre et la fin où elle tend, la personne du végétal est dans le sourd instinct de son développement, la personne de l'animal est dans son instinct associé au mouvement libre, la personne humaine est dans la liberté de l'intelligence se commandant à elle-même en même temps qu'au mouvement.

Nous avons indiqué comment le mécanisme de nos connaissances répond, par sa nécessité première, à la diversité extérieure qui afflue au cerveau par les sens, et comment il se transforme au delà de la sensation pour une œuvre où il ne commande plus à l'esprit, mais où il est commandé par l'esprit. Nous avons constaté la nature de cette œuvre, qui consiste à éliminer de l'univers tout ce qui est particulier et divers, pour constituer les choses sous leur essence générale et commune, de telle façon que l'homme, avec son esprit librement réfléchi sur le monde physique peut considérer la force dont il cherche

à saisir l'unité, tandis qu'avec ses sens il ne peut considérer que l'œuvre si diverse accomplie par cette force.

Bien que prétende Buchner, c'est dans cette partie de son œuvre spirituelle que l'homme dégage sa personnalité et affirme sa liberté par les résultats qu'il atteint dans cette série d'opérations qu'il se commande. Quand il n'était attentif que pour les besoins de sa vie physique, son attention était nécessairement commandée par le mécanisme où se reproduisent, à la suite et sans ordre, les impressions du monde extérieur. Quand il devient attentif pour la culture de son esprit, qui est une œuvre libre, c'est lui qui force le mécanisme, appelle l'idée à sa barre et la dépouille de ce qui en elle répond à la diversité extérieure, pour l'élever jusqu'à la loi. C'est par là qu'il se distingue du reste des animaux; tandis que ceux-ci sont condamnés aux œuvres de l'instinct routinier, l'intelligence humaine est faite pour la conquête. Les animaux, en tant qu'individus, n'ont pas d'histoire spirituelle; quand on a écrit l'histoire de l'un d'eux, on a écrit l'histoire de toute son espèce; et l'on pourrait vraiment considérer que, dans toute la série animale, la personne est dans l'espèce plutôt que dans l'individu. Dans l'espèce humaine, chaque individu, au contraire, a par son esprit ou peut avoir une personnalité distincte.

Sans doute, on nous dira que, pour être vrais, les faits que nous constatons ne dépendent pas moins d'une certaine conformation du cerveau et que toute la question est là; mais, puisque nous avons écarté le principe de causalité, qui, derrière l'organe, remonte jusqu'à la vie, il ne s'agit plus ici que d'un conditionnement nécessaire à l'expansion d'une force et nous n'avons jamais songé à attaquer la nécessité organique du cerveau. Quelles que soient les conditions où une force se manifeste, et

alors surtout que la question reste indécise, il est permis de pressentir la solution en jugeant cette force par son œuvre même. Or Buchner, manquant ici de logique, n'ose pas nier absolument le libre arbitre ; il n'oserait pas dire non plus qu'il n'a pas voulu devenir savant et qu'il était né avec cette nécessité. Cependant s'il découvre en lui la moindre parcelle de liberté, il est obligé de distinguer l'esprit, à qui seul appartient cette liberté, de l'organe qui ne trouvera jamais dans sa conformation un titre suffisant pour échapper à la nécessité des matières.

D'ailleurs, à considérer comment se compose la vie de l'esprit, n'apparaît-il pas clairement que celui-ci est toujours en effort pour conquérir et se développer? Cependant si l'homme n'était qu'une machine à connaissance, toutes les forces qui pénètrent le cerveau par la voie des sens devraient se connaître par le seul fait qu'elles sont entrées dans cette machine. La mécanique qui moud le mouvement pour le transformer en connaissance, obéirait à la nécessité, en expédiant successivement dans ses divers casiers préparés pour cela, les divers mouvements faits connaissances. Et puisque, grâce à notre organisation, tous les mouvements extérieurs, qui sont la force universelle, se donnent dans le cerveau un rendez-vous auquel nul ne manque, il s'ensuit que la force universelle devrait s'y reconnaissant, devenir la connaissance universelle; or il n'est pas besoin d'être un empirique très-distingué pour affirmer avec certitude que cela n'est pas, et l'homme qui travaille à cultiver son esprit sait de quelles difficultés sa tâche est hérissée.

Cette question de conformation, au surplus, n'a jamais été soulevée en ce sens que pour le cerveau, et parce qu'on voulait contester à l'esprit humain la fin vers la-

quelle il tend. Si l'on observe la série animale, on remarque que la différence de structure des organes, la multiplicité des estomacs, par exemple, aboutit comme résultat fonctionnel à la rénovation d'un liquide qui, pour les animaux d'un même ordre et même pour presque tous les animaux, est, malgré la différence organique, sensiblement peu différent ; dès lors on ne se préoccupe plus de la différence de ces organes au point de vue du résultat. Chez l'homme il se produit un résultat spirituel qu'on ne retrouve pas dans les autres espèces animales ; immédiatement il faut trouver la raison de cette différence dans la différence de l'organe. Ainsi, ce qui concerne la vie physique, la différence de structure des organes n'entraine pas une différence de résultats. Pourquoi donc, en ce qui concerne la vie spirituelle, par cette raison que le résultat est différent, la différence résulterait-elle seulement de la différence des organes? Certes, la nécessité de ceux-ci apparait ici comme là, mais s'il est bien de tenir compte des moyens, il faut aussi se préoccuper de la nature du résultat qui, permettant de juger la force par l'œuvre, donnera peut-être la raison de la différence.

Les différences de conformation du cerveau s'effacent déjà pour l'analyste, quand il considère que chaque animal a toujours l'esprit qui convient pour assurer le résultat physique et la fin matérielle. L'expérience d'autre part démontre que le fait sur lequel s'appuie Buchner n'est pas toujours d'accord avec la théorie, et que l'intelligence n'est pas toujours en raison du volume du cerveau ; mais sans nous arrêter à ces considérations, qui ont cependant leur importance, on peut se demander, quand on observe que l'homme avec son esprit aperçoit la loi dans l'univers jusque par delà l'horizon sensible, quelle est la conformation de matières qui permettra à

un cerveau de recueillir l'invisible dans sa substance. En concentrant la discussion sur l'organe, qui est le moyen, changera-t-on jamais la nature de ce résultat?

Assurément cette discussion présente un intérêt considérable; mais si elle aboutit jamais à une solution, en demeurera-t-il moins certain que l'homme, obligé de faire effort pour cultiver son esprit, commande à son gré son effort, et applique librement son intelligence à la découverte des lois, qui intéressent maigrement l'esprit de la graisse phosphorée? Cette solution-là est immédiate et directement fournie à l'esprit, qui peut à chaque instant s'en administrer la preuve par le fait ; quoi que dise Buchner, nous sommes réellement quelqu'un, et nous sentons, sans qu'il y ait doute possible, notre liberté. Certes cette liberté n'exclut pas la nécessité, l'homme tient par sa matière au plan physique, et par son esprit à la pensée du législateur. Aussi de même qu'en fatiguant son estomac il peut altérer le résultat auquel tend sa force dans son œuvre physique, de même en fatiguant son cerveau, il pourra altérer le résultat auquel il tend dans son œuvre spirituelle. La vie en créant ses moyens obéit à une loi qu'elle n'a point faite; lorque l'homme, en disposant de ces moyens, dégage sa personnalité, il découvre aisément à côté de la liberté dont il jouit, d'altérer ses organes, la nécessité qui le condamne à les ménager, s'il ne veut faire souffrir dans sa fin toute l'œuvre qu'il accomplit.

C'est alors que ne pouvant dans son œuvre libre oublier sa nécessité, il considère que sa pensée, occupée d'abord à l'entretien physique, est une manifestation nécessaire de la vie; mais, sous cette forme spirituelle, il sent sa personne se dégager du plan où toutes les matières sont courbées sous la loi de nombres inflexibles. Son intelligence,

née pour la conquête, se commande à elle-même le nombre des connaissances par où elle se développera et grandira jusqu'à la conception de l'universel, et c'est dans la contemplation du plan, qui déborde de toutes parts sur l'horizon sensible, qu'elle aperçoit l'intelligence souveraine et découvre enfin le sens de sa liberté.

Quant au cerveau, substance en attente et vide d'esprit dans le principe, la force, qui l'a composé pendant l'âge fœtal, continuera son œuvre de composition dans le milieu terrestre; mais, par un mystère inexplicable, quand l'individu naît à sa vie propre, cette force met immédiatement l'organe en fonction pour s'en dégager et devenir, sous la forme spirituelle, la personne persistante. Elle émerge de cette substance et s'y greffe, plongeant par ses racines dans le monde physique sous lequel vit éternellement la pensée du législateur, et fuyant par son épanouissement dans le monde spirituel où elle rallie les lois pour conquérir sur le législateur sa pensée, et par l'emploi de sa liberté se créer un droit sur la cause infinie. Dans ce monde où la vérité se lève, soleil inattendu, la loi se substitue au phénomène, l'esprit à la matière, et Dieu apparaît dans sa force souveraine.

Non, l'univers n'est pas dans ce cerveau dont la forme, si nettement finie, subit un arrêt de développement fatal; il est dans cette intelligence dont le progrès est la loi constante, dans cette intelligence qui ne trouvera jamais sous les conditions terrestres de son développement la forme dernière à laquelle elle tend; il est dans cet esprit qui déjà le considère sous la merveilleuse ordonnance que commande un petit nombre de lois. De cet univers l'homme peut faire son domaine spirituel. C'est là sa plus grande tâche et son plus grand honneur; c'est, comme nous le verrons tout à l'heure, dans la révélation de l'or-

dre universel, que l'homme, conciliant sa liberté avec sa nécessité, puisera la révélation de l'ordre moral et engagera sa liberté pour une fin spirituelle; et la raison, qui naît de la fusion des vérités scientifiques avec les vérités morales, lui dit que sa liberté est la garantie la plus sûre de cette fin.

Répétons-le donc : dans le monde immense, et cependant si borné, qui afflue au cerveau par des mouvements divers, l'homme utilise la diversité pour ses besoins physiques et l'élimine pour ses besoins spirituels. Le fouillis du grand laboratoire à phénomènes, qui s'est successivement et sans ordre imprimé sur la substance cérébrale, s'écoule pour ainsi dire et se transforme en pénétrant dans le monde de la pensée scientifique, où l'univers successivement se range. Par son esprit, l'homme cesse d'être un simple habitant de la terre. Aux mondes lointains, où peut-être la diversité se manifeste par des phénomènes et sous des formes très-différents de ceux que nous observons sur notre globe, s'il existe des êtres intelligents, le tableau intérieur de leur milieu sera très-différent de celui qui s'imprime dans notre cerveau. Sans doute la nécessité des premières idées répondra là aussi à la diversité du tableau; mais s'ils ont d'autres phénomènes à scruter, si les lois des premières associations atomiques diffèrent dans chacun de ces mondes pour la représentation sous une nouvelle forme du plan universel dans des globes particuliers, les lois universelles demeurent les mêmes, et la science, quand elle les découvre, rejoint entre elles toutes les intelligences qui, aux distances les plus incommensurables dans l'étendue, poursuivent l'unité. C'est par l'intelligence humaine que la terre, dans sa production propre, entre en communion spirituelle avec les autres mondes.

Limitant les faits et gestes de son principe plus que ne l'oserait jamais tenter un spiritualiste, Buchner dit que la matière étant partout la même, les phénomènes partout doivent se produire dans le même ordre et sous la même forme. N'est-ce pas là encore une affirmation de fantaisie? et sur quels faits l'auteur se fonde-t-il? A propos des aérolithes, il insinue que les mondes, de temps en temps, s'envoient des projectiles. Certes, nous ne saurions mettre en doute la puissance de projection des frondes colossales avec le mouvement desquelles l'attraction, sans jamais se tromper, jongle dans l'espace. Mais Buchner connait-il sûrement la provenance des aérolithes? Que la lune, dans la fièvre d'une convulsion, éclate sur quelque point et chasse dans l'étendue les atomes qui l'oppressent, nous n'oserions le nier, car nous n'avons pas le secret de tous ses maux; il nous semble cependant que, pour faire honneur à la force, l'éclat devrait être en raison de la convulsion. Or l'évacuation d'un aérolithe doit être un mince soulagement pour un corps comme celui de la lune; il est vrai que la lune pourra recommencer.

On a de fortes raisons de penser que certains métaux du soleil sont en tout semblables aux métaux terrestres; ainsi le fer, le calcium, le potassium, etc.; mais rien ne démontre qu'il n'y ait pas dans cet astre d'autres substances qui n'existent point dans notre globe. Les savants se fondent sur cette similitude pour induire que la lune, satellite de la terre, est sortie des flancs de celle-ci; que la terre et les autres planètes de notre système sont sorties des flancs du soleil, que le soleil, gros de tous ses satellites, est sorti des flancs d'une nébuleuse, qui elle-même... Ici se perd la filiation. Mais, de ce que ces mondes se sont violemment séparés, peut-on rapporter

cette séparation à la seule force centrifuge et induire que ces mondes sont composés de matières identiques? N'est-ce pas précisément le contraire que nous observons sur la terre, et la composition distincte des corps ne révèle-t-elle pas la différence des matières qui en font les frais?

Certains faits auraient dû frapper l'esprit de Buchner. Ainsi la lune n'est pas enveloppée dans une atmosphère semblable à celle qui pèse sur nous et que nous respirons. Les éléments simples n'y seraient donc pas combinés comme ils le sont dans notre globe, et si la lune nourrit des animaux, ceux-ci diffèrent certainement par leur composition des animaux terrestres; il s'ensuivrait que ces animaux, s'ils ont comme nous, pour continuer de vivre, la nécessité d'un certain esprit, possèdent un organe analogue à notre cerveau, mais de composition différente.

A quoi sans doute Buchner répondra que la lune étant de formation plus récente, et ne jouissant pas d'ailleurs du même mouvement que la terre, n'est pas encore habitable et que ses forces ne sont pas mûres pour la vie; mais le lecteur, qui n'est point au courant de l'histoire ancienne des mondes, attend de l'auteur d'un ouvrage d'études populaires qu'il lui fournisse de claires explications sur toutes ces choses; il ne peut pas, pour croire, se contenter de simples affirmations. Ainsi, par exemple, Buchner considérant un aérolithe pense qu'il a sous les yeux du fer de la lune, cela est possible; cependant ce fer n'enchaînera jamais notre croyance à celle de l'auteur, s'il n'a que la fantaisie de celui-ci pour marque de fabrique.

Quant au soleil, nous ne savons pas s'il se refroidira quelque jour comme la terre; il semblerait que cet astre

dût être maintenant en possession d'état, si le refroidissement est depuis l'éternité dans ses destinées; ce que nous pouvons tenir pour à peu près certain, c'est que, s'il se refroidit, il ne passera point aux conditions de notre planète, car il n'aura pas le bénéfice d'un autre soleil rayonnant sur lui la lumière et la chaleur pour entretenir la vie à sa surface. Ses matières prendront donc une direction qui ne sera pas celle de la vie. A quelles conditions passeront-elles? Buchner lui-même serait sans doute embarrassé pour le dire; nous le serons moins pour tirer cette conclusion, que si les matières sont les mêmes dans le soleil et dans la terre, cependant les phénomènes sont très-différents dans chacun de ces deux astres.

En constatant les apparences si diverses des mondes, le lecteur, plus radical que Buchner, serait presque tenté d'ouvrir pour la matière une porte sur l'infini. Dans l'hypothèse où la matière, cause infinie de toutes les associations, pourrait dans chaque globe, sans modifier la loi de stabilité chimique, en multiplier l'application, c'est-à-dire à côté des corps simples terrestres qui, sous les mêmes conditions de nombre, se produiront toujours, créer, sous des conditions de nombres nouveaux, des corps simples nouveaux, on comprendrait que la matière, ayant à sa disposition l'espace infini, pût se métamorphoser sous l'infinité des formes que lui attribue Buchner; il est vrai que si l'on admet cette hypothèse, il devient très-difficile de soutenir que le cerveau est le principe de la pensée, car ce serait déshériter de l'esprit une infinité de mondes; mais, d'autre part, si on ne l'admet pas, la matière cesse d'être infinie dans ses formes.

Dans le livre de Buchner, les chapitres, en se succédant, surgissent chacun avec sa nécessité, qui ne se concilie pas toujours avec la nécessité des chapitres précédents.

Ainsi, au chapitre de l'*Infini*, l'auteur affirme que la matière crée des formes à l'infini ; mais en opposant les lois du nombre qui régissent la composition terrestre, nous avons vu que le nombre des formes est nécessairement limité par le nombre des corps simples. Dès lors si la matière obéit dans tous les mondes aux seules lois des premières associations terrestres, elle n'est point infinie dans la variété de ses œuvres. Son infinité n'apparait pour l'esprit que dans l'hypothèse où elle pourrait, sans cesser d'observer sa loi de stabilité chimique, l'appliquer, sous la condition de nombres nouveaux, à la création de corps simples nouveaux. Mais alors la conséquence est nette. Si le cerveau est le principe de la pensée, l'esprit fera complétement défaut sur les globes où ne pourra se composer la matière cérébrale.

Qu'il plaise cependant au lecteur d'adopter la première opinion de Buchner touchant l'infinité de la cause, à quelles conclusions le conduirait cette seconde affirmation de l'auteur : Le cerveau est le principe de la pensée! Si l'esprit est la nécessité de l'animal pour vivre, il n'y aura pas d'animaux sur les globes où le cerveau ne pourra se composer. Mais puisque la force qui crée l'animal est la même qui précédemment créa d'éléments semblables le végétal, cette force, si elle pouvait créer le végétal, réussirait certainement à créer l'animal : ce qui ne se peut. Il n'existera donc pas de végétaux sur ces globles, qui auront ainsi le mouvement sans la vie.

Mais puisque Buchner explique l'apparition de la vie sur la terre par l'action des forces physiques universelles qui, comprimées dans les matières inorganiques, ont fait explosion et se sont écoulées sous l'immense variété des formes organiques, il faudra admettre, pour expliquer l'absence de la vie ou d'un mouvement analogue dans les

mondes étrangers, que, satisfaites de leur condition, les forces y dorment paresseusement couchées dans le bercement des matières inorganiques, que rien ne sollicite pour une œuvre nouvelle.

Cependant si le soleil, ce puissant collaborateur, a entraîné la terre à produire la vie dans son mouvement autour de lui, son action sur ses autres satellites devra se traduire par une série de transformations analogues dans la composition des matières. Des êtres distincts, là comme sur la terre, serviront, à la surface, à l'écoulement des forces sollicitées; et si la transformation va jusqu'à isoler du sol de la surface quelques-uns de ces êtres, il faudra que ceux-ci, pour diriger leur mouvement, aient un principe de connaissance et de détermination. Or cependant ils n'auraient point un cerveau comme le nôtre.

Tout maintenant s'explique. Pour que le cerveau soit et demeure le principe de la pensée, il faut que la matière use des mêmes procédés dans tous les globes. Nous déclarons humblement ne pas le savoir; mais ce que nous apercevons nettement, c'est que Buchner, en condamnant la matière à l'observance d'une loi qui ne souffre nulle part d'exception, resserre le plan universel dans des limites telles, que les moins clairvoyants pourront en saisir les arêtes précises; et, d'autre part, si l'auteur s'appuie sur ce principe que la même cause partout doit produire le même effet, nous nous appuierons sur ce que l'effet ici est expressément limité pour juger que la cause n'est pas infinie.

La doctrine ici se fait échec à elle-même.

Ou la matière est infinie, et alors elle doit varier ses opérations à l'infini, et n'être pas limitée dans ses moyens par le très-petit nombre d'associations primitives ou corps simples que nous connaissons sur la terre. D'autre

part, si la vie, quelle que soit d'ailleurs la nature des éléments qu'elle ait à organiser, répond surtout à l'excès de force, que ne peut plus contenir le monde inorganique et aux sollicitations constantes des forces solaires, comment la matière, pour donner carrière à toute sa force en produisant la vie, serait-elle, par la nécessité, empêchée de créer dans les autres mondes un cerveau en tout semblable à celui des animaux terrestres? Ne devrait-il pas suffire qu'elle créât des organismes en rapport avec leur milieu, quel que fût celui-ci, pour que ces organismes vinssent à la vie et à l'esprit?

Ou la matière n'est pas infinie, et nous n'avons rien à objecter, sinon que dans ce cas-là même, le cerveau n'est pas le principe de la pensée.

Nous nous résumons : Dans ce travail, où nous voulons seulement opposer les raisons de notre doute aux affirmations de Buchner, nous n'avons pu faire à nos propres croyances tout leur champ, et nous ne possédons pas les éléments de discussion suffisants pour exprimer dés maintenant sur la vie toute notre opinion. Cependant nous pouvons dire de cette force, en la considérant dans ses effets, qu'elle a pour résultat, but ou fin de créer des individus très-nettement distincts les uns des autres. Elle commence son œuvre au sein des matières inorganiques, la poursuit dans le règne végétal, et la termine dans le règne animal à l'homme, qui est son chef-d'œuvre terrestre. Ces individus ont tous une personnalité, qui se dégagera plus ou moins des œuvres de la force. Ainsi le végétal n'a que le sourd instinct de son développement et de sa conservation, il représente la vie captive enchaînée à son milieu ; l'animal a l'instinct éclairé, mais non encore libre de sa conservation et de son développement ; il représente par son mouvement la vie errant en liberté dans son mi-

lieu pour une fin purement matérielle. L'homme a l'intelligence libre, il commande son mouvement et son esprit; il représente la vie s'emparant en maîtresse spirituelle de son milieu, pour le modifier partout en vue de la fin matérielle. Mais il est surtout la force s'emparant en esprit de l'univers, pour remonter sous cette forme à la source universelle de tout mouvement, de toute pensée. Sa personnalité se dégage par sa liberté des œuvres nécessaires de la force. Celle-ci, qui jusqu'alors avait exécuté le plan divin, sans que rien dans ses œuvres lui eût parlé de Dieu, passe avec toute la nécessité au service de l'esprit libre, qui, s'en extrait successivement, ne retourne pas aux matières, comme le dit très-judicieusement Buchner et compose sa vie sur un plan particulier, qui n'a plus pour assises les atomes, mais la pensée qui créa les atomes. Il semble que l'homme ait été assis sur le gradin le plus élevé du plan terrestre, pour assister à l'élan prodigieux de la force composant d'abord les milieux inorganiques, jaillissant de ces milieux sous toutes les formes organiques, et montant de forme en forme jusqu'au seuil de la liberté, qu'elle ne peut franchir. C'est alors que se dégageant des matières, l'esprit pénètre dans des régions nouvelles, qu'éclaire un seul astre, la vérité. A son tour, il y recueille les forces qui l'y ont porté; il les étudie, et les aperçoit sous la forme nouvelle que leur donne la loi; sans doute cette forme est encore incomplète, mais l'homme sait qu'il a tout emprunté du législateur pour composer ce plan, qui demeure en attente, et ces lignes inachevées lui donnent le pressentiment de l'unité, sur laquelle par les conquêtes déjà faites il a un droit de conquête dernière, qui est sa fin spirituelle. Entraîné par l'irrésistible élan d'une force, qui de l'atome est montée jusqu'à l'organisme humain,

l'homme en dégageant de cet élan sa personne spirituelle, qui seule est libre, a le devoir, dans le monde nouveau où il pénètre avec sa liberté, de poursuivre l'élan de toute la création vers sa cause. Pour demeurer dans les conditions de l'ordre universel, c'est à lui qu'incombe sur la terre le devoir et la fin de conquérir Dieu.

CHAPITRE IX

Buchner, qui fait grand étalage de vérités scientifiques, se garde avec le plus grand soin de nous faire connaître comment s'acquiert la notion scientifique. Cela le conduirait forcément à la découverte de l'âme libre, autrement dit à la ruine de son système ; il attaque la notion morale, et, fort empêché de découvrir une morale sans liberté pour fondement, il invente une doctrine où la logique fait des pirouettes sans nombre dans un cercle toujours vicieux. Des notions morales.

Qu'est-ce que l'âme? Pour nous, l'âme n'est pas seulement la personne spirituelle, elle est la force qui anime l'homme ; elle répond à toute la personne humaine. Appliquée à une œuvre double, elle se manifeste sous deux formes différentes qui constituent, pour ainsi dire, deux personnes en une seule. Lorsque, engagée dans les matières sur un degré du plan physique, elle marque la marche ascendante de la vie dans la série animale, elle répond à la personne physique, elle ne s'appartient pas, elle obéit à la pensée d'un auteur qu'elle ignore. Quand elle s'affranchit des matières, elle répond à la personne spirituelle ; elle s'appartient pour une œuvre libre et se

commande à elle-même; elle est tout ensemble dans l'esprit et dans le cerveau, esclave ici et libre là.

Quel que soit le mystère qui couvre certaines opérations de l'âme, celles surtout de son dégagement des matières et de son avénement à la liberté, les faits sont là, qui, mieux que des phrases, posent leurs conclusions. Que l'analyste éprouve une insurmontable difficulté pour convertir ces opérations à l'esprit d'un système préconçu, nous pouvons en gémir avec le philosophe en donnant acte au savant de l'insuccès de ses recherches. Mais la synthèse est faite, elle parle; c'est nous-mêmes et pouvons-nous nous nier? Quand Buchner, avec une incroyable liberté de raisonnement et de langage, affirme que l'esprit humain n'est pas une force libre, où donc cette force esclave puiserait-elle le sentiment de révolte qui l'anime en nous contre cette affirmation?

Certes, la liberté humaine ressemble à un joyau précieux enchâssé dans la nécessité. L'homme ne peut un seul instant cesser d'être une créature; mais, si la volonté du Créateur se révèle partout dans l'univers physique par des lois nécessaires, notre liberté, encore même qu'elle aurait des bornes nécessaires, n'en est pas moins un fait; un fait ne se nie pas.

Mais quel est le sens de la liberté? Dieu présent partout, âme universelle, de laquelle sortent, en laquelle rentrent toutes les forces qui, mouvements pour notre corps, deviennent pensées pour notre esprit, Dieu n'a certes pas besoin de se révéler à lui-même son existence sur tel ou tel point de l'univers; il est dans toute son œuvre en révélation permanente. Si donc il se révèle à sa créature, c'est dans les moyens qu'il lui donne qu'il faut chercher la raison de la révélation. Dieu n'a point fait à l'homme, pour vivre, l'obligation absolue de con-

quérir sur le monde physique, où la loi est engagée, la pensée du législateur; il l'a fait libre pour cette conquête. Or, en présence du plan où gît la révélation permanente, en présence du développement progressif des organismes, le don étrange et merveilleux de la liberté, fait à l'être qui occupe le point culminant de la série révélatrice, nous incline en s'imposant avec l'incontestable autorité de la chose accomplie, à croire invinciblement que nous sommes libres pour une fin qui n'est pas de ce monde.

La liberté est un non-sens dans le monde des matières, et c'est pourquoi Buchner invite si ardemment les libres penseurs à joindre aux siens leurs efforts pour l'exiler définitivement dans le domaine des chimères. Mais il suffit que le premier venu parmi les ignorants dise à Buchner : « Malgré tous vos raisonnements je me sens l'esprit libre, » pour qu'immédiatement la doctrine aille dans le domaine où la liberté refuse d'entrer.

Dieu, sans doute, n'a pas créé les univers pour les offrir à notre contemplation; c'est nous qu'en créant il convie à la contemplation de ses univers. Certains matérialistes enseignent que le bonheur est la fin de l'homme. Ont-ils donc réfléchi que le bonheur est une fin spirituelle, et que, même avec le meilleur esprit de conciliation, il est impossible d'accorder aux atomes une jouissance qui n'est nulle part dans leur nécessité? Si la fin se déduit des moyens et si le bonheur est la fin de l'esprit, nous apercevons clairement comment l'homme marche à sa fin en développant son intelligence. Car c'est déjà dans le succès qui couronne l'effort, que réside ici-bas le plus grand bonheur. Tout l'honneur du triomphe est dans l'effort libre, et le bonheur sans la lutte ne fait pas d'heureux.

Le bonheur spirituel ne peut donc être la fin de l'homme que s'il a le mérite pour sanction. Dès lors nous comprenons le sens de la liberté. Dieu a laissé à l'homme la liberté de se dérober à la grandiose révélation d'un législateur souverain, et de ne voir parmi les matières qu'un Dieu d'aventure, que les esprits les plus malins sauront intéresser aux nobles joies du corps et à l'avenir des atomes inconscients.

Tout notre mérite est dans notre œuvre libre. L'instinct des animaux n'ouvre au mérite aucune carrière, il n'est autre chose que l'âme physique se transformant par ordre pour amener les appétits à la forme spirituelle nécessaire; c'est l'appétit fait esprit. Aussi la personne spirituelle de l'animal, confinée dans l'instinct et n'ayant pas d'horizon à découvrir au delà du cercle des besoins matériels de la vie, se compose-t-elle comme ces besoins? Elle apparaît, dès le début, avec son cortége d'idées nécessaires, et tout son bonheur réside dans la satisfaction des appétits physiques.

L'homme, au contraire, est une intelligence libre qui se fait à elle-même sa forme; il compose lentement, successivement, péniblement, sa personne spirituelle; comme nous le disions tout à l'heure, tandis que, dans toute la série animale, l'individu spirituel, c'est l'espèce, chaque homme, par sa liberté d'esprit, peut se créer une individualité distincte; il est le chef-d'œuvre du législateur conduisant l'âme terrestre jusqu'à la création de l'individu, qui pourra du monde physique extraire sa personne spirituelle pour apercevoir par delà la terre la filiation de tous les esprits et de tous les mondes. Aussi le bonheur de l'homme ne réside-t-il point dans la seule satisfaction des besoins matériels.

L'esprit, par la fin où il tend, prime l'animal. Sans

doute celui-ci sollicite constamment celui-là et le convie à des jouissances que nul ne dédaigne, et dont les plus purs déguisent à peine l'aiguillon tentateur sous l'apparence d'une tâche nécessaire. Sans doute, il est dans la vie de l'humanité des époques où l'essor donné par l'animal au tourbillon des joies matérielles entraine la personne spirituelle et la couvre de sa houle, qui est la menace permanente du naufrage. Cependant, l'homme dans ce tourbillon ne se distingue des autres bêtes que par le raffinement de ses appétits, la science souvent malsaine du condiment sous toutes ses formes, et l'immense variété des maladies qui résultent des écarts de son intelligence dévoyée par la liberté. Nous ne pensons pas qu'il ait été fait libre pour finir à ce résultat.

Ici se présente une question formidable, que nous ne pourrions traiter sans égarer la discussion, mais qui renaîtra quand notre pensée, dans un autre champ que celui du doute, retrouvera tout son mouvement. Comment concilier la volonté immuable de Dieu avec la liberté de l'homme? Nous ne sommes pas dans le secret du Créateur, mais nous sommes dans le secret de sa création en ce qui concerne l'existence des faits qui nous touchent et que nous sentons. Or notre liberté est un de ces faits; notre aspiration constante au bonheur en est un autre. D'une part, il est très-certain que ce n'est pas Dieu qui en nous se connait. La pauvreté de nos connaissances, les difficultés du labeur pour les acquérir en sont la preuve éclatante. Si donc Dieu, en révélation permanente, est toujours présent à notre esprit, l'œuvre, par où se fera la connaissance, se marque certainement du cachet de la liberté humaine. D'autre part, si la conquête spirituelle jaillit d'une source dont le flot inépuisable convie sans cesse l'homme de l'effort à la jouissance et de la

jouissance à l'effort, le bonheur sera d'autant plus grand que la conquête répondra davantage à l'effort, et que la liberté sera plus entièrement mise au service de l'intelligence.

Dieu par le don de cette liberté suspend-il sa volonté immuable et son action universelle? Nous ne le pensons pas, car toutes les âmes sont à lui, et si la liberté n'est que terrestre, l'âme, qui s'appartient aujourd'hui pour une fin, ne s'appartiendra plus demain. Éternellement en acte dans son œuvre, Dieu, pour cette fin qui est le bonheur spirituel, engage dans le présent l'avenir de sa créature, qui n'est point l'avenir de l'œuvre divine; il donne à l'homme avec la liberté le moyen de dégager cet avenir en engageant déjà dans l'œuvre présente la fin qui doit être méritée, et laisse aller les âmes humaines au sein de l'œuvre universelle, que toutes un jour elles rallieront, les unes sans doute pour achever la conquête commencée du bonheur, les autres pour rentrer aveugles, après avoir mesuré l'infinité de leur perte dans l'immense mouvement de force d'où elles sont sorties. La fin sera pour chacun ce que l'aura faite l'emploi de la liberté.

En quoi la volonté immuable du législateur serait-elle donc atteinte par la liberté humaine? Cette volonté est que l'homme nourrisse son corps de la matière, pour vivre la vie physique, et l'homme libre meurt à la vie physique s'il prend la liberté de se soustraire à l'ordre du législateur. Cette volonté est encore que l'homme nourrisse son esprit de la vérité pour vivre la vie spirituelle et l'homme libre meurt à la vie spirituelle, s'il prend la liberté de se soustraire à ce nouvel ordre. La liberté humaine atteint donc non pas la volonté de Dieu, mais la propre fin de l'homme. Or, répétons-le, la liberté

dans le monde des matières, où partout commande une loi inflexible, ne peut s'expliquer que par la fin dans un autre monde de ce qui est libre en celui-ci, et, d'autre part, si le bonheur spirituel est ou peut être cette fin, l'homme n'en sera l'artisan qu'à la condition d'être libre.

Dieu, dit-on, aurait pu créer l'homme heureux dès le principe; ceux qui disent cela ne remarquent pas qu'en agissant ainsi, Dieu eût créé le bonheur pour lui-même et non pas pour l'homme. La possession, qui n'a ni commencement ni fin, est un état d'où le bonheur est exclu. Le bonheur réside dans la possession de ce qui a été désiré, poursuivi, atteint : il est la prime et le couronnement de l'effort. On ne naît point heureux ou malheureux : on devient heureux ou malheureux.

Nous sommes entrés dans ces considérations, dont quelques-unes peut-être sortent un peu du sujet qu'elles étendent, pour faire mieux apercevoir la lacune que laisse le docteur allemand entre l'esprit de son système, qui marche à la façon des aérostats, et l'esprit du lecteur, qui n'a point d'ailes pour franchir les abîmes. Buchner, qui est un savant, a oublié de nous parler de la notion scientifique, et nous doutons encore ici que l'omission soit involontaire; il nous semble même que le système de l'auteur courrait quelque danger, si la conquête de la notion scientifique mettait en présence la nécessité des matières aveugles et la liberté de l'esprit humain.

Revenons donc à la discussion sur le terrain que Buchner a choisi, sans prendre souci de tous les faits qui le couvrent et sèment dans le champ commun plus de doute que de croyance pour la doctrine allemande.

Rappelons-nous l'affirmation du docteur :

« L'existence d'une force ne nous est révélée que par les changements que nous observons dans la matière par

nos sens, il n'existe pas d'autre voie qui puisse nous les faire connaître. »

Nous avons vu ce qu'est la notion sensible ; c'est la force qui nous est d'abord révélée, et c'est, par suite du changement de nos sensations, correspondant au changement de la force, que nous reportons ce même changement sur un objet extérieur. L'âme, quand elle naît à la forme spirituelle, a d'abord d'elle-même une idée sans image, qui correspond au seul sentiment de la vie ; elle se surprend dans l'attente de sa nouvelle forme et se sent déjà dans le germe sur lequel le monde extérieur viendra se greffer spirituellement. Au fur et à mesure que les sensations se succèdent et que la forme se compose, l'âme, successivement modifiée, prend d'elle en suite de ces modifications des idées particulières, puis elle reporte sur les objets extérieurs les idées particulières qu'elle a d'elle-même, et, par suite, elle a l'idée d'autres êtres particuliers comme elle. C'est ainsi qu'elle acquiert la notion de matière.

Puis, chez l'homme, elle sort du cercle circonscrit par les sens pour s'élever jusqu'à l'universel. Dans les matières tardivement révélées, elle poursuit la force pour en acquérir la notion scientifique, reconnaît que la matière n'est que le champ du phénomène, comme elle n'est que le champ de l'expérience, découvre des lois, un plan et de l'ordre universel traduit en nombres fixes, conclut à l'existence de l'auteur qui a fait les calculs. Tel est l'ordre dans lequel l'âme se succède à elle-même pour l'œuvre de sa connaissance. La notion scientifique a suivi la notion sensible qu'elle a rectifiée ; de cette œuvre de rectification il est résulté que la conscience, internée dans le monde sensible, où tout apparaît pêle-mêle, s'est élevée avec la notion scientifique à la connaissance de l'ordre

qui régit tous les phénomènes, et, rapportant cet ordre à un auteur intelligent, l'homme juge que son honneur est d'appliquer la notion qu'il en a à la liberté dont il jouit, et il crée l'ordre moral.

Dans le système de Buchner on ne sait ni ce qu'est la notion scientifique, ni ce qu'est la notion morale. Cependant, en présence des faits, il est impossible, pour expliquer toute l'œuvre spirituelle de l'homme, de s'en tenir à la première proposition de Buchner, touchant nos procédés de connaissance. Nous convenons que, lorsqu'il s'agit d'étudier un sujet très-complexe, il est bon de restreindre le programme des premières recherches aux faits qui portent en eux-mêmes la plus vive lumière. Mais, parmi ces faits, l'on ne peut pas supprimer les plus importants, parce qu'ils éclaireraient une voie que ne veut pas suivre un système. Nous avons donc le droit de demander à Buchner pourquoi, nous parlant si souvent de la science, il n'a pas pris le souci de nous faire connaître comment la science s'acquiert, et notre droit va même jusqu'à introduire dans la discussion les éléments que l'auteur en exile.

Il nous importait de constater que, sous ses diverses manifestations, la vie est la force active en cause dans les matières du corps, qu'elle met diversement en œuvre. Que cette force soit simple ou composée, elle se révèle par une spécialité d'effets qui la distinguent nettement des autres forces classées par Buchner. Ce dont nous ne pouvons douter, c'est que la vie, quel que soit le mystère qui couvre ses procédés, a un mode de manifestation spirituelle; ce dont on ne saurait douter davantage, c'est que, chez l'homme, elle répond à une personnalité très-distincte, qui a conscience d'elle-même, et n'y eût-il que cette conscience, cela suffirait pour caractériser la per-

sonne. Quoi qu'on dise et quoi qu'on fasse, l'homme est quelqu'un et non pas seulement le titre d'une société. Toutefois, pour demeurer plus complétement sur le terrain de Buchner, écartons la personne et ne considérons que la force.

Si la vie recrute dans le monde extérieur les éléments de sa forme physique, il est certes très-intéressant d'étudier la nature de ses opérations et de suivre, dans ses plus menus détails, le développement de cette forme, mais si elle revêt aussi une forme spirituelle, il est non moins intéressant de savoir si pour le développement de cette forme, elle puise à la même source ou à une source différente, selon les mêmes procédés ou selon des procédés différents. Or nous savons de quoi se composent les organes, nous connaissons la matière de leur développement ; le sang, l'élément nourricier, a d'abord constitué l'organe pour la fonction, afin que celle-ci, quand elle s'exercera, continuât de reproduire le sang, et, par là, l'état physique se trouve assuré dans sa succession. Pour atteindre ce résultat, il fallait que l'individu fût armé de façon à dist[illegible] les choses extérieures et le rapport qui les lie av[illegible]re chose; il lui fallait le génie de son entreti[illegible] des matières qui en feront les frais. Ce géni[illegible]possède, et tous les jours, sans s'égarer dans les arcanes d'une démonstration scientifique, l'homme, en cela d'ailleurs semblable aux autres bêtes, prouve qu'il est une force intelligente en même temps que physique.

Comment procède cette force? Répondant à son propre besoin qu'elle sent avant toute autre chose, elle entre en quête dès qu'elle est abandonnée à elle-même. Dans le milieu, où désormais se produira son effort, tout lui devient sujet à sensation. Elle démêle successivement ses

sensations les unes des autres et emploie un temps relativement considérable pour distinguer les uns des autres les objets qui ont provoqué ces sensations. Dans le principe, en effet, le souvenir de la sensation ne rappelle pas toujours l'objet provocateur, et l'enfant se trouve exposé souvent à de fatales erreurs, quand il cherche à faire revivre une sensation dont le souvenir lui plaît. Peu à peu, le rapport s'éclaire entre les sensations et les objets ; ceux-ci, par leur seule présence, rappelleront toute une série de faits antérieurs oubliés, et, d'autre part, pour être présents à l'esprit, il ne sera plus nécessaire qu'ils soient présents aux sens ; ils se sont imprimés sur la substance cérébrale composant un tableau intérieur, qui n'est d'abord qu'un pêle-mêle d'images entrées à la suite et sans ordre dans l'organe. Mais, dans le conflit de ses souvenirs et de ses sensations, l'individu, se démêlant toujours, a constamment dégagé l'idée qu'il a de lui-même de l'idée qu'il a des objets extérieurs ; ceux-ci, d'ailleurs, grâce à la disposition de l'organe où le monde extérieur afflue par cinq voies différentes, se prêtent, dans le tableau qu'ils composent, à ce dégagement de la force qui se reconnaît en chaque endroit et partout. Il s'en suit que parmi les scènes diverses, empruntées nécessairement du dehors, la substance, au gré de la force, pourra reproduire celles qui intéressent le moment présent. Mais le gré de la force, ce n'est encore que le besoin qui parle et éveille la substance au point précis où naîtra l'image nécessaire.

Le génie de l'animal se caserne dans ce mécanisme, où la diversité extérieure défile et s'imprime, figure sans explication, mais figure intéressante, car l'animal, sur son petit théâtre, trouvera déjà en image ce qu'il aura besoin de chercher dans le grand théâtre, dont le sien est

une merveilleuse réduction. Jusque-là il semble que la force propre à l'individu soit un acteur qui, toutes portes ouvertes, accueille sur la scène, à mesure qu'elles s'y présentent, les forces du dehors qui composeront les différentes parties de son rôle; il revoit ainsi successivement le monde extérieur et cela suffit à son besoin. L'instinct n'apparaît donc ici que comme une manifestation nécessaire de la vie, et le mouvement, que cet instinct guide vers un résultat nécessaire, révèle malgré une liberté apparente toute la nécessité de l'animal.

Chez l'homme, la scène change; l'animal était acteur, l'homme devient tout ensemble auteur, directeur, acteur et spectateur; il est l'intelligence qui se commande à elle-même, compose la pièce, appelle l'idée à sa barre, met en œuvre celle-ci et non plus seulement la sensation, et, finalement, juge sa propre pièce, que, pour bien la jouer, il n'approuve pas toujours. Il crée la science, et quand Buchner nous dit que l'idée est une conquête lente de l'humanité, ce mot conquête, à lui seul, caractérise toute l'œuvre nouvelle de l'esprit humain. Certes, quand il s'agit de découvrir la matière, pour subvenir aux frais de l'entretien physique, il y a aussi des conquêtes à faire, et il est très-certain que, dans cette campagne du besoin, les sens sont le guide principal de l'individu en quête. Mais Buchner, sans doute, ne prétend pas que l'œuvre humaine se borne là, ni que les sens soient le seul guide auquel elle emprunte la lumière.

Quand l'homme, concentrant librement son attention sur ses idées, élimine de celles-ci tout ce qui correspond à la diversité des matières, autrement dit tout ce qui intéresse l'appétit physique, pour ne conserver que les rapports par lesquels ces idées pourront se confondre avec d'autres idées semblablement dépouillées, il devient in-

venteur, il désigne les rapports par des signes qui n'existent point dans le monde extérieur, et crée les langues. Plus tard, reconnaissant que ces rapports sont déterminés par des lois invariables, il les groupe entre eux selon ces lois, celles-ci désormais deviennent ses guides, et non-seulement elles rectifieront l'œuvre des sens, mais elles tendront, de plus en plus, à écarter la diversité qui jaillit de la source sensible pour faire remonter l'individu jusqu'à l'unité, qui est l'objectif de la science. Bénéficiant du langage, celle-ci se fonde, elle déclare que son but est la découverte de la vérité, et que l'homme a d'autres besoins que ceux de son estomac. Cela, sans doute, est surprenant, mais cela est-il niable? L'homme est-il, oui ou non, l'inventeur du langage ou, si l'on préfère, des mots qui constituent le langage? Est-ce à son intelligence libre ou à la nécessité que doit revenir l'honneur des conquêtes scientifiques?

Or, maintenant si l'on considère que la force, éclose d'un germe infiniment petit, se développe dans une machine dont la forme, nettement arrêtée, limite, comme nous voyons, le champ des matières à mettre en œuvre, et enfin rayonne spirituellement dans l'espace à travers les mondes visibles, qu'elle franchit pour atteindre l'universel; on est excusable de penser que ce dernier mode de manifestation est l'élan suprême de cette force et la synthèse, pour ainsi dire, de toutes ses opérations physiques. N'avons-nous pas le droit, appliquant ici la loi universelle dont se prévaut si souvent Buchner, de dire : si, pour toutes les matières dont le cerveau fait partie, l'attraction est toujours en raison inverse du carré des distances, pour l'esprit libre, au contraire, l'attraction est toujours en raison directe de la distance, et cela ne

suffit-il pas à distinguer l'esprit humain du cerveau d'abord et ensuite de l'esprit des bêtes?

Sans doute nous devons admirer les travaux des savants qui cherchent à percer le mystère des opérations de la vie et poursuivent la force, d'organe en organe, pour lui arracher ses secrets; mais ce qui doit toujours demeurer en vue dans le travail de l'analyste, c'est que la synthèse n'est point à faire; elle est là vivante, en pleine manifestation de faits. Or un fait indéniable, c'est que seul un esprit libre peut s'engager, derrière des lois qui ne sont ni des forces ni des matières, à la recherche de l'inconnu, qui, dans le monde de la vérité, est l'aimant de la pensée.

Si Buchner eût voulu considérer que son système s'empêtre stérilement entre la loi, qui est au commencement et demeure inexpliquée, et l'esprit, qui est à la fin et demeure inconnu, peut-être eût-il trouvé du mouvement pour sortir de cette impasse, en l'illuminant du commencement à la fin par la communion de l'esprit humain avec la pensée du législateur. En s'élevant au-dessus de la diversité des matières pour joindre la loi et, du haut de sa conquête, contempler le plan qui s'exécute dans l'univers, le docteur écartait l'obstacle et la doctrine passait; car, tout en réservant les solutions particulières de l'analyse, elle reconnaissait les actes de la force dans sa manifestation la plus élevée et la moins contestable. La méthode expérimentale, n'étant plus détournée de ses voies fécondes par des solutions hâtives, pouvait s'unir, pour jeter la lumière sur les opérations de détail, avec la libre expansion de la force spirituelle, qui, ralliant de toutes parts l'inconnu dans l'univers, ne trouvera le couronnement de l'édifice scientifique que dans la décou-

verte de l'unité. Il est vrai qu'en passant la doctrine allait à d'autres conclusions.

Quand Buchner affirme qu'une force n'est jamais perdue, qu'elle passe à des conditions nouvelles dans les matières où toujours on peut la retrouver, il ne songe sans doute qu'aux forces cosmiques par lui énumérées et dont il ne connaît pas précisément la nature; il oublie qu'il crée pour le cerveau une situation très-délicate. En effet, plus tard il conviendra que l'esprit est une force qui, dégagée du cerveau, n'y rentre pas. Sans doute on ne comprendrait pas que, si l'esprit rentre au cerveau, cet organe fût demeuré si longtemps et fût encore de lui dans l'ignorance où il est. Mais où va donc cette force? Si une force a toujours des tenants et des aboutissants, desquels, pour la juger, il faut tenir compte, n'est-il pas vrai que si l'esprit humain a pour tenant le cerveau, il a pour aboutissant la vérité, qui n'est pas un état moléculaire; et, si cela est vrai, bien que très-surprenant, ne valait-il pas mieux le constater d'abord, quitte à chercher ensuite à percer le mystère qui couvre les opératians de la vie?

Et puis, ce que l'auteur nous apprend du cerveau peut-il légitimer les conclusions absolues de son matérialisme, et ne pourrions-nous, à ses hypothèses, répondre par des hypothèses contradictoires, en nous appuyant sur les phénomènes mêmes qu'il interroge? Nous ne voulons plus parler ici ni du poids, ni du volume, ni de la forme de l'organe, ni de sa quantité de graisse phosphorée; nous savons que Buchner a trop d'esprit pour jamais se découvrir dans l'une ou l'autre de ces choses ou dans leur réunion; qu'en leur faisant l'abandon de sa liberté, il s'est constitué une réserve très-rassurante et ne consent l'aliénation que pour les besoins du système. Nous entendons parler du sommeil, des rêves communs sans

doute à beaucoup d'animaux, de la folie spéciale à l'homme, du crétinisme, déviation typique qui mesure les écarts de la force et révèle le plan là précisément où Buchner cherche la preuve de sa négation. Un crétin, c'est un homme, si l'on veut, un homme à plaindre, Buchner le concède, ce n'est pas le type; ce crétin a un cerveau qui pèse encore 1000 grammes, c'est-à-dire un poids relatif supérieur à celui du cerveau d'autres animaux qui, en pleine possession de leur force typique, témoignent par leurs actes, malgré cette infériorité relative, que l'intelligence ne se pèse pas, mais que le type commande. Nous réservons cette question pour lui donner tous les développements qu'elle comporte, mais nous pouvons déjà dire : Si le cerveau est un organe dans lequel la vie neutralise les mouvements extérieurs qui y affluent par les sens, et si la vie, par le fait de cette neutralisation, revêt une forme spirituelle, nous apercevons tout ensemble la nécessité de l'organe et le dernier état de la force. De ce que l'organe est merveilleusement disposé, nous ne croyons pas que ce soit là une raison suffisante pour nier qu'il ait un auteur intelligent. Car, précisément, la vie, en s'abouchant dans le cerveau avec tous les mouvements extérieurs, révèle, par la transformation qu'elle fait subir à ces mouvements et qu'elle subit elle-même, que la seule forme sous laquelle, même par voie d'empirisme, on puisse concevoir l'unité de la force est la forme spirituelle. Chaleur, lumière, électricité, magnétisme, etc., toutes ces forces que nous sentons divisées au dehors se reconstituent en esprit derrière nos sens, toutes aboutissent à cette forme unique, la pensée, et c'est sous cette forme qu'elles retournent dans l'univers, n'ayant plus pour geôle l'horizon sensible.

Dans ce monde nouveau, où l'esprit se meut et de plus

en plus se dégage pour remonter vers sa source, l'homme a certes raison de ne pas oublier sa nécessité, c'est-à-dire que son esprit est en condition dans sa matière; mais la cause universelle lui est apparue dans cette condition même, et, bien que prétende Buchner, cette apparition n'est point une image succédant à une sensation. Elle marque d'un caractère inattendu l'œuvre d'une force repliée sur elle-même dans toute sa liberté. L'homme, qui se connaît d'abord et surtout dans les manifestations les plus élevées de sa force, refuse impérieusement d'être une simple mécanique dont les ressorts sont mus par des agents extérieurs, quand il se surprend en effort libre pour acquérir les notions scientifiques, et la révélation de l'esprit universel, à laquelle le conduit l'effort, est en même temps la révélation de sa filiation spirituelle. Sans doute il y a une mécanique et des agents extérieurs, mais sans doute aussi l'homme a sa part de gouvernement dans la direction de cette machine, et tous les raisonnements de la docte Allemagne ne lui ôteront pas la liberté qu'il a de s'extraire en esprit de cette matière où le législateur permet à l'univers d'affluer mouvement pour en sortir pensée, et pensée marquée du cachet de la loi.

Pourquoi donc Buchner a-t-il négligé de nous entretenir de la notion scientifique, tout en proclamant dans son livre qu'il ne s'appuiera jamais que sur des vérités de cet ordre? Il savait cependant que la vérité scientifique n'est point une nécessité de la vie physique, et même qu'elle n'est une nécessité pour personne; l'immense disproportion qui existe dans le développement des intelligences ne suffit-elle pas à indiquer la part qui revient à la liberté dans l'œuvre d'acquisition scientifique? Trompé par ses sens, l'homme a longtemps cru que le soleil tournait autour de la terre. La découverte de Galilée n'a pas, que

nous sachions, compromis dans leur apaisement les appétits de l'homme ni d'aucun animal, et l'œuvre physique, avant comme aprés, s'est accomplie avec la même nécessité; mais cette découverte démontrait que l'esprit humain peut sortir du phénoméne sensible pour atteindre la vérité au delà de la sensation. Or, dans l'intérêt du cerveau et de tout le systéme, il était peut-être prudent de ne pas insister sur les procédés à l'aide desquels l'homme s'affranchit de l'erreur en s'affranchissant de la matiére. Pour tous les animaux, l'homme excepté, la lumière s'éteint sur l'horizon sensible; nous, au contraire, quand le soleil disparaît derrière la colline, nous apercevons et nous suivons en esprit le prodigieux incendie qui illumine d'autres régions; c'est donc un fait incontestable, que l'homme seul peut, grâce à sa liberté d'esprit, atteindre la vérité hors de la sensation, et Buchner le sait si bien, que, malgré sa théorie des pesées, il ne donnerait pas son livre à un éléphant pour le lire.

Oui, c'est par la vérité scientifique que l'homme, aprés avoir acquis, grâce à ses sens, des idées particuliéres de son être et l'idée d'autres êtres particuliers comme lui, s'élève au-dessus de toutes ces idées pour concevoir, en l'apercevant dans ses manifestations, la cause universelle. Buchner lui-même, dans les premiers chapitres de son livre, nous parle de l'éternel et de l'infini. Cependant l'éternel et l'infini ne se frappent point dans le cerveau sous la forme d'une image succédant à une sensation. Où les découvrira-t-on jamais dans cette matiére qui passe toujours et toujours est nettement finie? Où Buchner a-t-il donc puisé ces idées? Dira-t-il par hasard qu'il les a pour les combattre et ne les point avoir? Non, l'auteur lui-même a subi le puissant entraînement des âmes vers l'unité éternelle; mais n'ayant pas vu celle-ci face à face,

il lui a plu de composer un système et de trouver, dans l'intérêt de son client, la matière, que l'univers manque d'intelligence ; il le dit avec son esprit, ce qui assurément est pour ses adversaires une preuve du contraire.

Ce qu'il y a de fâcheux pour le systéme de Buchner, c'est que, s'il n'existe pas un législateur, la science cependant n'a de réalité qu'à la condition d'être l'enregistrement successif et la traduction exacte des lois qui gouvernent les rapports de toutes choses entre elles. Tout l'esprit de l'homme est emprunté au législateur dans l'œuvre de la science; nous ne reviendrons pas ici sur l'œuvre totale de l'esprit humain qui, sous quelque aspect qu'on l'envisage, demeure suspendue à l'existence de deux termes nécessairement différents, sur cette œuvre qui se poursuivant entre ces deux termes révèle, par le seul fait de son évolution, que l'absolu n'est ni dans l'un ni dans l'autre de ces termes, et que, s'il existe, il ne peut être que par delà, ce qui est différent, et par delà l'esprit humain, dont cette différence est le premier élément de développement. Mais nous pensons que Buchner eût pu, sans compromettre la logique, nous entretenir du nombre et mettre en relief le rôle, jusqu'alors inaperçu, de la matière faisant elle-même les calcnls que nous lui emprunterons tout à l'heure pour prouver sa dépendance et sa relativité. Pour des esprits qui n'ont que la portée ordinaire, le nombre, quand il commande comme nous le voyons dans l'univers, éveillera toujours l'idée d'un calcul, et celui-ci toujours éveillera l'idée d'une intelligence. Mais il paraît qu'à des profondeurs pour nous insondables on peut apercevoir les choses autrement.

Pourquoi donc, encore une fois, Buchner qui, malgré le régime de la nécessité, inflexible pour nous au même

titre que pour lui, croit à l'existence de nos erreurs, pourquoi Buchner ne nous met-il point en garde en distinguant nettement la notion scientifique de la notion sensible? Ne sommes-nous point en droit de supposer que l'auteur, par cette omission, a voulu écarter de sa doctrine un danger irremédiable?

En effet, que l'esprit humain ne puisse s'élever à la conception de la cause universelle sans passer par la série des opérations sensibles, c'est assurément là une nécessité de sa condition; mais si, pour atteindre ce résultat, il use de procédés nouveaux, il importe cependant de ne démarquer de son caractère aucun de ces procédés. Or puisque parmi les animaux, dont quelques-uns sont doués de sens parfois plus fins que ceux de l'homme, il n'en est aucun qui puisse sortir du monde sensible pour atteindre la vérité scientifique et connaître les lois universelles, cette différence dans le résultat, quand l'avantage des sens, comme moyen, n'appartient pas à l'homme, devait modifier la formule générale de l'auteur. L'homme, dans la poursuite de la vérité, marque que son esprit n'est pas celui des autres animaux, et nous apercevons le point précis où l'œuvre des sens perd chez lui le caractère de généralité que lui attribue Buchner. Cette œuvre, dira-t-on, n'en est pas moins nécessaire à l'édification de la science. Certes, mais à la condition d'être par celle-ci transformée et profondément modifiée. Dans la voie nouvelle où elle entre au service de l'esprit, l'apaisement des appétits s'efface et disparaît de la scène, la nécessité fait place à la liberté. La vérité, la plus puissante des attractions, se lève, lumière jusqu'alors inconnue sur l'horizon intellectuel, et c'est dans le rayonnement de ce soleil spirituel qu'apparaît la cause souveraine, Dieu, visible seulement pour l'esprit humain sur la terre.

Que Buchner ait cru pouvoir se dispenser de mettre en relief le caractère général dont l'œuvre des sens marque toute la série animale, en vue de la succession de la vie physique, cela est déjà regrettable; mais, en ce qui touche la connaissance humaine, il devait certainement, pour nous qui étudions à son école, mesurer la portée du moyen qu'il indique à l'exclusion de tous autres; et nous revenons involontairement à cette pensée, que l'auteur a par là pressenti quelque danger. En effet, il n'assoira définitivement le triomphe de son principe que le jour où il aura résolu ce problème : la matière peut cesser d'être la matière pour devenir l'esprit. Or cela n'est point aisé, le docteur en convient; il confesse qu'il n'a point encore trouvé la solution scientifique de ce problème; mais, pour des raisons empiriques, il ne saurait douter du fait; nous ne devons donc pas en douter plus que lui. Aussi Buchner, bien qu'il déserte le terrain scientifique, sur lequel il ne trouve pas de preuve, pour errer dans les vagues domaines de l'empirisme, Buchner procède-t-il, pour emporter nos croyances, absolument comme si la lumière était faite sur la question. Là où d'autres se croiraient obligés à une certaine réserve, il entasse les affirmations, et du meilleur tranchant de sa plume coupe court à tous les doutes qui pourraient compromettre le sort de sa doctrine. Mais nous ne sommes pas assez aveugle pour ne pas remarquer tout ensemble le changement de la scène et l'habileté de l'auteur.

Certes, il fallait de longue main préparer le lecteur à admettre, sans une trop grande surprise, que la matière cérébrale est le principe de l'esprit, et dès lors il importait de ne pas s'expliquer trop clairement sur la signification réelle de l'œuvre des sens. Buchner ne se compromet pas en disant que les sens sont la seule voie par où

se fera la connaissance; mais, trouvant utile de dire cela, il a jugé prudent de n'en pas dire davantage; l'axiome fera son chemin. Tout d'abord, il n'est que la constatation d'un moyen. Grâce à certaines propositions habilement disséminées dans le livre, le moyen débordera insensiblement sur la force qui le met en œuvre, il en limitera l'expansion et la portée, et quand, plus tard, il s'agira de savoir ce qu'est l'esprit, la matière du cerveau apparaîtra derrière la matière des sens, et il suffira d'une formule hardie pour expédier une solution conforme aux besoins du système.

Nous recommandons aux curieux la lecture du chapitre *Pensée*. On y apprend que la pensée est quelque chose d'immatériel qui se consume au moment de sa production. N'est-il pas vrai que les mort-nés de Buchner jouissent d'une florissante santé dans le livre *Force et Matière?* Assurément, le chapitre était intéressant; car, pour assurer le triomphe de la doctrine, il fallait encore démontrer que le cerveau, principe de la pensée, ne fournit que des résultats mécaniques, et qu'il n'y a pas de libre pensée. Or, précisément, Buchner comptait, pour premiers adhérents, sur tous les libres penseurs; d'autre part, il n'eût pas voulu qu'on pût lui demander trop positivement si son livre a été fait à la mécanique; il fait donc glisser son système sur les procédés à l'aide desquels nous acquérons la notion scientifique, tout en se réservant contre nous le bénéfice de cette notion utile à l'occasion; puis, passant timidement à une autre question, il insinue par citations que, le cerveau étant comme toutes les matières soumis au régime de la nécessité, il n'y a pas de pensée criminelle. Il indique sa thèse en quelques lignes, mais ne veut pas s'y arrêter, sous le prétexte que cela le conduirait hors des bornes de son sujet. Nous apercevons

très-nettement où cela conduirait Buchner. Si, dans le monde moral, il n'y a pas de pensée criminelle par suite de la nécessité du cerveau, la logique veut que, pour la même raison, il n'y ait pas d'erreur dans le monde scientifique.

D'ailleurs, est-ce que l'auteur sortait réellement des bornes de son sujet en nous entretenant de la notion morale? Le moment n'était-il pas venu, au contraire, d'épuiser le principe jusque dans ses dernières conséquences, et de déloger définitivement l'esprit de la position qu'il a usurpée? Sans doute, mais le système s'était déjà trop furieusement dérobé devant les faits pour que le docteur ne tînt pas compte d'un premier avertissement. Pour sauver le principe, il fallait affirmer que, dans tous les cas, le cerveau ne fournit que des résultats mécaniques, des faits nécessaires. Or, comme nous venons de le voir, en supprimant l'erreur morale, Buchner, du même coup, supprimait l'erreur scientifique, car l'une comme l'autre révèle l'œuvre de la force spirituellement repliée sur elle-même pour faire acte de liberté derrière les matières, qui, par nécessité, ne fournissent que des résultats mécaniques. A suivre jusque-là les opérations de la force, il y avait des risques à courir, et le docteur s'en aperçut; mais, précisément par les bornes mêmes qu'il assigne à son sujet, n'indique-t-il pas suffisamment que l'œuvre de l'esprit excède ces bornes?

Nous qui voulons nous faire une conviction en dehors de tout parti pris de système, nous ne sommes point tenu à ces suppressions. Notre intérêt est d'en démêler la raison; notre nécessité, si Buchner le veut ainsi, est de chercher dans une doctrine si tous les faits répondent au principe; et ce qui nous plaît ici même, c'est que cette nécessité nous assure à tous égards dans l'esprit de l'au-

teur le bénéfice des circonstances atténuantes pour les écarts involontaires de notre cerveau dans une lutte qui ne peut être que courtoise. Nous avons donc dû nous demander pourquoi Buchner, niant le libre arbitre et la criminalité de la pensée, reconnaît cependant qu'il existe une morale ; car nous n'imaginons pas quelle est la variété de morale qui peut fleurir dans les parterres de la nécessité. Si, ne pouvant nier la conscience, qui s'exerce sur les faits de tout ordre, on appelle faits moraux tous les faits de conscience, encore faudrait-il nous expliquer ce qu'on entend par ce mot conscience. L'auteur nous a répété à satiété que les forces et les matières sont aveugles et inconscientes, que la nécessité est aveugle comme elles ; à quoi répondra donc cette conscience ?

Le docteur, qui procède volontiers par voie empirique, a expérimenté certainement qu'il a une conscience, et il a eu conscience de sa liberté d'esprit, son œuvre de savant suffit à le démontrer ; mais il était prudent de ne parler ni de la conscience ni de la liberté d'esprit, qui préside aux recherches de la science et permet aux défenseurs d'un système faux d'y persévérer malgré l'évidence. Cependant il fallait accorder un semblant de concession aux faits qui nous donnent, selon Buchner, l'illusion de la liberté, et, parmi ceux-ci, il était ingénieux de choisir ceux sur lesquels la discussion peut par certains points demeurer éternellement ouverte. Personne n'ignore que la discussion fait quelquefois disparaître le fond d'une question sous les différents aspects que celle-ci présente ; mais personne n'ignore davantage que compter sur ce bénéfice, c'est précisément compter sur la liberté de discussion. Donc il fallait prendre parti : s'abstenir, c'était presque abdiquer. La poursuite de la vérité scientifique se présentait naturellement à Buchner, qui est un savant,

pour expliquer les opérations de l'esprit libre; l'auteur préféra porter la question dans le monde moral, et c'est pourquoi avec toutc la bonhomie d'un professeur qui en sait plus long, mais ne veut pas sortir des bornes de son sujct, il expose en quelques lignes et comme entre parenthèses sa théorie.

Ici, en effet, la confusion est possible, surtout si l'on ne s'est pas entendu sur le sens du mot conscience et si l'on n'a qu'une vague idée de nos procédés d'acquisition dans l'ordre scientifique. Tout le monde discute avec plus ou moins de raison sur la qualité de l'erreur morale, et certains philosophes, se fondant sur la fragilité des institutions humaines, vont même jusqu'à prétendre que si la morale est variable, au fond il n'y a pas d'erreur. Il semblerait que par ce point la question se présentait sous le jour le moins défavorable à la doctrine de Buchner; mais il faut distinguer : se fonder sur la variabilité de la morale pour supprimer l'erreur, ce n'est pas moins reconnaître l'existence d'une morale, quoique variable et quelle qu'elle soit; et dès lors l'erreur, bien que discutable dans sa qualité, n'en est pas moins l'erreur.

Sans doute dans une société d'hommes on peut se prononcer diversement sur la valeur d'un jugement. Outre que la loi est perfectible, que les juges sont faillibles et que l'état d'esprit de l'inculpé ne se prête pas toujours exactement à l'appréciation d'un tribunal, tous les membres de cette société ne vivent pas au même niveau intellectuel. Toutefois il importe de remarquer immédiatement que jamais, en France, les avocats qui plaident si volontiers la folie, c'est-à-dire l'aliénation de la liberté spirituelle, ne plaideront la nécessité comme l'entend Buchner. Ce serait, en même temps que la révolte de leur conscience, la ruine de leur profession et la mise en re-

traite définitive de la justice. Car que pourrait objecter le juge à l'accusé qui lui démontrerait clair comme la nécessité que, dans les mêmes conditions, lui, le juge, eût commis exactement l'acte qu'il va juger? Buchner, qui plaide la cause de la matière et veut transporter à toutes les choses de l'esprit la nécessité de son client, Buchner n'a pas voulu tourner contre lui la phalange prompte à la riposte des avocats, et, pour satisfaire un peu tout le monde et les faits, il rompt avec la logique de son système et cherche à découvrir un genre de morale qui ne batte point trop en brèche son principe. Le défaut de logique passera peut-être inaperçu sous la concession.

L'auteur sait parfaitement que, dans le monde des esprits, l'acte moral est un fait de conscience qui se juge par la liberté de celui qui l'accomplit. Pour se faire reconnaître, il n'a pas d'autre marque. Prenons un exemple des plus vulgaires : je déjeune, et j'ai conscience que je suis à table. Le caractère moral ne réside pas ici dans le fait physique que j'accomplis et dont j'ai conscience, il réside dans la libre détermination que j'ai prise d'accomplir cet acte. Cet acte a un sens ; j'ai conscience de l'acte et du sens, et c'est par le sens qu'il a que l'acte physique tient au monde moral. La situation de Buchner est donc fort embarrassante. Pour se mettre d'accord avec les faits, il ne doit pas blesser trop crûment le sentiment de liberté qui vit au fond de toutes les âmes ; pour demeurer d'accord avec son principe, il doit supprimer radicalement la liberté. La difficulté consiste donc à découvrir une morale qui, supprimant la liberté, en laisse transparaître l'illusion. Qui ne voit déjà que si la nécessité est absolue pour l'individu, qu'on le considère à l'état d'isolement ou à l'état de société, la morale que découvrira Buchner ne sera elle-même que l'illusion d'une morale.

Voici la théorie.

De l'alliance de deux principes, la nécessité et la réciprocité, résulte un état qui peut se transformer en état moral si le lecteur consent à s'y prêter, et il en est plus d'un qui aura cette complaisance; car dès que la liberté, dont l'homme jouit en dépit de tous les systèmes, ne sera plus engagée dans la situation, chacun pourra l'exercer à sa guise. L'animal humain n'ayant d'autre principe moral que la necessité, à chaque instant traduite par des besoins de réciprocité, usera évidemment de sa liberté pour se soustraire, autant qu'il le pourra sans se compromettre, aux devoirs de la réciprocité; il se fera, dans la société où il vit, une sorte de conscience extérieure, qu'il consultera au mieux de ses intérêts, c'est-à-dire de sa nécessité, et le plus habile sera le plus honnête. Il se peut qu'il y ait là une morale, mais les malins se hâteront d'apprendre le code pour faire glisser cette morale avec de gros bénéfices entre les articles.

Nous n'avons pas à discuter plus longuement ici cette théorie, et nous nous bornerons à dire : Si l'alliance des deux principes nécessaire et réciproque constitue un fonds moral pour une société, c'est à la condition que chacun ayant reconnu les droits et les devoirs de la réciprocité s'applique à maintenir son droit entier, en faisant entièrement son devoir. L'homme est constamment sollicité pour exagérer son droit et restreindre son devoir. Or la morale consiste à tenir la balance égale, et l'effort pour y réussir est un effort libre. Si donc la nécessité a créé une situation, c'est la liberté seule qui donne à cette situation son sens moral. Dire que l'homme, par la nécessité, est contraint à une certaine morale, cela équivaut à dire que non-seulement il doit connaître les droits et les devoirs résultant de cette nécessité, mais qu'il doit

appliquer sa liberté à légitimer son droit par l'accomplissement de son devoir; en d'autres termes, que pour avoir une notion morale et la traduire en fait, l'homme a la liberté pour nécessité. Et si Buchner continue de prétendre que cette liberté n'est qu'une illusion de l'esprit, nous le prierons de quitter un instant son cabinet pour considérer de plus près la société; il verra comment la plupart des mécaniques à morale qui la composent comprend à son aise la réciprocité.

Nous ne pouvons entrer maintenant que dans de très-courts détails sur les notions du beau, du juste, etc. Buchner dit que l'enfant emprunte ces idées au milieu intellectuel où il vit; il ne pourrait en être autrement, puisqu'à toutes les questions posées par l'enfant en quête de connaissances, la réponse sera faite par des personnes habitant ce milieu; mais pourquoi la question a-t-elle été posée, à qui le père a-t-il emprunté sa réponse et comment se fait-il que l'enfant ait compris? Certes, les premières notions sont très-vagues chez l'enfant, qui qualifie bon ce qui lui convient, mauvais ce qui lui déplaît, et ne tient qu'un maigre compte des définitions paternelles. Cependant, à mesure que son esprit se développe et que son jugement se forme, il remarque que ce qui est mauvais pour lui est bon pour un autre et même, dans d'autres conditions, peut devenir bon pour lui. En même temps la répétition des mêmes phénomènes éclaire ses premiers pourquoi; il s'enquiert des causes et les découvre. Son esprit se heurte à une foule de problèmes. Pour peu qu'il soit aidé dans ses premières recherches et qu'il applique à son étude les procédés scientifiques, le sens de ses premiers qualificatifs bon et mauvais se transforme, s'élève, et il aperçoit l'ordre dans lequel les phénomènes se succèdent; il a dès lors une notion qui éclaire

le monde moral jusqu'alors fermé pour lui; il avait eu conscience d'abord de ses besoins, qui sont sa nécessité et des bénéfices à recueillir de la réciprocité, et c'est de lui surtout qu'on peut dire que, si de la réciprocité il exerce volontiers les droits, il applique sa liberté à en éluder les devoirs. Quand il a conquis la notion d'ordre, une lumière subite illumine son monde intérieur, et s'il poursuit son œuvre de découverte, la notion, en s'élevant, l'amènera en face de l'ordre universel. C'est alors qu'il définit sa conception morale autrement peut-être qu'on ne l'avait fait sous le toit paternel.

En présence de l'ordre universel, il se dit qu'il est bien dans l'ordre physique d'appliquer sa liberté au développement de son corps dans les conditions de la santé; que, dans l'ordre spirituel, il est bien d'appliquer sa liberté au développement de ses connaissances, et, se souvenant de sa nécessité et du bénéfice qu'il recueille chaque jour de la réciprocité, il ajoute qu'il est bien d'aider chez les autres le développement physique et intellectuel. Considéré par rapport à l'ordre universel, le bien se marque ainsi d'un caractère absolu.

Le vrai devient le rapport réel qui existe entre tous les phénomènes, considérés au point de vue de l'ordre universel qu'ils manifestent; la découverte de la loi en laquelle toutes les autres se résumeraient révèlerait dans toute son unité la vérité qui répond à l'ordre universel.

Le devoir est le rapport qui, pour l'individu libre, lie le bien à l'ordre. Ce rapport peut être diversement connu et diversement apprécié; mais la morale demeure invariable comme l'ordre. C'est la notion morale qui varie comme les intelligences.

La conscience, dans l'ordre purement moral, deviendrait unique et fixe pour tous les hommes si toujours

elle répondait à la connaissance du bien, marqué de son caractère absolu. Elle est variable comme la notion du devoir, mais sa variabilité résulte moins de la variabilité des connaissances que du sens attaché à ses connaissances.

Le juste est le rapport qui existe entre l'ordre et le devoir, c'est la loi d'après laquelle l'homme doit appliquer le vrai au bien.

Le beau est le rapport qui, dans le monde physique, existe entre l'ordre et la forme. Dans le monde intellectuel, c'est toujours le mieux.

La raison universelle répond à l'ordre universel. La raison humaine répond à toute la somme des vérités conquises par l'homme dans son acheminement à la découverte de l'ordre universel. Elle a pour expression la plus élevée chez chaque individu la fusion des vérités scientifiques et des vérités morales.

Dans la théorie de Buchner, le bien n'existe pas ; l'intérêt est le seul guide de l'homme, et, c'est peut-être pour cela que cette théorie a du succès. Dans la doctrine de la *réciprocité*, en effet, il n'y a plus de devoirs, il n'y a que des dettes, et ceux qui ne savent pas compter seront, toute leur vie, la dupe des malins. L'auteur glisse très-négligemment sur cette conséquence de son principe tout en la désavouant. Cependant, comment en saine logique peut-il supprimer la liberté, sans supprimer du même coup le bien et le devoir? Quelqu'un comprend-il qu'un homme puisse avoir la notion du bien, s'il n'a pas la liberté pour faire ou ne pas faire celui-ci? Dès que tous les actes seraient nécessaires, aucun d'eux ne pourrait être qualifié bon ou mauvais, il se produirait parce qu'il devait se produire. Le mot fatal se substituerait nécessairement à tout qualificatif. L'ordre se confondrait avec la

fatalité qui est indifférente au bien comme au mal, dès lors la notion du bien s'effacerait et nécessairement avec elle la notion du devoir. Quoi que prétende Buchner, l'homme passe une grande partie de sa vie à suspendre les arrêts de la fatalité ; il enraye celle-ci pour s'y soustraire et change, dans une certaine mesure, le cours des événements, il accomplit des travaux considérables pour assainir le milieu qu'il habite; il se construit de bonnes maisons, et, l'hiver, au coin du feu, laisse passer devant sa porte les dix degrés de la fatalité ; il invente des paratonnerres, des thermomètres, des baromètres, des instruments d'optique, il use de ressources considérables pour détourner à son profit l'aveuglement des matières, et se garantit quelquefois derrière ce qui devait le tuer. Ne ferait-il que changer sa nécessité, il prouve par son œuvre même qu'il dispose d'une certaine liberté pour opérer ce changement. Cependant il ne change rien à l'ordre universel, mais, par la science qu'il a acquise, il utilise cet ordre pour en recueillir des bénéfices prévus, il accomplit cette œuvre à ses risques et périls, et, plus d'un savant paya de la vie sa témérité. Certes, il serait dérisoire de prétendre que dans cette œuvre l'homme n'est pas guidé par son intérêt ; mais son intérêt est précisément d'ordonner sa vie dans le sens le plus formel de la conservation, d'étudier les moyens à l'aide desquels il y réussira le plus sûrement et de concilier sa liberté dans une mesure précise avec la nécessité du plan commandé dont il fait partie. De l'ordre universel, il détourne à son profit un ordre particulier qui se compose de phénomènes nécessaires, dont il règle la succession ; et si à la limite son intérêt et son devoir se confondent, son devoir cependant répond à la liberté dont il use pour demeurer dans l'ordre, tandis que son intérêt demeure

engagé dans la nécessité des choses, et c'est ainsi que l'on peut dire de lui que son plus grand intérêt est d'accomplir son devoir.

L'homme démontre donc tous les jours, par son œuvre, la liberté dont il jouit. Dans une vue très-légitime, il observe d'abord que sa liberté peut servir ses intérêts, mais il remarque bientôt que son intérêt est d'appliquer sa liberté à ordonner sa vie dans le sens du développement le plus complet. Il se fait une régle, impose des bornes à ses appétits, et, reconnaissant qu'il fait avec sa liberté œuvre d'ordre dans le plan général, il juge que le bien consiste à faire cette œuvre, qne le mal serait de faire autrement, quoique cela fût possible. Dés lors son devoir est tracé et se distingue nettement des sollicitations intéressées, auxquelles est constamment exposé l'organisme charnel; il suit une ligne d'ordre. La notion du devoir s'élève de plus en plus, grâce aux notions scientifiques qui en multiplient l'application. L'homme juge qu'il doit partout et toujours appliquer le vrai au bien, il dit que cela est juste; c'est ainsi qu'au-dessus des intérêts passagers qui, satisfaits aujourd'hui, troubleraient l'ordre demain, le devoir commande, mais l'individu se détermine librement, et c'est par là précisément que la notion du devoir se dégage de la notion d'intérêt, avec laquelle au début elle semblait se confondre.

Tous les hommes dégagent plus ou moins cette notion, tous ont conscience de certains devoirs; il n'en est aucun qui ne se reconnaisse une responsabilité, car il n'en est aucun qui ne sente sa liberté. Si la conscience est très-variable, c'est que l'œuvre du développement, qui dans tous les ordres correspond au bien, est elle-même très-variée et très-variable; mais le progrès, qui est l'honneur de l'es-

prit humain, répond au mieux et implique déjà le bien. Buchner, dans les jugements qu'il porte sur l'homme, va chercher ses preuves parmi les peuples sauvages ; il avance que les Hottentots, les Boschimans et en général les Africains n'ont qu'une notion extrêmement obscure du beau, du bien, de Dieu ; mais que pense-t-il prouver par là? Il y a ici deux questions qu'il ne faut pas confondre : l'une, qui est assurément très-intéressante, est une question de statistique qui peut se formuler ainsi : Quel est le degré de développement intellectuel des diverses nations qui couvrent la surface de la terre? L'autre, qui doit nous occuper d'abord, est celle-ci : Les hommes les plus sauvages sont-ils capables d'un progrès? Leur reconnaître cette capacité, c'est admettre qu'ils ont à un certain degré la notion du bien, et Buchner, en selle derrière les Africains, prouve simplement que la notion morale pour s'élever s'aide toujours de la notion scientifique.

Il nous resterait maintenant à parler du droit, mais nous ne pouvons donner ici à cette question, aussi attrayante que redoutable, tout son développement; car nous discutons seulement les opinions de Buchner et les preuves sur lesquelles les appuie l'auteur. Toutefois, Buchner ayant dit que l'animal, par cela seul qu'il est né, a droit à l'existence, il nous est permis de dire que sur cette seule indication nous aurions du droit une notion très-vague, et ce que nous retiendrons surtout de la généralité de cette proposition, c'est le droit à l'existence de l'esprit en quête sur la terre de sa forme dernière.

Pour nous, au point de vue de l'ordre universel, le droit se confond exactement à la limite avec le résultat intégralement atteint du devoir accompli. Prenons un exemple. L'homme fait son devoir en se soumettant aux règles hygiéniques qui assurent sa santé. Le résultat inté-

gral de ce devoir accompli est précisément la santé. Dire que la santé est le droit de l'homme qui accomplit son devoir dans l'ordre physique, c'est exprimer sous une autre forme la même idée.

Mais ce n'est qu'à la limite d'ordre que le droit se confond exactement avec le résultat du devoir accompli, et, pour atteindre cette limite, il faut que des moyens suffisants puissent être mis en œuvre. Or, dans le milieu ondoyant où notre vie est exposée à des fluctuations et à des dangers sans nombre, où la différence des intelligences crée des inégalités considérables, il est extrêmement rare que nous puissions atteindre sur quelque point la limite d'ordre, parce que les moyens le plus souvent font défaut. C'est pourquoi nous avons donné au droit en fait un sens corrélatif, sous lequel demeure sous-entendue la notion qui confond à la limite le droit en idée avec le résultat du devoir accompli. L'état de société dans lequel tous les hommes travaillent solidairement à la recherche des moyens suffisants, ne permet pas d'ailleurs de définir le droit dans une formule aussi générale, et, dans l'intérêt même de l'ordre contingent qu'il crée, l'homme a dû ériger le droit en principe.

En effet, si le droit correspond exactement au résultat intégral du devoir accompli, l'homme peut réclamer du devoir accompli qu'il entraîne exactement le résultat intégral, et c'est dans le cas où celui-ci n'est pas acquis qu'il compense le manque en l'affirmant sous forme de droit à exercer. Le droit devient ainsi la marque complémentaire des résultats inachevés du devoir accompli. Au sein d'une société, il se traduit nécessairement sous un grand nombre de formes différentes. Prenons un exemple : J'ai pour devoir de m'instruire, et j'en cherche les moyens ; si les moyens mis à ma portée sont insuffisants, je n'ai

pas moins accompli mon devoir en les épuisant ; mais je constate un manque au résultat, parce que, dans cette société qui m'impose des devoirs, j'aperçois un certain nombre de moyens dont je n'ai pu faire usage. Dès lors, en présence de mon devoir accompli et par le fait des autres devoirs qui me sont imposés, le défaut du résultat constitue pour moi un droit en souffrance, et, dans le conflit social, ce droit ne saurait s'éteindre par l'exagération d'un résultat répondant à un autre devoir accompli. L'exagération du résultat indique qu'un droit fictif et sans raison s'est substitué à la mesure morale qui, partout et dans tous les cas, doit équilibrer les devoirs et les résultats.

Si, au contraire, j'ai à ma disposition des moyens suffisants, le résultat que j'obtiendrai en les épuisant sera tout mon droit. A ce point de vue donc, qui est celui de tous les ordres contingents, de l'ordre social par conséquent, le droit se fonde principalement sur la suffisance ou l'insuffisance des moyens.

Maintenant si la répartition des bénéfices acquis au devoir accompli s'opère à l'aide d'un signe de convention, d'une monnaie, qui représente ces bénéfices, ce mode de répartition, bien que facile et rapide, ajoute un embarras à la juste réglementation du droit. En effet, il favorise une confusion regrettable entre les droits que l'argent peut éteindre, et certains autres droits que nul pour une somme ne peut aliéner; car ils sont la sanction en permanence de devoirs individuels auxquels nul ne peut se soustraire sans faire une faillite morale. C'est ainsi que le droit, par les moyens sur lesquels il se fonde et la répartition des bénéfices par lesquels il s'éteint, demeure l'inconnue à dégager de tous les problèmes sociaux.

Nous ne pouvons certainement pas considérer ici tous

les aspects sous lesquels la question se reproduit. Il en est un cependant que nous voulons indiquer. Quand l'homme observe que c'est à l'ordre universel que le bien emprunte son caractère absolu ; quand il constate que c'est dans toute la liberté de son esprit qu'il poursuit la découverte de la cause universelle, et que c'est à force de labeurs opiniâtres qu'il réussit à conquérir sur l'inconnu les vérités que l'élèvent de plus en plus vers cette cause, il se demande, en présence de ce qui manque au résultat, si le devoir accompli ne lui confère pas un droit, qui demeurera toujours en souffrance sur la terre. Puisque l'ordre universel, dont il vise la cause dans ses recherches, existe, le résultat intégral du devoir accompli est à la limite la connaissance de l'ordre et de sa cause ; et si cette cause est l'intelligence souveraine, c'est contre cette cause même que l'homme fait provision de droit.

Telle est la conception morale qui, pour nous, se lie à la vérité scientifique ; elle est precise et sèche comme cette vérité. Elle se complète quand on considère que l'homme n'est pas seulement une intelligence.

Nos voisins les Allemands, connaissant le prix du temps, ne s'attardent pas aux questions de sentiment. Une seule fois nous avons rencontré le verbe aimer dans le livre de Buchner. L'auteur dit que l'homme aime son semblable quand il découvre en lui un certain sentiment de la justice ; il avait cependant des pages éloquentes à écrire sur l'amour des atomes. Ne pouvait-il pas nous montrer l'affinité chimique montant graduellement du minéral, où la communion n'est que brutale, au végétal encore inconscient, bien que déjà tendre, et enfin à l'animal, qui a la tendresse consciente, mais qui, grâce à la liberté de ses mouvements, est plus brutal que la plante ? Faisant remonter les sexes jusqu'aux premières combinaisons ato-

miques, il pouvait composer une doctrine originale sur le mouvement de la force amour, et nous faire suivre les transformations de cette force à travers les corps composés. En partant de la base et de l'acide, il arrivait, porté par sa doctrine, à l'homme et à la femme, qui sont les représentants les plus distingués de l'association atomique.

Combien de mystères se fussent éclairés du rayonnement de cette science nouvelle, et quels mystères? Quand on songe aux raffinements de la politesse moderne, on se demande jusqu'où les atomes entraînés par la ténébreuse puissance de l'amour pousseront le génie de l'invention. Voici déjà que, dans l'espèce humaine, ils mettent des gants pour se faire la cour. Buchner sans doute pense que ce luxe est superflu, et que l'on peut très-bien échanger des sentiments sans avoir aux mains la peau d'un autre animal. Peut-être a-t-il raison; mais cela ne prouve pas moins la grande liberté dont jouissent les atomes.

Parvenus à la substance cérébrale, ils apprennent à mentir avec un à-propos qui démontre combien est élastique leur nécessité; ils s'étudient à donner au moindre de leurs sentiments la forme et les nuances les plus diverses; ils parlent d'amour, d'honneur, d'ambition, de vie future, absolument comme si toutes ces choses, au fond, les pouvaient toucher. Où leur liberté nous semble monstrueuse, c'est lorsque, ayant composé une forme sous laquelle seuls ils sont tout l'être, ils inventent la responsabilité et s'en dégagent, la laissant à cette forme, qui de l'être n'a que l'illusion. Ils n'étaient qu'habiles, et les voici roués.

Buchner raille avec un grand agrément les philosophes qui, s'attribuant leurs propres sentiments, ont la naïveté de se prendre pour quelqu'un En de grandes phrases,

qui voudraient être lumineuses, il affirme qu'il existe un seul être, la nature; c'est la nature qui va sans cesse se perfectionnant sous l'immense variété des formes qu'elle s'offre à elle-même pour logement; c'est elle qui tressaille dans le sein de la gazelle et rugit dans la gueule du lion. Nous n'avons pas encore réussi à comprendre pourquoi la nature, en apercevant par les yeux de la gazelle les belles dents qu'elle a dans la gueule du lion, ne va pas de son propre mouvement à la forme supérieure, et se met, au contraire, à se fuir elle-même de toute la vitesse de ses bonnes jambes, pour conserver quoi? Est-ce que, par hasard, la nature partagerait nos propres illusions sur l'être de chacun?

Quant à nous, nous avons la candeur de croire que, si les atomes par nature sont inconscients et éternels, ils se distinguent essentiellement de ce quelqu'un qui, sous la forme humaine, se préoccupe de responsabilité et de vie future. Buchner a certes le droit de mépriser la cuisine philosophique française, qui, ne sachant pas mettre à toutes les sauces les grands mots, comme celui de nature, cherche à composer pour l'esprit un menu plus solide de faits et de raisons; il est assez singulier, cependant, que l'auteur nous jette ce mot cuisine à la face comme l'expression du dédain le mieux fondé, lui qui pense avec Moleschott, s'il n'ose le dire carrément dans son livre, que, parmi les hommes, les plus spirituels sont ceux qui font grande cuisine de haricots. Buchner, qui est homme d'esprit, se propose de démontrer que l'esprit dans toute sa force répond aux menus journaliers des atomes. Qu'il fasse donc sa démonstration; mais il ne faut pas se moquer des cuisiniers quand on est cuisinier soi-même.

Nous ne pouvons ici qu'effleurer ces questions; toutefois, nous pensons être de l'avis du plus grand nombre en

affirmant que l'homme a des sentiments et des affections qui le distinguent essentiellement de la matière brute. Ces sentiments se modifient successivement et s'élèvent en pénétrant dans le monde moral de concert avec la vérité scientifique, et la conception morale se complète quand l'homme, au code de ses devoirs, inscrit la paternité et la fraternité, d'où découlent les deux grands principes d'autorité et d'égalité.

En entrant dans ces détails si incomplets, nous avons voulu surtout indiquer que Buchner supprime trop volontiers les questions où la liberté humaine se manifeste clairement en acte. Il ne nous a point entretenus du mode d'acquisition de la vérité scientifique, qui est, en tant que notion, la transformation par l'esprit libre de la notion sensible; il ne nous entretient point des affections morales, transformation par le même esprit des affections sensibles. Ces questions, cependant, par cela seul qu'elles soulèvent le doute, devaient s'imposer à l'attention de Buchner; elles ont d'ailleurs leur place nettement marquée dans le cadre de la discussion, si l'on considère que c'est le sujet lui-même et non l'esprit de système qui commande ce cadre. En effet, n'est-ce point en rapprochant le plus possible, pour un conflit fécond, les diverses opérations de l'esprit de la machine à résultats, d'où cet esprit émerge, que l'on fera jaillir plus sûrement le rapport réel qui existe entre cette force et cette matière? Sans doute; mais, nous l'avons suffisamment indiqué, les risques à courir étaient grands; la pente devenait trop raide pour la doctrine, qui, au fond, s'engloutissait dans l'abîme spirituel.

L'auteur cependant croit-il son système en abri sûr derrière toutes ces suppressions? Certes, il doit garder quelque crainte en défendant les issues que le doute, pour

passer, élargit au point de faire craquer tout l'édifice. En plantant son drapeau sur le temple de la nécessité absolue, Buchner éloigne de ce temple tous les hommes qui ont le sentiment de leur liberté; et quand il aura épuisé le succès de curiosité dont son talent est la raison plus que la doctrine, il pourra se donner la joie de réunir tous ses disciples dans son cabinet, transformé pour la circonstance en sanctuaire du Hasard; tous ses disciples y tiendront. Aux théories qui vous empoignent par surprise, il suffit quelquefois d'opposer le fait le plus simple pour retrouver la vraie voie. Pour nous, à chaque moment de la durée, l'homme, aussi bien l'ignorant que le savant, peut s'administrer la preuve de sa liberté. Prenons un exemple :

Un phénomène sensible se produit : je regarde la lune, si l'on veut. Mon cerveau marque le résultat : j'ai vu la lune. Cependant, à mon voisin qui m'interroge, je réponds que je ne l'ai pas vue. Je suis, certes, en contradiction flagrante avec le résultat marqué; comment cela a-t-il pu se faire? Nous avons tous plus ou moins expérimenté que l'homme dit souvent le contraire de ce qu'il pense. Comment expliquer que, lorsque le cerveau se fournit à lui-même un résultat, l'affirmation se traduise précisément pour mon voisin par une négation? Y a-t-il donc dans cette machine un local pour la nécessité, où s'inscriront des résultats mécaniques; un local pour le mensonge, où l'on ne voit plus ce qui pourra s'inscrire; et, entre eux, un troisième local qui prendra parti, selon le gré du moment, pour l'un ou l'autre de ses voisins? Si cependant le cerveau a ainsi la liberté de mentir, sa nécessité n'est pas aussi absolue que le prétend Buchner.

Ce fait nous suffit pour affirmer notre liberté. Quand le docteur, âpre à sa besogne de dissection, découvrirait

dans le cerveau les molécules ambitieuses, les molécules jalouses, les molécules gourmandes, les molécules libidineuses, les molécules folles, les molécules raisonnables, les molécules justes, les molécules bienveillantes, en un mot tout le sentiment moral à l'état moléculaire; quand il réussirait à dégager le rapport qui existe entre cet état moléculaire et le menu du matin ou des jours passés, il nous resterait à lui opposer que nous pouvons mentir de notre plein gré. Or le mensonge ayant pour caractère d'être non pas dans les faits, mais dans l'esprit, Buchner, pour découvrir la molécule mensongère, devra admettre que c'est l'esprit qui l'a composée, et que l'organe au moins pour une fois s'est trouvé à la discrétion de la force libre. Nous avons la naïveté de croire que si le cerveau est à la discrétion de l'esprit pour le mensonge, fait dont chacun peut s'administrer l'expérience pour preuve, il subit la même condition pour la vérité. Nous avons indiqué sommairement quelle source d'erreurs est pour l'esprit le travail mécanique des sens; nous avons distingué la notion sensible de la notion scientifique en constatant que l'une est nécessaire et que l'autre résulte de l'effort libre de l'esprit, et ici encore chacun peut s'administrer l'expérience pour preuve. Buchner n'a donc nullement démontré que la liberté est un mot vide de sens, et alors où va son système? Nous espérons que, revenus de leur engouement passager, les libres penseurs laisseront ce système aller à la dérive du hasard qui, traqué de toutes parts par la science, n'apparaît plus guère aujourd'hui que dans les vallées brumeuses de la docte Germanie.

CHAPITRE X

En cherchant à prouver par la folie que le cerveau est le principe de la pensée, Buchner démontre clairement, par l'exception pathologique, que la liberté de l'esprit est la règle physiologique. Sa preuve est le dernier coup porté au système.

Il est un certain nombre de raisons empiriques que l'on peut opposer avec avantage à celles de Buchner; car en l'état de la question elles sont plus concluantes. Ainsi, par exemple, le docteur ne nous persuadera jamais qu'en venant au monde il était voué par la nécessité de son cerveau à devenir quelque jour un savant, et sa liberté dans l'œuvre qu'il a accomplie se manifeste sous deux formes très-nettes :

1° Il a voulu devenir un savant, et il suffisait qu'il ne le voulût pas pour que la science, à son endroit, demeurât comme un livre fermé; nul ne devient de force un savant;

2° Et ayant la volonté du travail, il a dû, pour conduire à ses fins celui-ci, user d'une complète liberté d'esprit.

De ce que la nécessité et la liberté se côtoient dans l'œuvre de l'esprit humain, s'en suit-il qu'on ne puisse attribuer à chacune d'elles la part qui lui revient dans cette œuvre ? Nous avons indiqué dans le mécanisme de nos connaissances ce qui nous semble nécessaire; l'animal est contraint pour les besoins de sa vie physique à une certaine science mécanique, et sa nécessité se marque dans son instinct qui, par le retour exact avec la vie des mêmes idées, révèle l'innéité de ces idées et la réalité du plan qui commande. Il n'a point créé la vie, et pour vivre il est forcé d'user des moyens mis à sa disposition. L'un de ces moyens consiste en une connaissance nécessaire du monde extérieur, il n'y peut échapper sous peine de mort; naturellement il s'y conforme sans révolte.

Si par là l'homme subit la nécessité commune à tous les animaux qui sachant du monde extérieur quelque chose n'en sauront jamais davantage, et ne sauront jamais que la même chose, il faut cependant reconnaître que, dans l'espèce humaine, le développement de l'état spirituel est extrêmement varié, et que cette variabilité, quand les cerveaux sont d'ailleurs si peu différents, ne peut s'expliquer que par l'action d'une force s'empruntant à elle-même la volonté de demeurer ou d'aller en avant. L'homme tous les jours expérimente qu'il a cette volonté, et il n'a nullement besoin de philosopher pour s'administrer la preuve de l'effort libre qu'il lui faut faire pour s'instruire.

Buchner expérimente sur un autre ordre de faits; or, non-seulement son argumentation n'aboutit pas, mais l'auteur ne paraît pas apercevoir l'écueil contre lequel tous ses arguments s'émoussent. Sans doute dans une question très-complexe, où l'un des termes est presque inconnu, l'esprit qui se possède peut emprunter au monde

pathologique les filons de lumière qui mettront sur la trace d'une vérité; mais il ne faut pas oublier qu'il s'agit dans cette étude de l'homme physiologique, c'est-à-dire de l'exacte représentation du type, ni surtout que l'immense variété des maladies qui altèrent l'individu provient justement de la liberté dont ce carnassier abuse pour mettre à la convenance de ses goûts dévoyés une foule de choses nuisibles à l'entretien de sa force physique. L'homme fou, par exemple, n'est pas l'homme à l'état physiologique; or, avant de chercher à savoir si la folie résulte d'une lésion du cerveau, nous pouvons nous demander si elle ne répond pas, comme fait, dans le monde pathologique, à quelque fait connu du monde physiologique; si elle n'est autre chose que la perte de la liberté d'esprit, le fait de cette liberté devient par cela même indiscutable. La liberté d'esprit est la règle, la folie est l'exception.

Avant toute recherche anatomique, l'homme fou est celui qui ne jouit plus de sa liberté d'esprit. Voilà un fait qu'il est impossible d'écarter de la question, il la domine et il l'éclaire. Quand la folie est complète, l'homme n'est plus qu'un carnassier sans instinct. Longtemps manœuvré par une force libre, son cerveau ne lui offre plus le bénéfice de la nécessité physiologique qui arme les autres animaux en les contraignant; cette machine qui s'est successivement plissée sous l'effort qui la met en œuvre, a contracté, en même temps qu'elle prenait ses plis, certaines habitudes organiques; et la force égarée qui la tourmente n'étant plus l'esprit libre, et ne pouvant pas être l'instinct, se manifeste par une série d'actes que nous désignons sous le nom de folie.

Certes, il est très-légitime de faire intervenir la folie dans une discussion où la liberté de l'esprit est en ques-

tion ; mais, de la part de Buchner, cela ne nous paraît pas habile, car la question est tranchée dès le debut, s'il est vrai que la folie et l'aliénation de la liberté spirituelle sont une seule et même chose. Maintenant, il est sans doute très-intéressant de savoir si cette aliénation se rattache à une lésion de la substance cérébrale ; mais quand cette lésion existerait, le fait de la liberté n'en subsisterait pas moins ; la lésion prouverait simplement que, pour l'expansion complète de la force, il existe un type physiologique qui se prête à peu d'écarts ; il ne résulterait pas de là nécessairement que la force dût être confondue avec les nécessités conditionnelles de son expansion.

Mais cette lésion existe-t-elle ? Que les savants veuillent d'abord se mettre d'accord sur ce point. Les uns prétendent que, dans un très-grand nombre de cas de folie, ils n'ont découvert aucune altération de substance ; les autres, parmi les altérations diverses qu'ils ont trouvées, ne savent point à laquelle ils doivent rapporter la folie. Il est vrai que le champ des recherches demeure largement ouvert ; mais est-ce parce que la question demeure indécise que Buchner est fondé pour une solution définitive, et surtout est-ce en s'appuyant sur le fait de la folie que le docteur pourra conclure à la négation de la liberté ?

En attendant que les spécialistes réussissent à mettre leurs opinions diverses en accord parfait, nous devons retenir les faits qui, au delà des recherches anatomiques, demeurent indiscutables. Est-il vrai que la folie de l'homme résulte le plus souvent de la liberté dont il abuse pour trahir sa force, sous l'un ou l'autre de ses deux états physique et spirituel ? Est-il vrai que certains hommes se font librement esclaves de certaines croyances ou de certaines passions qui pèsent ensuite comme une fatalité sur leur esprit, et que certains autres s'asservissent non

moins librement à l'ingestion de breuvages qui sont des poisons et dénaturent le type organique?

Si, dans les deux cas, la déviation peut conduire à la folie, il faut cependant, sans jamais perdre de vue que la liberté d'esprit répond à l'état physiologique, rapporter le premier cas à une lésion de l'esprit, le second cas à une lésion de l'organe. Cette solution serait d'ailleurs conforme à l'expérience, qui tantôt découvre des altérations de substance et tantôt ne découvre rien. Ce qui ressort nettement de ces faits, c'est que, si les causes immédiates sont différentes, c'est toujours la même force qui est atteinte, et le résultat se traduit toujours par une certaine aliénation de liberté.

Ainsi, par la folie, on est conduit à distinguer l'esprit de l'organe, la force libre de la nécessité organique. Que, maintenant, des contusions ou d'autres causes produisent instantanément, sur la matière cérébrale, le même effet que le travail lent de l'empoisonnement volontaire, il n'y a pas lieu de s'étonner si l'effet se produit sous la même forme. Ce que nous voulons surtout retenir, c'est que la vie, sous sa double manifestation spirituelle et physique, apparaît derrière tous les phénomènes comme une seule et même force, esclave ici et libre là. Engagée, par la nécessité du plan universel, dans des types physiques qui ne peuvent s'altérer sans dommage pour elle, elle atteint sa plénitude de manifestation quand son champ organique demeure à l'état physiologique. Si elle souffre physiquement dans le cerveau, qui est son organe de manifestation spirituelle, la manifestation traduira nécessairement cette souffrance; mais si, dans certains cas, celle-ci a pour expression une perte de liberté, nous n'apercevons pas comment on pourra, de cette perte, conclure au défaut d'existence antérieure de la chose perdue.

C'est pourquoi nous disions tout à l'heure que, malgré tout leur intérêt, les emprunts faits au monde pathologique n'éclaireront jamais que la nécessité conditionnelle de la force en manifestation. la liberté de la force étant, par le fait même de son aliénation, mise hors de toute discussion.

Et maintenant, dans une doctrine où la matière est le principe absolu et le cerveau le principe particulier de la pensée, n'y aurait-il pas irrévérence, de la part d'un cerveau simple disciple comme le nôtre, à supposer qu'un atome ou qu'une réunion d'atomes pussent devenir fous? Sans doute un principe absolu est capable de tout; nous ne comprendrions pas, cependant, qu'il lui prît la fantaisie de se manifester sous la forme folle. Pour l'apôtre qui prêche la doctrine de la nécessité, cette forme est certainement la mieux réussie des mystifications, puisque, précisément, la folie fait la preuve immédiate de la liberté de l'esprit.

Nous étions donc fondé à dire que nos raisons sont plus concluantes que celles du docteur. Tous les hommes sont des empiriques plus ou moins avisés qui peuvent, avec les mêmes faits, ouvrir la lutte sur des terrains différents. Sur le terrain de l'hypothèse, il plaît à Buchner de dire que le cerveau humain, se trouvant plissé par les soins du hasard, ensemence dans ses sillons l'intelligence et tout son regain, qui s'en échapperont mécaniquement; il nous plaît, à nous, de dire : le hasard, qui plisse le cerveau de l'homme, n'est autre chose que la force qui contraint l'organe, et le pli, comme le résultat intellectuel, est en raison de l'effort. Sur ce terrain, on le voit, le débat peut se prolonger indéfiniment, et notre position ne serait pas la plus mauvaise.

En effet. 1° En opposant l'intelligence et le nombre au hasard, qui n'a plus cours dans le monde scientifique,

nous avons de l'harmonie organique une conception immédiatement et sur tous les points satisfaisante. Dans le système de Buchner, le hasard a eu le bon esprit de se comporter souvent comme une intelligence; mais il eût pu faire les choses autrement, et nous en aurions tous souffert, car (on l'a déjà fait remarquer à l'auteur sous une forme plus sérieuse), s'il eût plu au dieu de déplacer certain sphincter pour l'ajuster ailleurs, dans quels draps singuliers les apôtres du matérialisme eussent-ils donc enseveli leur dignité?

2° L'expérience ici est la dissection. Or Buchner, qui reconnaît de l'intelligence à tous les animaux, découvre que, chez un très-grand nombre d'entre eux, la surface cérébrale est entièrement lisse. Entre l'intelligence qui persiste et le plissement cérébral qui disparaît, il n'existe donc aucun rapport de causalité. En supposant que le pli soit en raison de l'effort, nous ferions ainsi une hypothèse qui s'accorderait mieux avec l'expérience que les affirmations de Buchner. Quand l'auteur écrit gravement que, d'après une pièce authentique de dissection officielle, le cerveau de Beethoven présentait des sillons doubles en profondeur des sillons ordinaires, est-ce que sa preuve ne fait pas la nôtre? Est-ce que le génie humain fut jamais dispensé de l'effort? N'est-il pas naturel de penser que plus celui-ci sera puissant, plus le cerveau sera profondément impressionné? Il semblerait, à lire Buchner, que le génie sort armé de pied en cap des sillons du hasard. Pour ceux qui ne peuvent juger qu'à une grande distance, l'histoire est là. Elle raconte les labeurs de ces âmes d'élite qui, devançant le temps, aperçoivent dans leur œuvre présente les synthèses de l'avenir; il n'est donc pas déraisonnable de penser que le génie laisse son sillon dans la matière, qu'il a pliée sous son puissant effort;

et, sur le terrain des hypothèses, la dissection, c'est-à-dire l'expérience, n'assure aucun triomphe à la doctrine de Buchner.

Si de ce terrain nous passons sur un autre, il nous suffit de dire, pour démontrer la supériorité de notre position et de nos raisons, que chaque homme, sans philosopher, peut s'administrer directement la preuve de sa liberté. En empruntant ses arguments à la folie, jamais Buchner ne prouvera mieux, que cette liberté n'est pas une illusion.

Parmi les faits purement spirituels, il en est d'ailleurs qui permettent de distinguer très-nettement l'esprit libre de l'organe nécessaire.

1° Buchner lui-même affirme que les forces et les matières sont vouées au mouvement perpétuel. Comment nous expliquera-t-il donc qu'avec sa matière cérébrale, toujours mouvante, il ait pu prendre connaissance de la loi immuable? Comment cette machine, dont le changement est la loi, pourrait-elle connaître quelque chose qui ne change pas? Nous nous bornons à poser la question, espérant que Buchner en trouvera la solution dans quelque coin immuable du cerveau.

2° L'auteur qui, dans son livre, fait grand étalage de la vérité scientifique, ne nous dit pas si cette vérité est une propriété de la matière; il est très-certain qu'elle joue un rôle considérable dans la vie de l'esprit. Si cependant elle n'est pas une matière, et puisqu'elle ne figure pas au nombre des forces classées par Buchner, nous devons juger qu'elle a une essence particulière, et très-naturellement ses affinités avec l'esprit seul nous conduisent à penser que cette essence est toute spirituelle. Buchner admet sans doute que sous cette essence la vérité est partout dans l'univers, et que si pour la découvrir l'esprit use de certains procédés, cette vérité cependant n'est ni

un procédé ni un état moléculaire; d'autre part elle est disctincte de l'esprit qui la cherche et quelquefois la joint. De cette poursuite et de cette conquête que devons-nous conclure? Comment poursuite et conquête s'opéreraient-elles si l'esprit, encore bien que né du cerveau, ne s'affranchissait pas de l'organe pour atteindre au dehors ce quelque chose qui est spirituel et n'est que spirituel.

Buchner a cru tourner la difficulté en écrivant que la pensée est quelque chose d'immatériel qui se consume au moment de sa production. Nous ne savons pas s'il y a quelque profondeur dans cette affirmation; assurément la logique fait défaut, l'auteur ayant précédemment affirmé que rien ne se perd dans l'univers. Sans doute la situation était des plus embarrassantes. Or, remarquons-le une dernière fois, quand Buchner est embarrassé, le tissu de la doctrine est si transparent que l'épine apparaît immédiatement. Ce qui gêne Buchner, c'est moins l'intelligence que l'intelligence libre. La pensée humaine déroute tout le système. Dès lors il faut d'autant plus oser que la débâcle menace davantage. Si l'on réussissait à faire accepter du lecteur qu'il n'est pas quelqu'un, mais une simple série de faits qui se succèdent au hasard des circonstances, il ne serait plus malaisé de lui démontrer que la pensée est une simple production mécanique de la matière cérébrale; mais le lecteur pourrait encore s'imaginer qu'en se composant dans l'univers avec la vérité, la pensée ne se perd pas, et qu'elle passe seulement à des conditions toutes spirituelles; il faut le préserver de ces dangereuses rêveries et faire mourir la pensée dans l'œuf cérébral. Pour que nous ne puissions pas douter un seul instant que ses pensées sont bien mortes en naissant, Buchner en a composé tout un livre. C'est là le triomphe de sa logique; nous en tirerons cette conclusion très-

nette : si l'extinction de la pensée au sortir du cerveau est le salut du système, le système, en se sauvant, passe immédiatement à l'état de vain fantôme.

Ah ! s'il ne se fût agi que de l'âme des autres animaux, la doctrine triomphait; il est vrai que, l'homme absent, il n'y aurait point eu de doctrine. A la rigueur, en tenant compte des résultats et de la fin, on pourrait admettre que le mouvement extérieur en pénétrant la matière cérébrale s'y combine avec le mouvement propre de l'organe, et que la force, mécaniquement métamorphosée, se retrouve, sans que rien soit perdu dans les résultats vivants dont le corps est le champ. L'intelligence mécanique serait ainsi le mode de coopération vitale du cerveau; la force empruntée du dehors serait toute transformée et successivement incorporée, etc. Sans doute il y aurait encore des objections à faire, mais les animaux ne les soulèveront pas.

Chez l'homme, la scène prend de singuliers aspects : cet animal se discute; il pense à vivre et encore à autre chose qui ne s'incorpore point. A côté de son œuvre matérielle, il en accomplit une nouvelle et très-différente pour une fin purement spirituelle; il n'est plus seulement une merveille d'exécution mécanique, un automate à ressorts, dont l'un par hasard se trouverait frappé d'intelligence sans le savoir, il interroge l'un après l'autre tous les ressorts de la machine pour en mieux admirer la merveille. De la force qu'il sent être partout à lui dans cette machine, il suit curieusement les diverses manifestations à travers les rouages organiques qu'elle met en mouvement. C'est ainsi qu'il arrive tardivement à découvrir son cerveau, et il est libre d'esprit à ce point qu'il peut en pensée se démettre de sa personnalité spirituelle au profit de cet organe.

Voyez jusqu'où va sa liberté. Rien ne l'arrête, il ne veut pas se dire que si le cerveau était le principe de la connaissance, il connaîtrait dès le principe la machine qu'il gouverne et surtout sa propre matière où siégent les conseils du gouvernement ; il ne veut pas remarquer qu'il est, du commencement à la fin, le même individu, bien que, d'après le nombre des repas qu'il a faits, sa matière ait été nombre de fois entièrement renouvelée ; il se refuse à constater que la mort donne un sens à la vie et que c'est toujours la même force qui, chez lui, tout ensemble use et reforme la substance du corps, la même qui, lorsque le logement s'esquive atome par atome, le reconstruit successivement ; il dit que les atomes sont éternels et ne veut pas réfléchir que, dans cette condition, ils n'ont pour durer aucun effort à faire, tandis que c'est la force qui, pour durer sous telle ou telle forme, demeure constamment en effort.

Çà et là, cherchant à couvrir d'un prétexte la liberté dont il use pour prouver aux autres leur nécessité, il invente des formules qu'il se donne pour des axiomes, il écrit, par exemple, que la forme commande et ne veut pas songer que la forme elle-même est commandée, que si, comme le démontre la science, l'univers est conçu sur un plan, cette forme est la révélation d'une pensée supérieure et le merveilleux résultat d'un calcul ; il n'admettra jamais, malgré l'évidence, que la matière est coulée dans des moules et mise en forme de telle façon que la force puisse tout ensemble agir dans les conditions de l'harmonie universelle, et dans les conditions de développement particulier favorables à ses fins diverses. Il ne peut pas ne pas apercevoir qu'une intelligence souveraine gouverne toutes choses dans l'univers, il se prévaut même de la science que les hommes édifient, en surpre-

nant ses secrets à cette intelligence, mais comme il n'a point conféré face à face avec celle-ci et que, d'ailleurs, les calculs sont partout et toujours exacts, il conclut dans toute la modestie de sa logique, que l'intelligence souveraine est une création de la sottise humaine. Après quoi, il rappelle les spiritualistes à la pudeur; il ne vit que trois quarts de siècle et avec une candeur qui lui assurera des disciples, il demande, pour croire aux fins de toutes choses, que l'éternité fasse toute son œuvre sous ses yeux pendant ces soixante-quinze ans.

Ce qui importe surtout, c'est le triomphe des formules hardies, fourches caudines sous lesquelles l'homme passera se dépouillant successivement de sa personnalité, pour sortir de ce moule philosophique, polichinelle vivant et le plus beau des automates qui dansent sur la croûte raide de ce monde; tout cela à la grande satisfaction des inventeurs qui, eux, nous le voyons par leurs fantaisies, se gardent d'abdiquer leur liberté.

En considérant un pareil système il faut cependant reconnaître que la logique, après avoir fait des pirouettes sans nombre dans un cercle toujours vicieux, n'a pas perdu tout crédit dans l'esprit de l'inventeur. Buchner, comme tant d'autres d'ailleurs, a parfaitement compris qu'il ne pouvait nier l'existence de Dieu qu'à une condition : celle de nous démontrer d'abord que nous ne sommes personne; il a dépensé pour cette démonstration une somme de liberté qui suffit à nous rassurer, et, en nous tâtant de l'esprit et de la main, nous ne nous trouvons définitivement pas trop meurtri par la lecture du livre *Force et matière*. En fermant ce livre, il nous naît une curiosité. Quel accueil ferait Buchner au disciple pleinement convaincu qui, se sachant absous de toute mauvaise pensée par sa nécessité, bifferait de l'ouvrage le nom du maître

pour y substituer le sien ; si les paris s'ouvraient nous gagerions que le docteur allemand défendrait énergiquement sa personnalité spirituelle, et, pour la démontrer, serait capable de composer un autre livre.

Sans doute il est fâcheux pour la doctrine d'outre-Rhin qu'il y ait, par le monde, des pensées qui ne visent plus une fin matérielle et l'entretien d'une mécanique ; des pensées qui, poursuivant l'unité visible seulement pour l'esprit sous l'immense diversité des choses, reconstituent avec la loi l'univers entier dont une parcelle seulement peut accéder par la voie des sens. Mais, puisque cela est, nous ne voyons pas quel intérêt pousserait l'homme à philosopher pour découvrir que cela n'est pas ; nous apercevons très-clairement, au contraire, l'intérêt qui l'invite à se fonder sur ce qui est pour pressentir sa fin. Entre la doctrine de Buchner qui veut nous interner dans la diversité dont la matière est le champ et borner notre œuvre à celle des sens, dont cette diversité est l'objet, et la constatation directe par la conscience de l'œuvre dans laquelle l'esprit poursuit sans relâche la découverte de l'unité, il existe un abîme que des phrases ne combleront pas.

Si l'animal a droit à l'existence par le seul fait qu'il est né, il trouve la sanction de son droit dans les résultats de l'œuvre sensible, qui lui permet de chercher et de découvrir l'existence parmi les matières si diverses qui composent son milieu. Où l'esprit humain, qui cherche l'unité et pour cette œuvre ne vit que de vérité, trouvera-t-il la sanction de son droit à l'existence, si ce n'est dans la découverte de l'inconnu qu'il poursuit. Si l'inconnu se dérobe, le droit demeure-t-il moins entier quand l'œuvre, en se succédant, le consacre de plus en plus. Le corps a besoin de certaines substances toujours nouvelles

pour continuer de fonctionner, l'esprit les découvre par les sens, et le droit ne s'éteint que lorsque la découverte répond au besoin. L'esprit a besoin de vérités toujours nouvelles pour continuer de progresser vers l'unité qu'il cherche, il les découvre à l'aide d'un grand labeur, en se repliant sur lui-même par une libre réflexion, et le droit ne s'éteindra que lorsque la découverte répondra au besoin.

Buchner, qui ne veut pas reconnaître ce droit, trouve une singulière formule pour se soustraire à la logique des faits. il dit que la pensée se consume à mesure qu'elle naît. Il ne pouvait en effet considérer ce qui devient libre autrement que comme perdu, mais libre et perdu ne sont pas synonymes. Certes, nous convenons que la pensée n'a aucune influence sur la marche des astres, tandis que ce brin de paille, malgré sa petitesse, entre en coopération de mouvement avec tout l'univers; cependant, si la pensée est perdue pour les matières, elle ne l'est point pour les esprits. Autrement par quel miracle aurions-nous pu lire le livre *Force et matière?* Buchner sait, à n'en pas douter, qu'il a composé son livre avec ses pensées et que celles-ci, très-persistantes, déchirent, sans se soucier de l'affront, l'acte de décès dont leur propriétaire est le rédacteur spirituel, à l'endroit même où il le dresse. Il sait, en outre, comment il l'a composé et s'il était libre de ne le point faire. N'est-il pas surprenant qu'il se refuse à reconnaître qu'une intelligence libre pouvait seule inventer le système de la nécessité? Pense-t-il ne pas faire un aveu quand il confesse que l'esprit, au moment où il devient libre, est perdu sans retour pour la matiàre? Il est très-certain que Buchner retrouve à chaque instant l'esprit que perd son cerveau, et son livre, où la logique se prête aux fantaisies

les plus vagabondes, révèle à chaque page que l'auteur a très-librement offert sa pensée florissante de santé à la nécessité, pour que celle-ci pût avoir quelque apparence d'esprit.

Non, ce n'est pas la nécessité qui a conduit une plume sous la main du docteur et aligné des phrases qui, en se conditionnant mutuellement, ont pris un sens. Libre de se soustraire au labeur d'écrire et de combattre les erreurs de l'humanité par l'exposition d'une doctrine où il n'y point de place pour l'erreur, il s'est commandé seul ce labeur, et les pensées ont survécu d'autant plus fécondes pour la défense de la nécessité, que la liberté d'esprit était plus grande pour écarter les questions dangereuses. Pour nous démontrer qu'il n'y a de but nulle part au monde, Buchner déclare qu'en écrivant son livre il a un but : celui de nous convertir en nous instruisant, et pour nous prouver que la nécessité exclut de ce monde toute erreur, c'est à nos erreurs qu'il s'attaque. Son œuvre témoigne certes d'un excellent sentiment, et, si nos illusions le touchent, nous lui en exprimons ici toute notre gratitude, bien que nous ignorions absolument à quels atomes incombe dans le cerveau la tâche d'élaborer la gratitude, et bien que nous craignions que ce soit là encore quelque chose qui se perde. Cependant, si nous voulions par une conversion subite prouver que nous ne sommes pas ingrat, notre situation serait des plus difficiles. Car, pour nous ranger au régime de la nécessité, il nous faudrait d'abord sacrifier librement la nécessité qui fait notre erreur. Est-ce que Buchner, s'il n'était pas libre, aurait jamais conçu l'espoir de pouvoir changer quelque chose dans le régime des esprits? D'ailleurs comment compte-t-il nous convertir à ses propres pensées qui sont mortes en naissant?

Nous terminons ici ce travail dans lequel nous nous sommes borné à opposer les raisons de notre doute aux affirmations du docteur allemand. Buchner, à qui il est juste de reconnaître d'éminentes qualités de style et de composition, nous pardonnera si nous n'avons pas trouvé dans sa doctrine la solution qui répond à notre nécessité. Si maintenant, en présence du même sujet, nous avions l'audace de nous poser les questions que l'auteur a traitées et celles qu'il a écartées, la témérité de l'entreprise suffirait à démontrer combien est grande la liberté où nous puiserions cette audace.

PARIS. — IMP. SIMON RAÇON ET COMP., RUE D'ERFURTH, 1.

ARCHIAC (D'). **Introduction à l'étude de la paléontologie stratigraphique.** Cours de paléontologie professé au Muséum d'histoire naturelle. Paris, 1862-1864. 2 vol. in-8 de 500 pages, avec figures dans le texte et cartes coloriées . . . . 16 fr.

— **Géologie et paléontologie.** Ire partie. Histoire comparée. IIe partie. Science moderne. Paris, 1867. 1 fort vol. in-8 . . . . . . 7 fr. 50

BAYLE, professeur de minéralogie et de géologie à l'École des ponts et chaussées. **Cours de minéralogie et de géologie.** Paris, 1869-1870. 2 fascicules in-4, avec 400 gravures dans le texte. . . . . 12 fr. 50

BURMEISTER (H.), directeur du Musée de Buenos-Ayres. **Histoire de la création.** Traduit de l'allemand sur la 8e édition, par E. Maupas, revue par Giebel. Paris, 1870. 1 vol. gr. in-8, avec gravures dans le texte. . . . 10 fr.

L'Histoire de la création de Burmeister est placée en Allemagne au même rang que le *Cosmos* de Humboldt. [illegible] n'ont pas épuisé le succès de ce livre original, qui embrasse les questions les plus importantes et les plus attrayantes du monde physique. Une exposition [illegible] et des explications libres de tout préjugé sont à la hauteur de [illegible] problèmes [illegible] physique du globe, la météorologie, la géologie, paléontologie, anthropologie, zoologie, botanique. Deux célèbres savants se sont réunis pour traiter dans ce livre le domaine entier des sciences [illegible] nombreuses gravures aident à l'intelligence du texte. Cet ouvrage [illegible] seulement un livre traitant de questions générales, comme son titre pourrait le donner à penser, mais il renferme [illegible] nombre de [illegible] qu'un savant professeur de la Faculté des sciences, que l'on ne pourrait trouver nulle part ailleurs.

FREY (H.), professeur à l'université de Zurich. **Le Microscope, manuel à l'usage des étudiants**, traduit de l'allemand sur la 2e édition, par le docteur P. Spillmann. Paris, 1867. 1 vol. in-18, avec 62 figures dans le texte et une note sur l'emploi des objectifs à correction et à immersion . . . . . 4 fr.

JANTET (Charles et Hector), docteurs en médecine. **De la vie** et de son interprétation dans les différents âges de l'humanité. Paris, 1860. 1 vol. in-8. . . . . 5 fr.

— **Doctrine médicale matérialiste.** Paris, 1866. 6 vol. in-8. . . 6 fr.

LAPORTE (Dr J.-P.-A. de). **Hygiène de la table.** Traité du choix des aliments dans leurs rapports avec la santé. Paris, 1870. 1 v. gr. in-8 de 516 p. 6 fr.

MASSE (Dr J.-N.). **Petit atlas complet d'anatomie descriptive du corps humain.** *Ouvrage adopté par le conseil impérial de l'instruction publique.* Nouvelle édition augmentée des tableaux synoptiques d'anatomie descriptive. Paris, 1867. 1 vol. in-18 rel., doré en tête non rogné, de 115 planches gravées en taille-douce, montées sur onglets, avec le texte en regard. . 20 fr.

Le même ouvrage, avec les planches coloriées. . . . . 36 fr.

Plus de quarante mille exemplaires vendus depuis son apparition, des traductions dans toutes les langues attestent [illegible] l'accueil qui a été fait à cette utile publication. L'Atlas d'anatomie de Masse est devenu le *vade mecum* de l'amphithéâtre.

SECCHI (R. P.), directeur de l'Observatoire de Rome, membre correspondant de l'Institut de France, etc. **L'Unité des forces physiques.** Essai de philosophie naturelle, traduit de l'italien sous les yeux de l'auteur, par le docteur Deleschamps. Paris, 1869. 1 fort vol. in-18 avec 56 fig. dans le texte. . 7 fr. 50

[illegible] une [illegible] portée et l'exécution [illegible] rendre à une connaissance peu commune [illegible] des sciences naturelles [illegible] de vues et une éminente faculté de généralisation. Il est impossible de ne pas [illegible] de *l'Unité des forces physiques* [illegible] ces deux conditions à un degré tout à fait exceptionnel. Le livre du P. Secchi est une étude [illegible] qui ne peut manquer de [illegible] un pas immense [illegible]

VÉZIAN (Alexandre), professeur à la Faculté des sciences de Besançon. **Prodrome de géologie.** Paris, 1863-1866. 3 vol. in-8, publiés en 10 livr. Ouvrage complet . . . . 25 fr.

Constitution [illegible] du globe au point de vue géologique. — [illegible] et de la structure [illegible] terrestre. — Phénomènes géologiques [illegible] gisement [illegible] et sur le système [illegible] siège à la [illegible] qui s'accomplissent au [illegible] l'intérieur de [illegible] terrestre, action geyserienne [illegible] — Stratigraphie systématique [illegible] écorce terrestre ; stratigraphie [illegible] figuration générale de l'écorce terrestre [illegible] intérieure et continentale [illegible] dans les phénomènes géologiques. — Révolutions de la surface du globe. — Classification et description des terrains de la série mésozoïque. — Classification et description des terrains de la série [illegible]

